Dark Fantasy

Philip José

Farmer

UN EXORCISME, RITUEL N° 1

Comme une bête

Du lait. Vert. En train de tourner. La fumée montait vers la lumière, la fumée et la lumière se mêlaient, se muaient en lait vert. Le lait se décomposait en millions de particules verdâtres, montait

PRESSES POCKET

PHILIP JOSÉ FARMER

COMME UNE BÊTE

Un exorcisme, Rituel n° 1

Postface
de Théodore Sturgeon

Traduit de l’américain
par François Lasquin

PRESSES POCKET

Titre original : THE IMAGE OF THE BEAST

© Philip José Farmer, 1968
© Éditions Champ Libre, 1974, pour la traduction française
© Presses Pocket, 1991, pour la présente édition

ISBN 2-266-02874-X

Chapitre I

Du lait. Vert. En train de tourner.

La fumée montait vers la lumière, la fumée et la lumière se mêlaient, se muaient en lait vert. Le lait se décomposait en millions de particules verdâtres, montait, recouvrait le plafond d'une fumée opaque.

Le smog était partout. En haut. En bas. Dans la salle. Dehors.

Vert, aigre.

L'aigreur n'émanait pas seulement du smog qui s'était insinué à travers les climatiseurs et de la fumée des cigarettes qui formait d'épaisses volutes. Harald Childe avait encore à l'esprit les images qu'il avait vues ce matin-là, et il savait qu'il allait les revoir bientôt.

Childe n'avait jamais vu la salle de projection du commissariat central de Los Angeles plongée dans une telle obscurité. En temps ordinaire, le rayon lumineux qui sortait de la cabine de projection éclairait un peu la pénombre. Mais ce jour-là, la fumée des cigares et des cigarettes, le smog omniprésent et l'humeur des spectateurs assombrissaient tout. L'écran lui-même semblait absorber la lumière au lieu d'en réfléchir les reflets argentés.

Au plafond, le rai de lumière et la fumée des cigarettes opéraient leur jonction et le lait vert se formait, caillait, s'aigrissait. C'est ainsi qu'Harald Childe voyait les choses et l'image n'avait rien d'exagéré. Los Angeles et le comté d'Orange suffoquaient lentement. De mémoire d'homme, on n'avait pas vu de pareille alerte au smog. Il n'y avait pas eu un souffle de vent depuis deux jours et deux nuits. Le troisième jour était largement entamé et aucune amélioration n'était en vue.

Mais à présent, Childe pouvait penser à autre chose qu'au smog.

Matthew Colben, son associé *(feu* son associé, peut-être) était apparu sur l'écran, pieds et poings liés, les jambes écartées. Derrière lui, les lourdes tentures couleur lie-de-vin luisaient d'un éclat sombre. Normalement, Colben avait le visage de la couleur d'un verre de chianti coupé d'eau, mais là, il était aussi rouge et boursouflé qu'une outre en plastique transparent pleine de vin.

La caméra s'éloigna de son visage et montra le reste de son corps et une partie de la pièce. Colben, nu comme un ver, était couché à plat sur le dos. Ses bras étaient te long de son corps, *solidement* attachés par des courroies en cuir. Ses jambes, également maintenues par des courroies, étaient largement écartées. Son sexe pendait mollement en travers de sa cuisse gauche. On aurait dit un gros lombric abruti par l'alcool.

La table sur laquelle il était attaché semblait avoir été conçue spécialement pour ce-type d'opération. Elle avait la forme d'un Y.

En dehors de la table, des tentures lie-de-vin et de l'épaisse moquette de la même couleur, la pièce était vide. La caméra fit un panoramique sur les tentures qui entouraient toute la pièce. Puis, elle revint à son point de départ et s'éleva. Le corps étendu de Matthew Colben apparut à peu près tel qu'aurait pu le voir une mouche du haut du plafond. Sa tête reposait sur un coussin noir. Il levait les yeux vers la caméra, avec un sourire d'une ineffable stupidité. Il était pieds et poings liés, réduit à une totale impuissance, mais il avait l'air de s'en foutre complètement.

Le début du film expliquait pourquoi. On y voyait Colben passer d'une terreur impuissante à une excitation fébrile, grâce à un conditionnement très au point.

Childe, qui avait déjà vu le film, sentit ses tripes se nouer ; il avait la sensation qu'elles s'enroulaient autour de sa colonne vertébrale jusqu'à l'étouffer.

Colben souriait béatement.

— Couillon ! souffla Childe entre ses dents. Pauvre con.

L’homme assis à la droite de Childe se tourna vers lui et dit :

— Comment ? Qu’est-ce que vous dites ?

— Rien, monsieur le préfet, répondit Childe.

Il avait l’impression que son sexe et ses testicules se rétractaient et lui remontaient dans le ventre.

Les tentures s’entrebâillèrent. Zoom sur un œil immense, charbonneux, bordé de cils très longs. La pupille était d’un étrange bleu foncé. La caméra descendit le long d’un nez droit et fin jusqu’à des lèvres charnues, d’un rouge éclatant. Les dents, trop blanches et trop parfaites, s’entrouvraient pour laisser passer un bout de langue rose. La langue faisait un mouvement de va-et-vient et redisparaissait. Un filet de bave coulait le long du menton.

La caméra reprit du champ. Les tentures s’ouvrirent toutes grandes, et une femme fit son entrée. Elle avait des cheveux d’un noir de jais, peignés en arrière, qui lui tombaient jusqu’à la taille. Son visage était très maquillé : rouge à lèvres, deux couches de poudre, mouche sur chaque joue soulignée d’une boucle de bleu anglais, fards de toutes les couleurs autour des yeux, immenses faux-cils. Elle avait même un minuscule anneau d’or dans le nez. Elle était vêtue d’une robe verte fermée par des cordelettes au col et à la taille, mais le tissu était si fin qu’elle aurait aussi bien pu être nue. Ce qui ne l’empêcha pas de dénouer les cordelettes et de laisser glisser sa robe jusqu’à terre, montrant qu’elle pouvait être encore plus nue.

La caméra cadra la femme en gros plan. Elle avait un creux très prononcé à la base du cou ; les os qui faisaient saillie des deux côtés du creux étaient délicats et fins. Ses seins étaient fermes, plutôt petits, en forme de poire et dressés vers le haut, avec des mamelons pointus. La cage thoracique était large et bien développée. Le ventre était très plat, les os des hanches saillaient un peu trop. La

caméra contourna la femme, à moins que celle-ci n'ait pivoté sur elle-même (Childe ne pouvait pas en être sûr parce que l'objectif était trop près d'elle et qu'il n'avait aucun point de référence). Une paire de fesses remplit l'écran » On aurait dit deux œufs durs gigantesques dans leur coquille.

La caméra s'attarda un moment sur la taille frêle et les hanches ovoïdes, puis elle se tourna vers le plafond, qui était recouvert d'une draperie de la *couleur* d'un vaisseau sanguin éclaté dans l'œil d'un ivrogne. La caméra remonta le long d'une cuisse blanche et nacrée ; un jet de lumière illumina l'entrecuisse. La femme devait écarter les cuisses, car on voyait le bord des grandes lèvres et le petit œil *brunâtre* de l'anus. Les poils du pubis étaient blonds. La femme avait probablement les cheveux teints. Ou peut-être le pubis.

La caméra passa entre les jambes de la femme et continua sa lente ascension. Les jambes avaient l'air d'être celles d'une statue colossale. Elle se redressa à la hauteur du pubis, qui était recouvert d'un triangle d'étoffe retenu par du chatterton. Childe se demandait bien pourquoi. Mais ce n'était sûrement pas par souci de pudeur.

Il avait déjà vu le film, mais il se raidit. La première fois, il avait violemment sursauté, comme tous les autres spectateurs ; certains avaient même laissé échapper un juron. Et quelqu'un avait poussé un cri de terreur.

L'étoffe était tout contre le pubis. Avec un changement d'éclairage elle devint presque transparente. On distinguait le triangle *sombre* des poils et *un* sillon vertical traversait l'étoffe à l'endroit où elle pénétrait dans l'orifice du vagin.

Soudain (Childe savait ce qui allait arriver, mais il ne put se retenir de sursauter), l'étoffe s'enfonça plus profondément. On aurait dit que quelque chose écartait les lèvres depuis l'intérieur du vagin. Puis, un renflement se forma : quelque chose poussait vers l'avant. L'étoffe se souleva à plusieurs reprises comme sous les coups d'une

tête minuscule. Ensuite, le renflement disparut et l'étoffe ne bougea plus.

Le préfet, qui était assis à deux sièges de Childe, s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ?

Il recracha la fumée de son cigare et se mit à tousser. Childe l'imita.

— Peut-être qu'elle a un machin à ressort dans le con, suggéra-t-il. À moins qu'il ne s'agisse d'un… Il laissa sa phrase (et son idée) en suspens. À sa connaissance, même s'il existait des hermaphrodites, ils n'avaient pas de pénis à l'intérieur du vagin. Et d'ailleurs, ça n'avait pas l'air d'un pénis, mais d'une chose indépendante, douée d'une volonté propre. En tout cas, il lui avait bien semblé que la chose soulevait l'étoffe en plusieurs endroits.

La caméra fit un mouvement et recadra Colben. Elle était à moins d'un mètre de lui et le surplombait de quelques centimètres. On voyait les pieds, qui paraissaient énormes vus de si près, les mollets et les cuisses musclés et velus étalés sur la table en Y, les testicules lourds, et le pénis, qui avait toujours l'air d'un gros ver de terre, mais qui avait grossi et levait sa tête rouge et gonflée. Colben n'avait pas pu voir la femme faire son entrée, mais le conditionnement avait joué : il savait qu'elle arriverait au bout d'un certain temps après qu'on l'eut attaché sur la table. Son pénis se réveillait ; on aurait pu croire qu'il avait des oreilles invisibles, comme les serpents, et qu'il avait entendu la femme, ou que la mince fente en haut du gland, pouvait détecter, comme les cavités nasales d'une vipère, la chaleur émise par un corps humain.

La caméra se déplaça pour prendre de profil le visage de Matthew Colben, détaillant les cheveux poivre et sel aux boucles épaisses, les grandes oreilles rouges, le front lisse, le grand nez aquilin, les lèvres minces, la mâchoire lourde, le menton carré, massif, qui évoquait la tête d'un marteau de forgeron, les joues rondes ; elle suivit les contours de la poitrine grasse et lourde, de la brioche respectable que

Colben s’était acquise en se goinfrant de viande rouge et de bière, et du méplat qui descendait jusqu’au pénis à présent pleinement érigé. Le sexe apparut en gros plan ; les veines étaient des cordages qui carguaient la vergue du désir (Childe était très doué pour les métaphores, et ce genre d’image lui venait tout naturellement à l’esprit). Le gland, entièrement décalotté, était lubrifié et gluant.

La caméra s’écarta de Colben et s’éleva de façon à montrer les deux protagonistes à la fois. La femme s’approcha de Colben, lentement, en ondulant des hanches ; en arrivant à sa hauteur, elle lui dit quelque chose. Ses lèvres remuaient, mais la scène était muette. Le spécialiste de la police n’était pas parvenu à lire sur ses lèvres parce qu’elle penchait trop la tête. Colben lui répondait quelque chose qui n’avait pas pu être déchiffré pour la même raison.

La femme se pencha au-dessus du visage de Colben et lui mit dans la bouche le bout de son sein gauche. Colben le suça un moment, et la femme se retira. Gros plan sur le mamelon humide et gonflé. La bouche de la femme se posa sur celle de Colben. La caméra s’approcha de biais, et la femme releva un peu la tête pour que l’on voie bien le va-et-vient de sa langue dans la bouche de Colben. Puis elle couvrit de baisers humides son menton, son cou, sa poitrine, le bout de ses seins, et barbouilla de salive son ventre rebondi. Elle descendit lentement jusqu’au pubis et mouilla les poils. Elle lécha le pénis à petits coups de langue, l’embrassa plusieurs fois du bout des lèvres ; puis elle le prit à la racine, le serra bien fort entre ses doigts et caressa le gland du bout de la langue. Elle vint se placer entre les jambes de Colben et se mit à le sucer avec énergie.

Le son d’un piano aigrelet se fit entendre. C’était le genre d’instrument dont on jouait autrefois dans les bars ou dans les cinémas du temps du muet. Il jouait *Humoresque* assez faux. La caméra cadra en contre-plongée le visage de Colben. Il fermait les yeux et avait l’air extatique.

La voix de la femme se fit entendre pour la première fois :

— Préviens-moi quand tu seras sur le point de jouir, mon chéri. Une trentaine de secondes à l'avance. J'ai une surprise pour toi. Tu verras, c'est vraiment formidable.

Les flics avaient étudié la voix à l'oscillographe. La bande avait été trafiquée. C'est pour cela que la femme parlait d'une voix sépulcrale, un peu chevrotante.

— Pas si vite, dit Colben. Prends ton temps, fais durer le plaisir, comme la dernière fois. Je n'avais jamais aussi bien joui. Mais ne me fous pas ton doigt dans le cul, ce coup-ci. Ça me fait mal. J'ai des hémorroïdes.

Au cours de la première projection, plusieurs flics avaient ricané bêtement à ce passage du film. Mais cette fois il n'y eut pas un seul rire. L'ambiance qui régnait dans la salle s'était subtilement modifiée. La fumée des cigarettes parut se solidifier ; le lait vert pris dans le faisceau de lumière qui sortait de la cabine de projection devint encore plus aigre. Le préfet avala une grande goulée d'air ; un râle lui sortit de la gorge et il fut pris d'une violente quinte de toux.

Le piano se mit à jouer *l'Ouverture de Guillaume Tell.* La petite musique grêle était totalement incongrue, et c'était son incongruité même qui la faisait paraître si horrible.

La femme leva la tête et demanda :

— Alors, mon petit, tu jouis ?

— Oui, oui ! haleta Colben. Ça vient, je le sens !

La femme fit face à l'objectif et elle sourit. La chair de son visage parut se volatiliser, découvrant des os un peu phosphorescents, aux contours imprécis. Seul le crâne était dur et poli. Puis la chair se remit en place et recouvrit les os.

La femme fit un clin d'œil à la caméra, et elle se baissa de nouveau. Mais cette fois elle s'accroupit sous la table. La caméra suivit son mouvement. Elle prit quelque chose sur une minuscule étagère qui était fixée à un pied de la table. La lumière s'intensifia, et la caméra se rapprocha.

La femme tenait un dentier à la main. Les fausses dents avaient l'air d'être en fer ; elles étaient effilées comme des *crocs* de tigre et acérées comme un rasoir.

La femme sourit, reposa le dentier sur l'étagère, inséra ses deux mains dans sa bouche et ôta ses propres dents. Ça la vieillissait de trente ans. Elle mit les dents blanches sur l'étagère et les remplaça par *les* dents de fer. Elle glissa le bout de son index entre ses nouvelles dents et le mordilla. Ensuite, elle ôta son doigt de sa bouche et le tendit vers la caméra. Le doigt apparut en gros plan : un filet de sang vermeil coulait de la morsure.

La femme se releva et essuya son doigt sur le gland de Colben, qui était gonflé à craquer. Puis, elle reprit sa position initiale et lécha le sang. Colben se mit à geindre.

— Aaaah ! fit-il. Je vais jouir !

La bouche de la femme se referma sur le gland et elle se mit à le sucer bruyamment. Colben râlait. Des convulsions le secouaient. L'espace d'une seconde, son visage envahit l'écran, puis la caméra reprit sa position antérieure, cadrant la femme de profil.

Soudain, elle releva la tête d'un mouvement brusque. Le sexe de Colben était agité de violents soubresauts et des flots de sperme blanchâtre et gluant en jaillissaient. La femme ouvrit la bouche, plongea sur la queue convulsée et mordit. Les muscles de sa mâchoire faisaient saillie ; les muscles de son cou étaient tendus comme des câbles. Colben s'était mis à hurler.

En remuant rapidement la tête d'avant en arrière, la femme mordit et remordit. Du sang dégoulinait de la bouche et rougissait les poils du pubis de Colben. La caméra les quitta et recadra les tentures à l'endroit où la femme était apparue. On entendit une sonnerie de trompettes, suivie d'un coup de canon. Le piano se mit à jouer *l'Ouverture de 1812* de Tchaïkowski.

Il y eut une deuxième sonnerie de trompettes. Le piano faiblit, puis se tut. Les tentures s'écartèrent d'un coup. Un

homme fit un pas dans la pièce et s’immobilisa, relevant sa cape de velours noir de façon à ce qu’elle lui masque le bas du visage. Ses cheveux noirs, brillants de gomina, étaient séparés en deux par une raie impeccable. Il avait le front et le nez aussi blêmes qu’un ventre de squale. Ses sourcils noirs et touffus se rejoignaient au-dessus de son nez. Ses yeux étaient noirs et très grands.

Il était en tenue de soirée : frac, chemise blanche empesée, cravate noire. Une écharpe en soie rouge lui barrait la poitrine et une décoration était épinglée au revers de son habit.

Ses pieds étaient chaussés de chaussures de basket bleu turquoise. Cette pointe de cocasserie soulignait encore l’horreur de la situation.

L’homme abaissa sa cape, dévoilant un immense nez crochu, de grosses moustaches noires en guidon de vélo, des lèvres barbouillées de rouge et un menton en galoche dont le centre s’ornait d’une petite fossette.

Il émit un petit rire sec et grinçant qui évoquait irrésistiblement le coin-coin d’un canard. Là encore, le comique était délibéré. C’était encore plus horrible que les baskets. Son rire était une parodie du rire sardonique de Dracula et des autres monstres des films d’horreur.

L’homme releva le bras et se précipita vers la table, le visage de nouveau dissimulé par sa cape. Colben hurlait toujours. La femme s’écarta d’un bond et laissa sa place à l’homme à la cape. Le sexe de Colben était encore secoué de spasmes ; le sang et le sperme continuaient d’en jaillir. Le gland était à demi arraché. La caméra l’abandonna et cadra le buste de la femme. Son menton et sa gorge étaient couverts de sang.

La caméra recadra le faux Dracula, qui fit de nouveau entendre son horrible rire de crécelle et retroussa les lèvres, découvrant deux longues canines pointues et évidemment factices. Puis, il se baissa et entreprit de dévorer avidement le pénis sanguinolent. Il releva la tête au bout de quelques

instants ; le sang et le sperme lui dégoulinaient le long du menton. Une grande tache rouge s’était formée sur le plastron de sa chemise. Il ouvrit sa bouche et recracha le gland de Colben, qui atterrit sur le ventre de sa victime. Puis il se mit à rire, s’aspergeant copieusement de postillons sanglants et en éclaboussant Colben. La première fois, Childe s’était trouvé mal. Mais là, il se leva d’un bond et se précipita vers la sortie. Il vomit avant de l’avoir atteinte. Dans la salle, on entendait des râles et des hoquets.

Chapitre II

Le faux Dracula et la belle inconnue s’étaient tournés vers l’objectif et riaient à gorge déployée. Ils avaient l’air de s’amuser comme des petits fous. Fondu. La phrase « À suivre ? » apparaissait brièvement sur l’écran ; le Film était terminé.

Childe ne vit pas les dernières images. Il était trop occupé à gémir, à s’essuyer les yeux, à se moucher et à tousser. L’odeur de vomi le prenait à la gorge. Il faillit s’excuser par réflexe, mais se retint. Il n’avait pas de raison de le faire.

Le préfet n’avait pas vomi, mais il n’était pas très frais.

— Sortons d’ici, dit-il d’une voix enrouée.

Il se leva et se dirigea vers la sortie, en enjambant des flaques de vomissures sur le plancher de la salle de projection. Childe lui emboîta le pas. Les autres flics sortirent à leur suite.

— Nous allons discuter de tout ça, maintenant, dit le préfet. Childe, vous venez avec nous ?

— Je ne demande pas mieux que d’être tenu au courant des progrès de l’enquête, monsieur le préfet, répondit Childe. Mais je ne vois pas en quoi ma présence pourrait vous être utile. Dans l’immédiat, en tout cas.

Childe avait déjà raconté aux flics tout ce qu’il savait sur Matthew Colben. Et il en savait long. Il leur avait également dit ce qu’il savait au sujet de sa disparition, c’est-à-dire rien. Le préfet était grand, maigre, à moitié chauve, et sa moustache noire donnait à son visage en lame de couteau un air mélancolique. Il tiraillait sans arrêt la pointe droite de sa moustache, jamais la gauche. Et pourtant, il était gaucher. Childe avait remarqué ce tic et il s’était posé des

questions sur son origine. Qu’aurait répondu le préfet s’il l’avait interrogé sur sa petite manie ?

C’était sans doute un geste purement machinal, qu’il n’aurait pas pu expliquer sans l’aide d’un psychanalyste.

— Vous devez comprendre, Childe, dit le préfet. Pour nous, cette affaire tombe mal. Si elle ne présentait pas un caractère aussi… euh, insolite, je n’aurais même pas pu lui consacrer plus de quelques minutes. Cela dit…

— Je sais, le coupa Childe en hochant la tête. Vos services s’en occuperont plus tard. Je vous remercie d’avoir pris sur votre temps, monsieur le préfet.

— Oh, il ne faut pas se laisser abattre, protesta le préfet. Le sergent Bruin est chargé de l’enquête. Il s’y mettra sérieusement dès qu’il en aura le temps. Vous devez comprendre que…

— Je comprends très bien, fit Childe. Bruin est un ami. Je resterai en contact avec lui. Mais ne vous en faites pas, je ne lui casserai pas les pieds.

— Parfait, parfait !

Le préfet tendit à Childe sa main osseuse. Bien que moite de sueur, elle était glacée.

— Au revoir, fit-il.

Il tourna les talons et se dirigea vers l’ascenseur.

Childe pénétra dans les toilettes. Plusieurs flics, en civil pour la plupart, se rinçaient la bouche pour en chasser le goût du vomi. Le sergent Bruin, lui, n’avait pas été malade. Il sortait d’une des stalles en refermant sa braguette. Son nom[1] lui allait comme un gant. Il avait tout du grizzly, sauf qu’un grizzly devait s’émouvoir beaucoup plus facilement.

Bruin vint se laver les mains au lavabo voisin de celui de Childe.

— Faut que je me grouille, Childe, grogna-t-il. Le préfet veut qu’on expédie la réunion sur l’affaire Colben. On est tous mobilisés sur le smog.

— Vous avez mon numéro et j’ai le vôtre, dit Childe. Il but un deuxième verre d’eau, froissa le gobelet de carton et le

jeta dans la poubelle.

— Je peux me servir de ma bagnole, c’est déjà ça. Ils m’ont donné un coupe-file.

— Petit veinard ! fit Bruin, jovial. Il y a plusieurs millions de citoyens qui aimeraient bien pouvoir en dire autant. Allez pas gaspiller l’essence, hein.

— Jusqu’à présent, je n’ai guère eu l’occasion d’en gaspiller, répliqua Childe. Mais je vais m’y mettre.

Bruin abaissa sur lui ses yeux noirs, aussi impénétrables que ceux d’un ours. Ils n’avaient pas l’air humains.

— Vous travaillez pour la gloire, ce coup-ci ? demanda-t-il.

— Forcément, dit Childe. Il n’y a personne pour me payer. Colben était divorcé. Cette affaire est liée à l’affaire Budler, mais Mme Budler m’a appelé hier pour me dire qu’elle se passait de mes services, qu’elle n’en avait plus rien à foutre.

— Peut-être qu’il est mort, fit Bruin. De la même manière que Colben. Ça ne m’étonnerait pas qu’on reçoive un deuxième colis sous peu.

— Moi non plus, admit Childe.

— À bientôt, dit Bruin, en posant sa lourde patte sur l’épaule de Childe. Alors comme ça, vous travaillez pour des prunes ? C’était votre associé, mais vous étiez sur le point de vous séparer. Juste ? Et malgré ça, vous allez rechercher les salopards qui l’ont bousillé ?

— Je ferai de mon mieux, dit Childe.

— Ça fait plaisir d’entendre ça, dit Bruin. Par les temps qui courent, la loyauté c’est plutôt rare. Bruin traîna sa lourde carcasse jusqu’à la sortie ; l’un après l’autre, *ses* collègues le suivirent et Childe se retrouva seul avec son reflet dans le miroir qui était accroché au-dessus du lavabo. Son pâle visage offrait une ressemblance frappante avec celui de Lord Byron. Depuis l’âge de quatorze ans, cette ressemblance lui avait attiré des tas d’ennuis avec les femmes, et aussi avec des hommes – les uns mus par la jalousie, les autres par le désir. Il s’était un peu empâté, et

une longue cicatrice lui déparait la joue gauche. Elle datait du temps où Childe servait dans la Police Militaire, en Corée : un soldat ivre, qu'il voulait embarquer, s'était débattu et lui avait tailladé la joue avec un tesson de bouteille. Il avait les yeux gris foncé et, ce jour-là, injectés de sang. Sous son masque de Byron un peu pâteux, Childe avait le cou épais et les épaules larges. Un visage de poète, se dit-il pour la nième fois, sur un corps de flic. Un *corps* de « privé ». *Comment en* était-il arrivé à exercer cette profession dégradante, au lieu de terminer sa vie dans la peau d'un universitaire rangé ? À plonger quotidiennement dans la jungle de la grande ville, sa corruption, sa misère, au lieu de couler des jours paisibles sur un campus provincial ?

Il n'aurait pu répondre à ces questions qu'avec l'aide d'un analyste. Et il était évident qu'il ne voulait pas y répondre, puisqu'il n'en avait jamais consulté un.

Il était convaincu qu'il y avait quelque chose, tout au fond de lui-même, qui prenait plaisir à fréquenter la misère, la douleur, la haine et le sang. Quelque chose qui se nourrissait de ce qu'il y a au monde de plus avilissant. Peut-être qu'il y avait quelque chose *en lui,* mais il était sûr que ce n'était pas *lui,* Harald Childe. En tout cas, pas pendant la projection de tout à l'heure.

Il quitta les toilettes et prit l'ascenseur. En sortant, il se rendit compte qu'il était tellement plongé dans ses réflexions qu'il ne savait même pas s'il avait été seul dans l'ascenseur. En se dirigeant vers la sortie, il se secoua pour se réveiller. S'il continuait à se laisser aller comme ça, il finirait avec un couteau entre les omoplates.

Matthew Colben avait été à deux doigts de devenir son ex-associé. Colben était une grande gueule, un vantard, et un coureur fini. Il était capable de laisser une filature en plan pour cavaler derrière une fille. Quand ils avaient formé leur association six ans plus tôt, Colben ne laissait pas ses affaires de cœur interférer avec le boulot. Mais depuis, il

avait passé la cinquantaine et il s’était jeté à corps perdu dans la chasse au jupon. Sans doute espérait-il oublier ainsi qu’il vieillissait, qu’il prenait de l’embonpoint et qu’il lui fallait de plus en plus longtemps pour se remettre d’une cuite. Childe le comprenait, mais ne l’excusait pas. Colben pouvait faire tout ce qu’il voulait en dehors du travail, mais en essayant de s’abuser sur son propre compte en se saoulant et en levant des filles, il abusait de la confiance de son associé. Et Childe s’était promis que l’affaire Budler serait la dernière sur laquelle ils travailleraient ensemble.

Mais à présent Colben était mort, et il se pouvait que Budler fût entre les mains de ses assassins. Childe n’avait rien de concret pour vérifier cette hypothèse, mais Colben et Budler avaient disparu en même temps. Et Colben était précisément en train de filer Budler.

Le film avait été posté trois jours plus tôt à Torrance, dans la banlieue sud de Los Angeles. Colben et Budler avaient disparu depuis exactement deux semaines.

Childe acheta un quotidien du matin à la buvette. Dans d’autres circonstances, l’affaire Colben aurait eu droit aux grosses manchettes. Mais le smog l’avait reléguée au bas de la première page. Childe n’était guère pressé de se retrouver dehors ; il s’adossa à un mur et parcourut l’article. Le journaliste avait vu le film, mais il avait pris soin de gommer les détails les plus crus. La presse n’avait pas été admise aux deux projections auxquelles Childe avait assisté, mais Bruin lui avait dit qu’une projection avait été spécialement organisée à son intention. Bruin avait ri de son gros rire d’ours enroué en lui racontant que la moitié des journalistes avait rendu tripes et boyaux.

— Quand je pense qu’il y a dans le tas d’anciens correspondants de guerre ! avait dit Bruin. Mais vous au fait, vous avez fait la Corée. Et comme officier ! Comment se fait-il que vous ayez été malade ?

— Vous n’avez pas eu la queue qui vous remontait dans le ventre ? avait demandé Childe.

— Bah ! Pensez-vous !

— C’est à se demander si vous en avez une, ma parole ! avait conclu Childe.

Bruin s’était fendu la pipe.

L’article, sur deux colonnes, résumait à peu près tout ce que Childe savait, à l’exception des détails choc du film. La voiture de Colben avait été retrouvée dans le parking de la Caisse des Dépôts et Consignations de Beverly Hills. Colben, au moment de sa disparition, était en train de filer Benjamin Budler, un gros avocat d’affaires de Hollywood. La femme de Budler soupçonnait son mari de lui être infidèle (sa maîtresse attitrée était du même avis). Madame Budler avait engagé *Childe & Colben, Détectives Privés* et les avait chargés de réunir des preuves suffisantes pour qu’elle se tire à son avantage d’un procès en divorce.

Colben avait décrit au magnétophone, qu’il avait toujours dans sa voiture, tous les mouvements de Budler. Au coin d’Olympic Boulevard et de Vétéran Boulevard, l’avocat s’était arrêté pour prendre une brune splendide (Colben donnait d’elle un signalement on ne peut plus détaillé, mais cela n’avait pas suffi aux flics pour l’identifier). Le feu était au vert, mais Budler s’était quand même arrêté. Il était descendu de sa Rolls et il avait ouvert la portière à la mystérieuse inconnue sans se soucier des coups de klaxon de la longue file de voitures qu’il bloquait. La femme était vêtue avec recherche. Colben supposait qu’elle avait garé sa voiture non loin de là, car elle n’était pas du genre à habiter ce quartier miteux.

Budler avait pris Vétéran Boulevard à droite et s’était dirigé vers Santa Monica. Il avait tourné à gauche sur Santa Monica Boulevard et avait traversé la moitié de la localité. Il s’était arrêté à une rue d’un restaurant huppé, réputé pour sa discrétion. La femme était descendue de voiture, et Budler était allé se garer dans une rue transversale. Ensuite, il avait rejoint l’inconnue au restaurant. Ils y étaient entrés séparément, mais ils en étaient ressortis ensemble trois

heures plus tard. Budler avait le visage empourpré, il parlait très fort et riait beaucoup. La femme riait aussi, mais elle ne titubait pas. Budler marchait d’un pas mal assuré ; au moment de traverser la rue, il avait trébuché et avait failli se casser la figure.

Le couple avait réintégré la Rolls-Royce. Budler conduisait trop vite et faisait des embardées. Ils avaient remonté Santa Monica Boulevard et s’étaient engagés sur Bedford Drive en direction du Nord.

À partir de là, la bande avait été soigneusement effacée.

Colben avait prétendu avoir pris quelques photos de l’inconnue, au téléobjectif, au moment où elle montait dans la voiture de Budler. L’appareil était bien dans sa voiture, mais la pellicule avait disparu.

La voiture de Colben avait été passée au peigne fin ; les flics n’y avaient pas relevé une seule empreinte. Ils avaient recueilli sur le tapis de caoutchouc quelques miettes de terre dont on pouvait présumer qu’elles provenaient des chaussures de la personne qui avait ramené la voiture jusqu’au parking. L’analyse du labo concluait que la poussière aurait pu venir d’à peu près n’importe où. Quelques fibres de coton, qui s’étaient probablement détachées du chiffon qui avait servi à nettoyer les sièges, n’avaient pas donné de meilleurs résultats.

Quant à la Rolls-Royce de Budler, elle n’avait toujours pas été retrouvée.

Colben était déjà porté disparu depuis deux jours quand les flics avaient découvert qu’il se passait quelque chose d’anormal avec Budler. Sa femme n’avait pas jugé bon d’aviser la police. Elle n’avait pas de raisons d’être inquiète ; il lui arrivait souvent de rester plusieurs jours absent sans donner signe de vie.

Aussitôt qu’elle eut appris que son mari avait peut-être été kidnappé ou assassiné et que sa disparition était probablement liée à celle de Colben, elle avait appelé Childe pour lui dire qu’elle se passerait dorénavant de ses services.

— J’espère bien qu’il est mort, ce salaud ! Tout ce que je demande, c’est qu’ils le retrouvent vite ! avait-elle beuglé au téléphone. Je ne veux pas que son compte en banque reste bloqué indéfiniment ! Ce fric, j’en ai besoin ! C’est qu’il serait capable de rester introuvable et de me laisser avec des procès sur les bras ! Le salaud ! le salaud !

Elle avait continué comme ça pendant un bon moment.

— Je vous enverrai ma note d’honoraires, avait répondu Childe. Ça a été un vrai plaisir de travailler pour vous.

Il avait raccroché avant qu’elle ait eu le temps de recommencer à crier. Il se doutait qu’il ne serait pas réglé tout de suite. Même si Mme Budler lui envoyait un chèque, il ne pourrait probablement pas l’encaisser avant un bon moment. D’après les journaux, les autorités envisageaient de fermer toutes les banques jusqu’à la fin de la crise. Tout le monde protestait, mais même si les banques étaient restées ouvertes, ça n’aurait pas changé grand-chose, puisqu’il n’y avait pas moyen de circuler. Plus personne n’allait à la banque, sauf ceux qui habitaient juste en face de leur agence et les citoyens courageux qui étaient prêts à endurer plusieurs heures de queue pour prendre un autobus bondé.

Childe releva les yeux de son journal. Deux flics en uniforme venaient d’entrer dans le commissariat, encadrant un grand type basané. Les flics portaient des masques à gaz et leur captif levait ses mains menottées comme pour prendre le monde à témoin de son calvaire. Un des flics tenait un autre masque à gaz à la main.

Childe en déduisit que l’homme arrêté s’en était probablement servi pour attaquer un magasin, une banque, ou un mont-de-piété, ou pour se livrer à quelque autre activité pour laquelle il était nécessaire de dissimuler son visage.

Il se demandait pourquoi les flics le faisaient entrer par là. Peut-être l’avaient-ils alpagué un peu plus bas dans la

rue, auquel cas il aurait été bien superflu qu’ils se donnent la peine de faire le tour du bâtiment.

Sur ce point au moins, la crise favorisait les activités criminelles. Beaucoup de passants portaient des masques à gaz ou se couvraient le bas du visage de mouchoirs imbibés d’eau. Mais d’un autre côté, les gens qui se baladaient dans les rues se faisaient constamment vérifier et fouiller. Chaque médaille a son revers.

Les deux flics et leur prisonnier toussaient. Le vendeur de journaux se mit à tousser, lui aussi. Childe sentit un chatouillement au fond de sa gorge. Il ne sentait pas le smog, il le pressentait seulement, et c’était assez pour lui donner envie de faire comme les autres.

Il vérifia qu’il avait bien sur lui ses papiers et son permis de circuler. Il ne tenait pas à se trouver démuni en cas de contrôle, comme ça lui était arrivé la veille. Il avait perdu une bonne heure ; après avoir appelé le Q.G., qui leur avait confirmé que Childe était titulaire d’un permis de circuler en règle, les flics l’avaient obligé à retourner chez lui pour y récupérer ses papiers et il était tombé sur un second contrôle en y allant.

Il marcha jusqu’à la porte, son journal sous le bras, regarda à travers les vitres et frissonna. Il aurait beaucoup donné pour être équipé d’une combinaison d’homme-grenouille et de bouteilles d’oxygène. Il ouvrit la porte et plongea dans le brouillard.

Chapitre III

Childe avait l’impression de marcher au fond d’une mer de bile très diluée.

Entre le soleil et la mer, il n’y avait aucun nuage. Le soleil d’août dardait tous ses feux ; on aurait dit qu’il voulait percer l’opacité du smog. Les coupe-coupe jaunes du soleil tailladaient férocement et la jungle gris-vert devenait de plus en plus dense, de plus en plus vénéneuse.

(Childe se rendait compte que ses métaphores sautaient du coq à l’âne. Mais le Cosmos tout entier n’était-il pas un gigantesque pataquès, fruit de la confusion mentale d’un Dieu bredouillant ? Dieu avait la tête coupée en deux. La partie gauche ignorait ce que faisait la partie droite. Dieu, schizo ? Harald Childe, en tout cas, que Dieu avait créé à son image, l’était. Ou alors, Childe n’était qu’une image inversée de Dieu.)

Ses yeux brûlaient comme des hérétiques au bûcher. Le feu lui fouaillait les sinus, courait le long de l’arête délicate de son nez ; un liquide gluant comme du sperme s’amassait dans ses cavités nasales et s’en écoulait goutte à goutte, en attendant qu’un appel d’air provoque bon gré mal gré une éjaculation fort peu orgastique.

Il n’y avait pas un souffle d’air. Ça durait comme ça depuis trente-six heures. On aurait dit que l’atmosphère était morte, en pleine putréfaction.

La substance gris-vert semblait être suspendue dans l’air en minces couches superposées, comme les feuillets d’un livre dont une main invisible eût lentement tourné les pages. Le Livre du Jugement, se dit Childe. Combien restait-il de pages avant la fin ?

Childe ne voyait pas à plus de trente mètres. Comme il connaissait par cœur le chemin qui menait de l'entrée principale du commissariat central au parking, il ne risquait pas de se perdre. Mais tout le monde ne s'orientait pas aussi facilement. Une femme surgit en hurlant en face de lui. Elle le dépassa et s'engloutit dans le verjus. Childe s'arrêta, le cœur battant. Il entendit un coup de klaxon étouffé ; une sirène hulula au loin. Il se retourna lentement, en essayant d'apercevoir la femme et son éventuel poursuivant. Il ne vit rien. Elle fuyait, mais personne ne la poursuivait.

Childe accéléra le pas. Il était en nage. Ses yeux le brûlaient, de grosses larmes coulaient le long de ses joues, et il avait l'impression que des flammes minuscules s'insinuaient dans sa gorge et dans ses poumons. Son masque à gaz était dans la voiture. Il se força à ralentir l'allure. Il y avait de la panique dans l'air – la panique qui s'empare de quelqu'un qui sent des mains se refermer sur sa gorge et serrer.

La forme immobile d'une voiture émergea du brouillard, mais ce n'était pas la sienne. Il continua. Son Oldsmobile modèle 1970 était garée un peu plus loin. Il mit son masque à gaz et tourna la clé de contact. Il fit une grimace en pensant aux gaz toxiques qu'allait recracher son pot d'échappement, puis il alluma ses phares et sortit du parking. Dans la rue, il y avait beaucoup plus de petites lumières brillantes qu'il ne s'y était attendu. Il alluma la radio. L'explication ne se fit pas attendre : étant donné que les habitants de Los Angeles qui avaient un endroit où se réfugier hors de la zone de smog s'en allaient malgré l'interdiction de circuler, les autorités avaient fini par se résoudre à les laisser partir. Beaucoup d'autres n'avaient pas d'endroit où aller mais partaient quand même, et le flot des voitures grossissait sans cesse. Les rues n'étaient pas encore vraiment embouteillées, mais ça n'allait pas tarder.

Childe maugréa. Contrairement à son attente, il allait lui falloir affronter les embarras de la circulation.

À la radio, le gouverneur implorait ses administrés de ne pas céder à la panique et de rester chez eux, du moins ceux qui le pouvaient. Quant aux habitants qui étaient obligés de quitter la ville pour raisons de santé (Childe se dit qu'à présent une bonne moitié de la population devait entrer dans cette catégorie), ils étaient priés de conduire avec prudence et de comprendre qu'il n'y avait pas assez de place pour eux dans le reste de la Californie. Le Nevada et l'Arizona avaient été avertis de l'invasion. L'Utah et le Nouveau-Mexique s'y préparaient. La Garde Nationale allait intervenir, mais elle se bornerait à régler la circulation et à prêter main-forte au personnel des hôpitaux. La loi martiale n'était pas proclamée. Ce n'était pas nécessaire : les crimes passionnels, les vols avec effraction et les attaques de banque étaient en nette augmentation, mais aucun trouble de l'ordre public n'avait été signalé.

Childe n'était pas surpris qu'il n'y ait pas d'émeute. Le smog était trop irritant ; il corrodait les nerfs ; les gens restaient calfeutrés chez eux. Il n'y avait plus de rassemblements importants dans les rues. On évitait de s'y attarder, car c'était éprouvant de voir des fantômes surgir soudain d'une nappe de vert-de-gris et s'avancer vers vous, comme d'étranges poissons, qui pouvaient être des requins.

Il dépassa une voiture, qui était occupée par trois monstres aux yeux globuleux et aux groins énormes. Ils tournèrent vers lui leurs horribles yeux vacants, et il eut l'impression qu'ils le flairaient. Il accéléra pour échapper à cette vision goyesque, et ne ralentit que quand leurs feux arrière ne furent plus que deux lumignons imprécis. Un peu plus tard, une autre voiture surgit brusquement derrière lui, avec une lumière rouge clignotant sur le toit. Childe, avant de s'arrêter, l'inspecta soigneusement dans son rétroviseur. Il n'était pas rare que des conducteurs naïfs se fassent arraisonner, même en plein jour, par des truands qui

avaient maquillé leur bagnole en voiture de police et qui les détroussaient et les tabassaient – à mort parfois – sous le nez des passants. La voiture de patrouille avait l'air authentique. Childe se rabattit vers le bord du trottoir et s'arrêta. Il laissa tourner son moteur, observa le véhicule et le flic qui en descendait. Si la tête de ce dernier ne lui revenait pas, il aurait encore la ressource de sortir de sa propre voiture et de disparaître dans le brouillard. Mais le visage du flic lui parut familier, et il resta sagement assis derrière son volant. Il déboutonna sa veste et plongea la main dans sa poche intérieure, très lentement, pour que le flic n'aille pas croire qu'il allait en sortir une arme. Il avait un port d'arme, mais son revolver était resté chez lui.

Les flics n'en étaient pas à leur premier contrôle ce jour-là ; ils ne se donnèrent pas la peine de le faire descendre de voiture pour le fouiller. D'ailleurs, bien des conducteurs pouvaient produire une autorisation de circuler, et il y aurait sous peu tant de bagnoles dans les rues qu'il ne leur resterait plus qu'à passer la main, sauf pour les cas vraiment flagrants.

Childe n'eut pas de mal à établir son identité. Les deux flics le connaissaient de réputation, et ils avaient lu les journaux. Le premier lui dit qu'il s'appelait Chominski et entreprit de lui faire part de ses sentiments sur l'affaire Colben. Mais son coéquipier fut pris d'une quinte de toux ; Childe se mit à tousser à son tour, et ils le laissèrent filer. Il poursuivit sa route et remonta la Troisième Avenue en direction de West Los Angeles. Son appartement et son bureau n'étaient qu'à quelques rues de Beverly Hills. Il voulait rentrer chez lui pour réfléchir un peu.

S'il parvenait jusque-là. Il était plutôt engourdi. Ses réflexes étaient ralentis, comme ceux d'un junkie ou d'un boxeur sonné. Il se sentait un peu dans les vapes, un peu détaché de la réalité ; c'était sans doute une façon de réagir au choc provoqué par ce film. Et le smog n'était pas fait

pour l’aider à avoir des idées nettes ; au contraire, il lui donnait l’impression d’être une coquille vide.

Il ne brûlait pas du désir de venger Colben. Il ne l’avait jamais aimé ; il savait que Colben avait commis des actes criminels et qu’il s’en était tiré impunément, sans même que sa conscience le tourmente : Colben n’était pas du genre à avoir des remords. Il avait mis enceinte une fille mineure et l’avait jetée à la rue ; la fille avait avalé des barbituriques, et elle en était morte. D’autres affaires semblables s’étaient terminées de façon moins tragique pour les victimes de Colben. Mais pour certaines d’entre elles, la mort aurait peut-être été préférable. Par exemple, la femme d’un de leurs clients, qu’un passage à tabac en régie avait condamnée à rester idiote pour le restant de ses jours.

Childe soupçonnait Colben d’avoir été payé par le client pour faire ça ; d’autant plus qu’il avait découvert que la femme avait couché avec lui. Mais il n’avait pas la moindre preuve, et s’il avait tenté de lancer des accusations contre son associé, personne ne l’aurait pris au sérieux. Mais le laisser-aller dont Colben avait fait preuve ces derniers temps dans son travail lui donnait un prétexte suffisant pour se séparer de lui.

Childe n’avait pas les moyens de racheter les parts de Colben dans l’affaire ; alors, il avait tout fait pour lui rendre la vie impossible, dans l’espoir que cela l’inciterait à proposer de dissoudre leur association.

Aussi odieux qu’il ait pu être, Colben n’avait pas mérité de mourir comme ça. À moins que… Finalement, l’horreur était plus dans la tête des spectateurs du film que dans celle de Colben. La souffrance avait dû être atroce, mais de courte durée. Il avait dû mourir presque instantanément.

Ça ne changeait rien à l’affaire. Childe décida qu’il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver les assassins. Mais il ne se faisait pas d’illusions. Il savait que le poids des factures impayées l’obligerait très vite à laisser tomber l’affaire et qu’il ne pourrait plus y travailler qu’en prenant

sur son temps libre. Autrement dit, il était condamné d'avance à l'échec.

Mais il n'avait rien de mieux à faire pour l'instant. Il ne tenait pas à passer ses journées chez lui à respirer des gaz toxiques. Il voulait s'occuper. Il n'arrivait même plus à lire à cause de ses yeux qui le brûlaient et des larmes qui lui brouillaient la vue. Il était comme les requins, qui doivent se déplacer continuellement pour que l'eau passe à travers leurs branchies et qui, dès qu'ils s'arrêtent, commencent à suffoquer.

Mais un requin peut rester immobile, à condition que l'eau bouge. Sybil était peut-être ce flux dont il avait besoin. Sybil : le nom seul évoquait des ruisseaux cascadants, du soleil sur une clairière paisible et verdoyante, la sagesse coulant comme du lait de deux mamelles pleines. Pas du lait vert : le lait, bien blanc, bien crémeux, de la tendresse humaine et du bon sens.

Childe sourit de son propre romantisme. Non content de ressembler à Lord Byron, il voyait les choses comme lui. C'était de la métempsycose. George Gordon, Lord Byron, s'était réincarné sous la forme d'un « privé ». Pendant sa transsubstantiation, il avait perdu son pied bot. Childe n'avait aucune infirmité, sauf peut-être dans la tête. Et ça, ça ne se voit pas. Au premier abord, du moins. Mais tous ceux qui l'avaient fréquenté avec un tant soit peu d'assiduité savaient que Childe avait l'esprit boiteux.

Ah, les « privés » de la littérature ! Des gars simples, directs, avec des idées bien carrées ; pour eux, tout ce qui n'est pas blanc est forcément noir – « la vengeance m'appartient », dit Lord Hammer… Des héros, des vrais, des comme on n'en fait plus. Et l'énorme majorité des lecteurs de ce genre de littérature n'avaient aucun mal à s'identifier à eux.

Childe pensa « coupez ! », comme si le déroulement de ses pensées avait été une séquence de film. Il exagérait et simplifiait en même temps. Peut-être qu'au fond de lui-

même il était un antihéros existentiel, mais vu de l'extérieur il était bel et bien un homme d'action.

Un Fantôme du Bengale. Un Doc Savage. Un Sam Spade. Il sourit de nouveau. En réalité, il n'était qu'Harald Sigurd Childe ; il avait les yeux rouges et humides, son nez coulait, une nausée lui retournait l'estomac, et il avait envie d'aller se réfugier dans les bras de sa mère. Ou dans ceux de Sybil, image de sa mère.

Malheureusement, *Maman* entrait dans des rages folles s'il ne l'appelait pas avant de passer, pour s'assurer qu'elle avait bien envie de le voir. *Maman* protégeait jalousement sa vie privée et son indépendance ; et, quand elle estimait que Childe leur avait porté atteinte, elle lui disait ce qu'elle pensait de lui dans les termes les plus crus et elle refusait de le voir.

Il se gara devant son immeuble et grimpa l'escalier quatre à quatre. Au passage, il perçut l'écho d'une terrible quinte de toux. Il introduisit sa clé dans la serrure et ouvrit la porte. Son appartement comportait une salle de séjour, une chambre et une minuscule kitchenette. En temps normal, il était très clair. Les murs et les plafonds blancs, les plinthes et les encadrements de porte et de fenêtre crème. Les meubles étaient légers, en bois clair. Mais ce jour-là, l'appartement était aussi sombre qu'une crypte ; les rares zones qui échappaient à l'obscurité étaient baignées d'une pâle lumière glauque. Sybil décrocha avant la deuxième sonnerie.

— Tiens ! fit Childe, joyeux. On dirait que tu attendais mon coup de fil.

— J'attendais *un* coup de fil, le corrigea-t-elle. Le ton de voix de Sybil n'avait rien de rébarbatif. Childe, qui était prêt à lancer une réplique acérée, se modéra.

— Tu veux bien que je passe te voir ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? Tu te sens seul ?

— J'ai envie d'être avec toi, c'est tout.

— C’est vrai que tu n’as rien de mieux à faire. Il faut bien que tu te trouves un passe-temps.

— Je suis sur une affaire, protesta-t-il. Il hésita. Il était sûr qu’elle mordrait à l’hameçon, mais il s’en voulait d’avoir recours à un stratagème aussi piteux. L’affaire Colben, continua-t-il. Tu as vu les journaux ?

— Si tu étais sur une affaire, ça ne pouvait être que ça. C’est affreux, non ?

Childe ne lui demanda pas pourquoi elle n’était pas à son bureau. Sybil était la secrétaire d’un des directeurs d’une grosse agence de publicité. Il n’y avait pas de raisons pour que son patron ait un permis de circuler. Et encore moins de raisons pour qu’elle en ait un.

— Bon, fit-il. J’arrive.

Il se tut un moment et ajouta :

— Est-ce que je pourrai rester un peu, ou est-ce qu’il faudra que je reparte immédiatement ? Ne te mets pas en colère ! Je préfère savoir d’avance, comme ça je serai plus à l’aise.

— Tu peux rester quelques heures, si tu veux. Plus, même. Je n’avais pas prévu de sortir, et je n’attends pas de visites. En tout cas, personne ne s’est annoncé.

Childe éloigna l’écouteur de son oreille, mais Sybil parlait fort et il l’entendait encore. Il remit l’écouteur dans sa position initiale.

— Harald ! Tu vas venir, hein ? Je peux compter sur toi ?

— Mais oui, fit-il, puis : Décidément, je ne pense qu’à moi ! Tu veux que je t’apporte quelque chose ?

— Voyons, tu sais pourtant bien qu’il y a un supermarché à trois rues d’ici. J’ai déjà fait mes courses. À pied.

— Ah, bon ! Je m’étais dit que tu n’étais peut-être pas encore sortie. Ou que tu risquais d’avoir oublié quelque chose.

Ils restèrent tous deux silencieux un moment. Childe se remémorait les fureurs qui s’emparaient de lui, au temps de leur vie commune, quand elle avait oublié quelque chose au

supermarché et qu'il était obligé d'y courir avant la fermeture. Sybil, de son côté, pensait sûrement à ses sautes d'humeur à lui ; c'était toujours la première chose à laquelle elle pensait, chaque fois qu'ils se retrouvaient.

— Je viens, dit Childe. À tout de suite.

Il raccrocha et sortit de chez lui. Un homme – le même que tout à l'heure – toussait toujours quelque part dans l'immeuble. Au rez-de-chaussée, une chaîne stéréo se mit soudain à beugler *Ainsi parlait Zarathoustra,* de Strauss. Une voix protesta faiblement ; mais la musique ne baissa pas. Les protestations redoublèrent, et quelqu'un frappa sur une cloison à toute volée. La musique gueulait toujours.

Childe avait d'abord pensé qu'il irait à pied jusque chez Sybil, qui n'habitait qu'à quatre rues de chez lui, mais il se ravisa. Il se pouvait qu'il soit obligé de la quitter précipitamment ; l'éventualité lui semblait improbable, mais il ne pouvait pas l'exclure. Faute de priorité, le service des abonnés absents de son central ne fonctionnait plus. Il avait jugé préférable de ne pas donner aux flics le numéro de Sybil ; elle aurait été capable de piquer une rage folle. Elle n'aimait pas être dérangée par le téléphone quand ils étaient ensemble, surtout si c'était lui qu'on appelait et si l'appel était d'ordre professionnel. Au temps de leur mariage, c'était une des choses qu'elle supportait le moins. Mais à présent, ça n'aurait dû lui faire ni chaud ni froid. En théorie, du moins. Dans la pratique, comme l'émotion va souvent contre la logique, cela la rendait aussi furieuse qu'autrefois. Et Childe savait jusqu'où pouvaient aller les colères de Sybil. Lors de sa précédente visite, un appel du central téléphonique les avait interrompus au moment crucial, et Sybil, exaspérée, avait mis Childe à la porte. Depuis, il l'avait appelée à plusieurs reprises et à chaque fois elle l'avait envoyé sur les roses. Sa dernière tentative remontait à quinze jours.

En fait, elle avait raison : il se sentait seul. Mais il était sûr qu'il serait toujours aussi seul en la quittant. Il ne voulait

rien d’autre que parler avec elle, pour lutter contre les idées noires et pour chasser le sentiment de solitude qui l’avait envahi, plus fort que jamais, après avoir assisté à la fin horrible de Colben.

Childe avait trente-cinq ans, et il habitait à Los Angeles depuis vingt ans. Pourtant, dans tout le Comté, il n’y avait qu’une seule personne à qui il pouvait dire tout ce qu’il avait sur le cœur, sans honte et sans crainte de n’être pas compris. Non. Erreur. Il n’y en avait même pas une. Sybil ne le comprenait pas vraiment ; ou plutôt, si elle reconnaissait ses sentiments, elle ne les partageait pas. Sans ça, d’ailleurs, ils n’auraient pas eu besoin de divorcer.

Il n’eut pas de peine à trouver une place devant l’immeuble de Sybil – l’écocatastrophe a quand même du bon – et il s’y gara. Il s’engouffra sous le porche et appuya sur le bouton de l’interphone de Sybil. Il y eut un bzzz et la porte s’ouvrit. Childe monta l’escalier et suivit un couloir jusqu’au bout. La porte de Sybil était la dernière à droite ; à peine eut-il frappé qu’elle s’ouvrit toute grande. Sybil était vêtue d’une sorte de longue djellaba sans capuchon, avec de grands losanges noirs et blancs. Chaque losange noir encadrait une croix ansée blanche, *l’ankh,* le *nœud magique* des anciens Égyptiens. Elle était pieds nus.

Sybil avait trente-quatre ans et elle mesurait un mètre soixante-cinq. Elle avait de longs cheveux noirs, des sourcils noirs au tracé volontaire, de grands yeux tirant sur le vert, un nez droit et fin (peut-être un petit peu trop long), une bouche charnue et une peau blanche comme le lait. Elle était belle ; sous sa robe, on devinait des formes parfaites. Mais sans doute aurait-elle paru un peu trop hippie aux yeux de certains.

Comme celui de Childe, son appartement était clair : murs et parquets blancs, plinthes et encadrements beige-blond, meubles légers, aériens. Mais elle avait eu l’idée saugrenue de décorer un de ses murs d’une reproduction du *Christ* du Greco, longue et lugubre, qui semblait veiller sur

tout ce qui se faisait et se disait dans la pièce. Childe avait toujours le sentiment que le crucifié à la longue silhouette le jugeait en même temps que la ville à ses pieds.

Le Greco n'était pas aussi agressif que d'habitude. L'appartement de Sybil n'était jamais tout à fait aussi clair que celui de Childe car il était d'habitude noyé dans les brumes bleues du tabac ; mais ce jour-là, la brume était épaisse et glauque. Sybil alluma une cigarette et se mit à tousser. Elle fut prise d'une quinte et son visage se violaça. Childe ne s'en inquiéta pas. Il avait l'habitude. Sybil souffrait d'emphysème chronique ; deux ans auparavant, son médecin l'avait vainement exhortée à renoncer au tabac. Le smog aggravait encore son état, mais Childe n'y pouvait rien. Autrefois, cela leur avait fourni la matière de bien des scènes de ménage.

Sybil alla boire un verre d'eau à la cuisine. Elle n'en ressortit qu'au bout d'un long moment. Son visage avait une expression de défi, mais Childe demeura imperturbable. Il se contentait de la regarder sans mot dire. Elle alla s'asseoir sur le divan, de l'autre côté de la pièce, face au fauteuil où Childe avait lui-même pris place. Elle écrasa dans un cendrier sa cigarette à peine entamée.

— Ohlala, fit-elle. C'est horrible ! J'ai tellement de mal à respirer !

Elle voulait dire, bien sûr, qu'elle avait du mal à fumer.

— Raconte-moi ce qui est arrivé à Colben, dit-elle. Mais d'abord, tu veux boire quelque… ?

Elle se coupa, toute penaude. Elle oubliait toujours que Childe avait cessé de boire quatre ans auparavant.

— J'ai besoin de me défoncer un peu, dit-il. Je suis à court d'herbe, et je n'ai aucun moyen de m'en procurer dans l'immédiat Est-ce que tu as… ?

— Je vais chercher des joints, dit-elle, sans lui laisser le temps de terminer sa phrase.

Elle se leva et retourna à la cuisine. Il entendit le bruit d'une porte de placard qui coulissait. L'instant d'après, Sybil

reparut, tenant à la main deux cigarettes roulées dans du papier blanc et nouées aux deux bouts. Elle lui en tendit une. Childe la remercia, et il huma le joint avec délice. Le parfum de l'herbe faisait immanquablement naître en lui des visions de pyramides à toit plat, de prêtres aztèques brandissant de longs couteaux d'obsidienne, d'hommes et de femmes bruns et nus travaillant sur des champs d'argile rouge sous un soleil plus féroce que l'œil d'un aigle, ou de felouques arabes cinglant sur l'Océan Indien. Il se demandait où son inconscient allait pêcher tout ça.

Il alluma le joint, aspira l'âcre fumée et la retint le plus longtemps possible dans ses poumons. En même temps, il s'efforçait de se vider le corps et l'esprit de l'horreur qui y avait élu domicile ce matin-là et de l'irritation qui n'avait pas cessé de grandir en lui depuis qu'il avait appelé Sybil. Il aurait été vain de fumer de l'herbe s'il avait gardé en lui des sentiments négatifs. Il s'efforçait toujours de les chasser. Parfois, il y arrivait. Un ami lui avait jadis enseigné une technique de méditation (enfin, il avait fait tout ce qu'il pouvait, le pauvre), et c'était quelquefois efficace. Rarement.

Childe était détective privé, et quand on passe sa vie à faire des filatures, à espionner ses semblables, à se plonger jusqu'au cou dans la haine et dans la souffrance, il est naturel qu'on ait du mal à se concentrer. Malgré tout, Childe s'était obstiné à essayer, et il parvenait quelquefois à faire le vide en lui. Ou à se le faire croire. Son ami lui avait dit qu'il ne méditait pas vraiment, qu'il employait la technique comme un truc, sans la dépasser.

Sybil avait compris ce qu'il était en train de faire. Elle se taisait. On n'entendait plus dans la pièce que le tic-tac de la pendule. Il y eut un coup de klaxon, très loin. Une sirène hulula. Avec ce qui se passait, il y avait toujours une sirène quelque part. Childe rejeta la fumée, tira une nouvelle bouffée et retint son souffle. L'instant d'après, la « cristallisation » eut lieu. Ce fut un déplacement de lignes

occultes ; les ondes qui traversaient chaque particule de l’univers semblaient avoir changé de direction, et tout prenait une nouvelle configuration. Le monde se remettait en place.

Les yeux de Childe se posèrent sur Sybil. Dans cet instant, il l’aimait de tout son cœur. Il l’aimait autant qu’il l’avait aimée lorsqu’il l’avait épousée. Tous les nœuds s’étaient démêlés ; lui et Sybil étaient au centre d’une immense toile d’araignée et des vibrations d’amour et d’harmonie les traversaient à chacun de leurs mouvements. Il devait bien y avoir une araignée tapie dans un coin – mais tant pis.

Chapitre IV

Quand Sybil se mit à lui couvrir le ventre de baisers, Childe ne l'arrêta pas. Pourtant, il connaissait la suite. Elle lui prit le sexe, baissa la tête, et ses lèvres se refermèrent autour du gland. Childe parvint à se maîtriser. Mais quand il sentit sa langue faire des boucles autour de son gland, il frissonna, lui repoussa doucement mais fermement la tête et fit :

— Non !

— Pourquoi ? dit Sybil, en levant les yeux sur lui.

— Je ne t'ai pas raconté le film. Les journaux n'ont pas tout dit.

— Mais tu débandes !

Elle s'assit sur le lit et le regarda, les sourcils froncés.

— Tu as attrapé une maladie ?

— Bon Dieu, Sybil ! cria-t-il en s'asseyant à son tour. Tu crois que si je savais que j'ai attrapé une chaude-pisse − ou la syphilis – je ferais l'amour avec toi ? En voilà une question ! Mais pour qui me prends-tu ?

— Pardon, dit Sybil. Mais qu'est-ce qui ne va pas, alors ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Rien. Tu ne m'as rien fait. Mais quand tu t'es mise à… enfin… j'ai eu l'impression que ma queue se changeait en glace. Je vais l'expliquer pourquoi je ne peux pas supporter que tu me tailles une pipe.

— J'aimerais que tu évites d'employer des expressions aussi vulgaires !

— Bon, si tu veux ! Que tu me fasses « ça », alors. Attends que je te raconte…

Elle l'écouta en ouvrant de grands yeux. Elle était assise tout contre lui, appuyée sur un bras. Childe louchait vers un

mamelon gonflé de sève, qui ne désenfla pas le moins du monde pendant qu'il racontait son histoire. Au contraire, il lui sembla qu'il durcissait encore. En tout cas, Sybil avait les yeux brillants et, malgré l'horreur inscrite sur son visage, elle sourit plusieurs fois.

— Ma parole ! dit-il. On dirait que tu as envie de me le faire !

— Toi, tu ne loupes jamais l'occasion de dire une bêtise, rétorqua-t-elle. Pourtant, ce n'est pas le moment. Tu ne m'aimes plus, alors ? Je ne te fais plus bander ?

— « Eriger », tu veux dire ? fit Childe, narquois. Si tu ne comprends pas pourquoi j'ai eu la queue qui me remontait dans le ventre quand j'ai vu ça, c'est que tu ne comprends rien aux hommes.

— Je ne te mordrai pas, va, dit Sybil. Elle lui prit le sexe et plongea dessus, la bouche grande ouverte, les lèvres retroussées par un sourire hideux.

— Ne fais pas ça ! glapit Childe, en s'écartant.

— Quel parano ! fit-elle. Je plaisante, tu vois bien.

Elle se coula contre lui et l'embrassa goulûment. Sa langue s'enfonça jusqu'au fond de la gorge de Childe, qui s'étrangla.

— Bon Dieu, Sybil ! cria-t-il en se détournant. Qu'est-ce tu fais ? Tu m'étouffes !

Sybil se rassit.

— Comment ça, je t'étouffe ? fit-elle, la voix sifflante. Et mot, tu crois que tu ne m'étouffes pas quand tu m'enfonces ta queue dans la gorge ? Mais qu'est-ce qui ne va pas ! Dis-le moi !

— Je ne sais pas, répondit-il en se rasseyant. Fumons un autre joint. Peut-être que ça nous aidera à voir plus clair.

— Tu as vraiment besoin de ça pour m'aimer ?

Il essaya de lui prendre la main, mais elle se rétracta.

— Si tu avais vu ça, dit Childe. Les dents de fer. Le sang partout. Si tu avais vu la femme recracher des bouts de chair sanguinolents ! Ah, bon Dieu !

— Pauvre Colben, dit Sybil. Quelle fin horrible. Mais je ne vois pas en quoi ça nous concerne. Tu ne l'aimais pas. Tu voulais te séparer de lui. Moi, il me donnait la chair de poule, ce type-là. Et puis… Bon, ça ne fait rien.

Elle se laissa glisser hors du lit, alla jusqu'à l'armoire, et enfila sa djellaba. Elle alluma une cigarette et se mit instantanément à tousser comme un vieux catarrheux.

Childe était fou de rage. Il allait dire quelque chose de méchant mais, au moment où il ouvrait la bouche, il se remémora le goût du con de Sybil et cela l'arrêta. Sybil avait un con merveilleux ; son pubis était dru, luxuriant, d'un beau noir, aussi doux qu'un pelage de phoque. Elle sécrétait des fluides abondants – trop abondants peut-être, mais ni visqueux, ni salés. Quand il était en elle, elle lui pressait si bien la queue qu'on aurait pu croire qu'elle avait une main au-dedans du vagin. Childe se souvint soudain du renflement qui avait soulevé le cache-sexe de la femme du film, et le sang qui s'était remis à lui irriguer la verge ralentit et se coagula. Il y eut un lent dégel, et le sang reflua. Sybil avait remarqué son érection naissante.

— Et maintenant, dit-elle, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce n'est pas de ta faute, Sybil, répondit-il. C'est moi qui suis patraque.

Elle tira sur sa cigarette et réprima une nouvelle quinte de toux.

— Tu n'arrives jamais à décrocher vraiment du boulot. C'est pour ça que notre vie était devenue un enfer.

Ce n'était pas vrai, Childe le savait bien. S'ils en étaient arrivés à s'entredéchirer ainsi, c'était pour d'autres raisons qui, pour la plupart, lui échappaient encore. Mais il renonça à essayer d'en discuter. Les engueulades, il en avait jusque-là.

Il se laissa glisser au bas du lit et il alla jusqu'à la chaise sur laquelle ses vêtements étaient posés.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Harald ?

— Le smog t’obscurcit les idées, ou quoi ? Tu le vois bien, ce que je vais faire ! Je vais me rhabiller et je vais m’en aller.

Il faillit ajouter « pour ne plus jamais revenir », mais il se retint. C’était trop puéril. Mais cela pouvait quand même être vrai.

Sybil ne dit rien. Un moment, elle resta indécise, les yeux fermés, oscillant sur ses pieds ; puis, elle rouvrit les yeux, tourna les talons et sortit de la pièce. Childe la suivit dans le salon. Assise sur le divan, elle le fixait d’un œil noir.

— Ça me fait mal, tu sais, dit-il. Je n’ai jamais eu aussi mal aux couilles depuis que je suis rentré chez moi après ma première surprise-party, quand j’avais quinze ans.

Il avait dit ça presque malgré lui. Il ne s’attendait pas à ce qu’elle se mette à le plaindre et à le cajoler. Enfin… Peut-être que si, après tout.

— Ta première *surprise-party !* Ça trahit ton âge, espèce de vieux croulant !

Elle avait l’air furibard. Et, par malheur, la colère ne l’embellissait guère.

Pourtant, Childe regrettait de s’en aller. Il sentait poindre en lui une vague culpabilité…

Il fit un pas dans la direction de Sybil et s’arrêta. Il avait failli l’embrasser pour lui dire au revoir, par habitude.

— Au revoir, dit-il. En un sens, je suis vraiment désolé.

— « En un sens » ! cria-t-elle. Alors là, c’est bien toi ! Jamais tu n’es *complètement* désolé. Tu n’as jamais complètement tort ou complètement raison. Si tu es désolé, ça ne peut être qu’à moitié. Espèce de… de… Tu n’es qu’une moitié d’homme ! Un pusillanime !

— Nous quittons à présent l’exotique Sybillie, dit Childe en ouvrant la porte. Elle s’enfonce peu à peu dans le smog de la changeante Californie du Sud et nous lui disons : adieu, aloha, farewell et va te faire lanlaire !

Avec un cri de rage. Sybil jaillit du divan et se rua sur lui, toutes griffes dehors. Childe lui attrapa les poignets et la

repoussa. Elle manqua de s’étaler sur le divan, se rétablit de justesse, et se mit à hurler.

— Sale con ! Je te déteste ! Quand je pense que j’ai dû choisir entre toi et Al, et que c’est toi que j’ai laissé venir ! C’est toi que je désirais, pas lui ! Avec lui, ça n’aurait été qu’un pis-aller ! Tu t’imagines que tu te sens seul, mais tu n’as même pas une idée de ce que c’est ! J’ai envoyé promener un tas de types parce que chaque soir j’espérais que tu te déciderais à m’appeler ! Je voulais te dévorer ! Je voulais que tu ne puisses plus sortir d’ici pendant des jours et des jours ! Je voulais te faire l’amour ! Ah, comme je t’aurais fait l’amour ! Et tu me fais ça, espèce de salaud ! Eh bien ! je vais appeler Al et je vais lui donner tout ce que je voulais te donner ! Et même plus ! Même plus, tu m’entends, salaud !

Childe comprit qu’il pouvait encore être jaloux de Sybil. Il avait envie de la battre, d’attendre Al et de lui faire redescendre l’escalier à coups de pieds dans le cul.

Mais il aurait perdu son temps à essayer de recoller les morceaux. Ce n’était pas le moment. Cette fois, c’était peut-être fini entre eux, pour de bon. Mais il n’était pas vraiment prêt à y croire. Au fond de lui-même, il était certain du contraire.

Et autant tenter de retenir du smog entre ses doigts que d’essayer de comprendre ce qui gâchait leurs rapports.

Childe franchit le seuil. Il était sûr qu’elle s’attendait à ce qu’il claque la porte derrière lui. Il la referma avec précaution.

Ce geste mit Sybil au comble de la fureur.

Elle sortit derrière lui en hurlant, de toute la force de ses poumons :

— Je lui taillerai des pipes, tu m’entends ! Des PIPES !

Childe se retourna et lui cria :

— Sybil ! N’oublie pas que tu es une dame !

Puis, il prit ses jambes à son cou. Il se retrouva dehors, dans l’épais brouillard glauque, et il éclata de rire. Son rire

se mua en toux, puis en sanglots. Il pleurait de rage et de peine, et le smog n’arrangeait rien. C’était à la fois triste, écœurant, et profondément comique. Dans ces cas-là, mieux vaut prendre les devants – partir avant d’être chassé. Mais il était allé encore plus vite qu’il n’aurait voulu. En fait, il avait pris les devants. Il était parti de crainte d’être poussé à fuir.

— Quand Sybil se décidera-t-elle donc à devenir adulte ? grogna-t-il. Et moi, ajouta-t-il, quand vais-je devenir adulte ?

Quand Dante avait quitté le droit chemin et s’était retrouvé dans une *sombre forêt,* il avait trente-cinq ans. Il avait déjà vécu la moitié d’une vie.

Mais Dante, lui, avait bénéficié des services d’un guide compétent. Et il savait, pour l’avoir fréquenté, ce qu’était le droit chemin, la Voie :

Childe n’avait aucun souvenir d’avoir jamais été sur le droit chemin. Et où était son Virgile ? S’était-il mis en grève ?

— Chacun de nous doit être son propre Virgile, dit Childe, à haute voix. Puis, toussant de plus belle, tel Miniver Cheevy, il s’enfonça dans le brouillard.

Chapitre V

Pendant que Childe était avec Sybil, quelqu'un avait brisé la vitre avant droite de son Oldsmobile. Il jeta un coup d'œil sur le siège, et il sut aussitôt pourquoi. Le masque à gaz avait disparu. Childe pesta ; il avait acheté ce masque vingt-quatre heures auparavant, et il lui avait coûté 50 dollars. Depuis, les derniers stocks s'étaient épuisés. On n'en trouvait plus qu'au marché noir, pour au moins 200 dollars. Et encore fallait-il trouver un vendeur.

Childe avait tout le temps qu'il fallait. En revanche, il n'avait pas la somme en liquide, et il y avait toutes les chances pour que les commerçants refusent d'être payés par chèque. D'abord parce que les banques étaient fermées ; ensuite, parce que le smog pouvait cesser à tout moment et qu'alors il n'aurait plus besoin du masque à gaz et pourrait faire opposition au chèque et restituer l'objet. Il lui faudrait se contenter d'un mouchoir mouillé et de ses vieilles lunettes de moto. Ce qui voulait dire qu'il était obligé de repasser chez lui.

De retour à son appartement, il se prépara un paquet de mouchoirs et remplit d'eau une petite gourde de boy-scout. Il voulait porter plainte pour le vol de son masque à gaz ; il forma le numéro de la police ; la ligne était occupée, et il raccrocha au bout de deux minutes d'attente. La ligne risquait d'être occupée toute la journée, toute la nuit et *ad aeternam.* Il se brossa les dents et se passa un linge sur la figure. Le linge, blanc à l'origine, était d'une couleur pisseuse. Il se demanda s'il était possible que le smog déteigne. Un matin, après plusieurs jours de smog intense, il avait trouvé le pare-brise de sa voiture couvert d'une substance de la même couleur jaune pisseux. L'atmosphère

de Los Angeles était comme un océan où flottait du plancton empoisonné.

Il se confectionna un sandwich avec des tranches de rosbif froid et des cornichons au sel et l'avala en même temps qu'un verre de lait. Il n'avait aucun appétit. L'image de Sybil en train de batifoler avec Al lui trottait sans arrêt dans la tête. Il ne connaissait pas Al ; il se l'imaginait comme une silhouette confuse dont les seuls traits saillants – trop saillants – étaient une queue monstrueuse, dressée, et une paire de couilles du genre inépuisables, abondamment poilues. Il croyait les entendre ahaner ; le son n'était pas très net, mais il n'arrivait pas à le chasser de son esprit. Certains fantasmes sont comme des taches d'encre, indélébiles.

Il se força à penser à Matthew Colben et à ses meurtriers. Ou plutôt, ses meurtriers *présumés.* Car rien ne prouvait que Colben fût vraiment mort. Peut-être était-il encore vivant, quelque part à Beverly Hills. Ou ailleurs. Mais s'il était sauf, il ne devait pas être en très bonne santé.

Childe se remettait du choc ; l'idée lui vint même que Colben vivait encore, que le film était truqué. C'était plausible, mais il n'y croyait pas vraiment.

Le téléphone se mit à sonner. Childe n'arrivait plus à obtenir de communications, mais quelqu'un était parvenu à l'appeler. Ça ne pouvait être que la police. Il décrocha. C'était Bruin ; il avait la voix, basse et grognante, d'un ours que l'on vient d'arracher à son sommeil hivernal.

— Allo ! Childe ?

— C'est moi.

— Ces gars-là ne plaisantent pas. Nous en avons la preuve. Le film n'était pas truqué.

Childe tressaillit.

— J'étais justement en train de me dire que c'était peut-être une blague, dit-il. En quoi consiste cette preuve ?

— Un paquet recommandé. Posté à Pasadena. Bruin hésita.

— Alors ?, dit Childe.

— Euh… Dans le paquet, il y avait la queue de Colben, Son gland plutôt. Ou celui de quelqu’un d’autre. Il a bien été arraché à coups de dents ; aucun doute là-dessus.

— Pas d’indices ?

— On a tout remis au labo, mais ça m’étonnerait qu’ils trouvent quelque chose. À part ça, j’ai une mauvaise nouvelle pour vous. On m’a retiré l’affaire. Ce n’est pas définitif, mais… On en a vraiment par-dessus la tête en ce moment. Vous savez pourquoi. Vous pouvez continuer à vous en occuper si ça vous chante, Childe ; mais faudra faire cavalier seul. Surtout, ne passez pas à l’action tant que vous n’aurez pas d’indices sérieux. À mon avis, vous ne trouverez rien. Mais ça, vous devez vous en rendre compte aussi bien que moi. Vous êtes du métier.

— Oui, dit Childe. Je ferai de mon mieux.

— Venez vous enrôler chez nous, proposa Bruin. On vous assermentera et vous recevrez une jolie plaque. On a sacrément besoin de main-d’œuvre ! La ville est bloquée par les embouteillages. J’ai jamais vu un foutoir pareil. On dirait que toute la population essaye de se tirer ; L.A. va devenir une ville-fantôme. Mais en attendant, c’est le bordel !

Bruin était resté de bois devant le supplice de Colben, mais la perspective d’un embouteillage monstre lui remuait les tripes.

— Si j’ai besoin d’un coup de main, ou si je tombe sur quelque chose d’intéressant, je vous fais signe, dit Childe.

— Vous n’aurez qu’à me laisser un message. Je vous rappellerai dès que je serai rentré. Si je m’en sors. Bonne chance, Childe.

— À vous aussi, Bruin, répondit Childe avant de raccrocher.

— « *O ursus horribilis !* » ajouta-t-il à mi-voix. C’est comment, déjà, le vocatif ?

Il s’aperçut alors qu’il était trempé de sueur, que ses yeux lui faisaient l’effet d’avoir été passés à la râpe, qu’il avait mal au nez et à la tête, la gorge à vif, et que ses poumons sifflaient comme ceux d’un asthmatique – sensation qu’il avait oubliée depuis qu’il avait cessé de fumer du tabac, cinq ans auparavant. Une cacophonie de klaxons l’assourdit ; la meute n’était plus très loin.

Il pouvait à la rigueur se protéger de l’air empoisonné, mais pas des embouteillages. Après être parti de chez Sybil, il avait eu un mal fou à descendre Burton Way jusqu’à San Vicente Boulevard. Au coin de Le Doux Road et de Burton Way, il n’y avait pas de feu rouge. Il fallait fendre le flot ininterrompu de voitures qui remontait Burton Way pour passer de l’autre côté de la ligne médiane. En se rendant chez Sybil, il n’avait pas croisé une seule voiture ; il n’avait même pas aperçu une lueur de phares au loin. Mais au retour, il avait dû s’arrêter au carrefour. Un peu plus bas, Burton Way faisait une courbe et les phares des voitures qui remontaient vers l’Ouest jaillissaient de la brume glauque avec une soudaineté stupéfiante. Il y avait eu un répit tout juste suffisant pour qu’il tente une percée. Mais il n’avait évité la collision que de justesse. Il n’avait même pas vu la voiture ; il avait entendu un vigoureux coup de klaxon, un hurlement de freins et une bordée d’injures qui lui étaient parvenus distordus par un curieux effet larsen.

Au coin de San Vicente Boulevard et de la Troisième Avenue, le feu était vert pour lui, mais les bagnoles qui descendaient San Vicente Boulevard brûlaient le feu rouge. Une voiture qui roulait sur la Troisième Avenue en direction de l’Ouest avait essayé de se frayer un passage à grand renfort de coups de klaxon. Elle en avait percuté une autre. D’après ce que Childe avait pu en voir, la collision était sans gravité ; ça n’allait pas au-delà d’un pare-choc cabossé. Mais les deux conducteurs étaient descendus de voiture et ils avaient entrepris de se taper dessus ; ils étaient si maladroits que Childe avait craint qu’ils ne se fissent

vraiment mal. En passant à leur hauteur, il avait aperçu des visages d'enfants terrifiés à l'arrière des deux voitures accidentées. L'instant d'après, il avait perdu la scène de vue.

Quand la plupart des voitures avaient cessé de rouler, la puanteur était déjà effroyable et la fumée quasiment aveuglante. Mais à présent que deux millions de bagnoles s'étaient remises d'un coup à faire tourner leurs moteurs, le smog allait encore s'intensifier. Évidemment, le flot finirait par s'écouler et il y avait un mince espoir pour que l'atmosphère se dégage. Mais Childe était pessimiste. Il savait bien que c'était absurde, mais il avait le sentiment que le smog allait durer jusqu'à la fin des temps.

Pourtant, il n'avait pas l'intention de se joindre à l'exode. Il avait un travail à terminer.

Il se laissa tomber sur le divan et il avisa sa bibliothèque en bois mordoré. Les deux gros volumes sous emboîtage du *Sherlock Holmes Complet* (annoté) étaient à la place d'honneur ; c'était l'ouvrage auquel il tenait le plus, si l'on exceptait l'exemplaire de *La Compagnie Blanche* dédicacé par Arthur Conan Doyle, qui lui avait été légué par son père. Son père l'avait initié à la lecture de livres qui déjà l'intriguaient et le stimulaient beaucoup, et lui avait fait partager sa dévotion pour le plus grand de tous les détectives. Mais le père de Childe était resté mathématicien ; il n'avait jamais eu envie de devenir un émule du Maître.

Cette envie, aucun enfant « normal » ne l'aurait eue. La majorité des petits garçons rêvent d'être pilote, mécanicien de locomotive, cow-boy ou astronaute. Ceux qui voulaient devenir détectives, à l'exemple d'un Sherlock Holmes, d'un Mark Tidd (mais combien de petits garçons d'aujourd'hui ont entendu parler de Mark Tidd ?) ou même d'un Nick Carter, étaient nombreux, mais la plupart abandonnaient ce projet en grandissant. De tous les flics et de tous les privés que Childe avait connus, il ne devait pas y en avoir beaucoup

dont la vocation s’était formée à partir d’un rêve d’enfance. Pour la plupart, ils n’avaient jamais lu Sherlock Holmes, et ceux qui l’avaient lu n’avaient guère été enthousiasmés ; il n’avait jamais rencontré un seul vrai mordu de Holmes parmi eux. Mais ils lisaient quand même des revues de suspense et tous les polars à 50 *cents* qui leur tombaient sous la main. Ces livres, ils en faisaient des gorges chaudes, mais ils étaient intoxiqués. Comme des cow-boys qui vont voir tous les westerns et qui se marrent en trouvant ça bidon.

Childe n’avait jamais fait mystère de son vice : il aimait passionnément tous les romans policiers, aussi mauvais soient-ils. Et quand il en trouvait un bon, il était au comble du bonheur.

Mais au fait, pourquoi éprouvait-il le besoin de se justifier ? Fallait-il qu’il ait honte d’être détective ?

Et Matthew Colben… Où était-il, à présent ? Était-il déjà mort, ou en train d’agoniser ? Qui donc pouvait l'avoir enlevé ? Était-il prisonnier quelque part dans les parages ? Pourquoi ses ravisseurs avaient-ils envoyé ce film à la police ? Pourquoi ce geste de défi et de dérision ? Qu’avaient-ils à gagner à l’affaire, hormis la satisfaction perverse de faire tourner les flics en bourrique ?

Il n’avait rien à quoi se raccrocher, pas le moindre indice excepté l’allusion vampiresque, qui ne faisait que suggérer un début d’orientation. C’était vague, mais mieux valait un fil ténu que pas de fil du tout, et Childe décida de suivre ce fil-là. Au moins, ça l’occuperait.

Ce que Childe savait des vampires se résumait à peu de choses. Il avait vu à la télé les premiers *Dracula* et *plusieurs des versions plus* récentes. Dix ans plus tôt, il avait lu le roman de Bram Stoker et il avait été surpris de le trouver si fort, si vivant, si convaincant. Le livre surclassait, et de loin, le *Dracula* de Tod Browning, le premier et le meilleur des films qui en avaient été tirés : les adaptateurs avaient eu tort de s’éloigner du livre. À part ça, Childe avait lu

Montague Summers, et il avait été dans sa jeunesse un lecteur avide de la défunte revue *Weird Tales.*

Par bonheur, Childe connaissait quelqu'un qui se passionnait pour le surnaturel et les sciences occultes. Il dut chercher le numéro de téléphone dans son carnet d'adresses, car il ne l'avait pas assez souvent utilisé pour l'avoir retenu de tête. L'ayant trouvé, il le forma sur le cadran ; pendant près d'une minute, le téléphone resta muet. Childe persévéra. À la fin, un enregistrement l'informa qu'on allait bientôt s'occuper de lui, le pria de bien vouloir patienter et l'implora de n'utiliser son téléphone qu'en cas d'urgence. Il raccrocha et il alluma la radio. À part de brefs flashs d'information sur la situation aux États-Unis et dans le monde, la totalité des émissions étaient consacrées à l'exode. Les routes et les autoroutes étaient obstruées sur plusieurs milliers de kilomètres par des files compactes de bagnoles et la circulation était complètement bloquée. La police s'efforçait de canaliser les voitures pour libérer une voie des autoroutes et permettre aux ambulances et aux camions de dépannage de passer. Mais toutes les voies des autoroutes étaient utilisées, les rues étaient pleines d'un trottoir à l'autre, et les flics avaient toutes les peines du monde à les déblayer. Des incendies s'étaient déclarés un peu partout ; des immeubles et des maisons étaient la proie des flammes, et les pompiers ne pouvaient pas s'en approcher. Il y avait des collisions à tous les coins de rue, et les secours n'arrivaient pas – pas seulement à cause des embouteillages, mais parce que les hôpitaux étaient débordés et les flics pas assez nombreux.

— Au diable l'affaire, se dit Childe ; je vais aller leur donner un coup de main !

Il forma le numéro de police-secours ; la ligne était occupée. Après un quart d'heure d'essais infructueux, il renonça. Il appela sans plus de résultats le commissariat central de Beverly Hills. Il n'eut pas plus de chance avec l'hôpital du Mont Sinaï. Mais l'hôpital, qui se trouve sur

Beverly Boulevard, était accessible à pied. Childe se mit du collyre dans les yeux et des gouttes dans les narines. Il humecta un mouchoir pour s'en protéger le nez et la bouche et passa les lunettes de motov. Il fourra une lampe-stylo dans une de ses poches et un couteau à cran d'arrêt dans l'autre. Puis, il sortit de son immeuble et prit San Vicente Boulevard en direction de Beverly Boulevard.

Pendant la demi-heure qu'il avait passée chez lui, la situation s'était modifiée. Les voitures qui, tout à l'heure, étaient alignées pare-choc contre pare-choc sur toute la largeur de la chaussée, avaient disparu. Elles n'étaient pas très loin : le concert d'avertisseurs lui parvenait encore ; à en juger par le son, la *meute* devait être arrivée à la hauteur de l'intersection de Beverly Boulevard et La Cienega Boulevard. Mais San Vicente Boulevard était désert.

Il y avait quand même une voiture. Couchée sur le côté. Childe regarda à l'intérieur, s'attendant au pire, mais elle était vide. Il ne comprenait pas comment la voiture avait pu se retourner ; serrées comme elles l'étaient, les voitures ne pouvaient pas aller assez vite pour en renverser une dans une collision. Et d'ailleurs, s'il s'était produit un accident à cet endroit-là, il aurait entendu le choc de chez lui. Quelqu'un – ils devaient s'être mis à plusieurs – l'avait repoussée sur le côté et retournée. Pourquoi ? Childe se dit qu'il ne le saurait sans doute jamais.

Au coin de San Vicente Boulevard et de Beverly Boulevard, les feux rouges ne fonctionnaient pas. Il discernait tout juste la fine silhouette sombre du poteau de l'autre côté de la rue. Là aussi, les feux étaient éteints. En arrivant à la hauteur du feu rouge qui était de son côté. Childe vit pourquoi. Des fragments de plastique étaient éparpillés par terre.

Il resta longtemps debout au bord du trottoir, scrutant la grisaille blême. Si jamais une voiture survenait, tous phares éteints, elle serait sur lui avant qu'il ait eu le temps de rejoindre l'autre côté du boulevard. Il fallait en tenir une

drôle de couche pour faire de la vitesse ou rouler sans lumière, mais tout ce que Los Angeles comptait d'imbéciles dangereux était justement dans les rues, au volant d'une voiture.

Un hululement de sirène se rapprocha, une lueur rouge intermittente étincela dans la brume et une ambulance passa devant lui sur le boulevard. Childe regarda dans les deux sens et s'élança ; il espérait que la sirène et la lumière de l'ambulance suffiraient à prévenir les chauffards, et il se disait que si une voiture avait suivi l'ambulance elle aurait probablement joué aussi du klaxon. La traversée ne lui coûta qu'une légère sensation de brûlure dans les poumons. Sous l'effet du smog, ils s'oxydaient peu à peu. Ses yeux larmoyaient.

Il entendit une rumeur confuse ; l'instant d'après, l'immense masse de l'hôpital, surgissant de la brume, se profila devant lui. Il fut arrêté à l'entrée par un vieux à cheveux blancs, en uniforme de gardien de banque. Les flics avaient dû l'enrôler comme auxiliaire assermenté et l'affecter à la surveillance de l'hôpital. Il braqua sa lampe électrique sur le visage de Childe et lui demanda ce qu'il voulait. Le smog n'était pas assez obscur pour que Childe en fût ébloui, mais il n'était pas d'humeur à se laisser marcher sur les pieds.

— Otez-moi cette lampe de la figure, dit-il. Je viens voir si je peux être utile à quelque chose.

Il ouvrit son portefeuille et exhiba ses papiers.

— Vous feriez mieux de passer par-devant, dit le garde. L'entrée des urgences est embouteillée, et ils ont mieux à faire que de s'occuper de vous.

— Qui dois-je voir ? demanda Childe.

D'une voix impatiente, le garde lui donna le nom du directeur de l'hôpital et lui expliqua le chemin de son bureau. Childe entra dans le hall ; il vit aussitôt qu'il y avait toutes les chances pour qu'on ait besoin de lui et qu'il faudrait qu'il force l'hôpital à accepter son aide, le hall était

rempli de blessés couchés sur des lits roulants, que l'on avait évacués des urgences après des soins sommaires ; il y avait aussi les parents et les amis des blessés, des gens qui venaient chercher des amis ou des parents égarés et d'autres qui, comme Childe, étaient là pour proposer leurs services. Devant la porte du bureau du directeur, la foule était si compacte que Childe ne serait jamais parvenu à se frayer un chemin, même s'il en avait eu envie. Il aborda un homme qui se tenait au dernier rang et lui demanda depuis combien de temps il attendait de pouvoir franchir cette porte.

— Exactement soixante-dix minutes, mon vieux répondit l'homme, l'air écœuré.

Childe rebroussa chemin et se dirigea vers la sortie. Il s'était résigné à rentrer chez lui et à passer le temps comme il pourrait ; il reviendrait plus tard, en espérant qu'un semblant d'ordre serait rétabli dans l'intervalle. Il s'arrêta. Il avait aperçu, debout à côté de l'entrée, la tête couverte d'un bandage blanc, son vieil ami Hamlet Jeremiah.

La dernière fois que Childe avait vu Jeremiah, il arborait un superbe turban orné d'un hexagramme pailleté d'or. Mais cette fois, il s'agissait bel et bien d'un pansement, et une tache écarlate y formait une espèce d'étoile à trois pointes, presque un triquètre. Il n'avait plus sa barbiche et sa moustache de Méphisto. Il était vêtu d'un tee-shirt graisseux sur lequel était imprimée la devise « NOLI ME TANGERE SIN AMOR », d'un pantalon de toile blanc et de sandales en cuir de zébu.

— Harald Childe ! s'écria-t-il. Il voulut sourire, mais une grimace de douleur lui tordit le visage.

Childe lui tendit la main.

— Tu me touches avec amour, au moins ? dit Jeremiah.

— Tu sais que je t'aime bien, Ham, répondit Childe, même si parfois je me demande pourquoi. Tu ne crois pas qu'en pareille occasion, on pourrait éviter tous ces salamalecs ?

— Toutes les occasions sont bonnes, dit Jeremiah. Et celle-ci encore plus.

— Bon, bon ! Je t’aime, concéda Childe en secouant la tête. Mais qu’est-ce qui s’est passé ? Comment as-tu atterri ici ? Figure-toi que j’ai essayé d’appeler chez toi tout à l’heure ; si j’avais pu prendre ma voiture, je crois que je serais passé te voir. Mais…

Jeremiah leva une main et se mit à rire.

— Doucement ! fit-il. Une chose à la fois. J’ai quitté ma piaule du Sunset Strip parce que mes femmes voulaient qu’on se barre d’ici. Moi, je leur ai dit qu’on ferait mieux d’attendre un jour ou deux, le temps que ça se tasse un peu. D’ici là, de toute façon, le smog aura disparu, ou presque. Mais elles n’ont rien voulu savoir. Elles ont piqué une crise de larmes ; c’était atroce ; j’avais l’impression qu’elles m’arrachaient les tripes et qu’elles les piétinaient. Remarque, les larmes ont du bon : elles noient le smog, elles empêchent les acides de ronger la cornée. Mais comme j’ai les nerfs fragiles, à la fin je leur ai dit, c’est bon, je vous aime toutes les deux, on se barre. Mais si on se retrouve coincé, si ça tourne mal, vous n’irez pas dire que c’est de ma faute. Vous n’aurez à vous en prendre qu’à vous-mêmes. Alors, le sourire leur est revenu, elles ont essuyé leurs beaux yeux, on a fait nos sacs et on est parti sur Doheny Drive. Sheila faisait tourner son petit moulin à prières tibétain ; Lupe a sorti trois joints, histoire qu’on ait pas l’impression de se faire trop chier. On est arrivé au coin de Melrose ; le feu était au rouge. J’ai pilé, car je respecte la loi quand elle est juste et quand elle sert les intérêts du plus grand nombre. Et puis je n’avais pas envie de me faire rentrer dedans. Mais le fils d’Adam qui me suivait a mal pris la chose ; il aurait préféré que je brûle le feu. Le malheureux ! La panique lui avait fait perdre toute sa sérénité. Il m’a klaxonné. Voyant que je refusais d’obéir et de brûler le feu rouge comme un chien de cirque saute à travers un cerceau enflammé, il a jailli de sa voiture, et il

s’est jeté sur ma portière ; moi, comme un con, je n’avais pas pensé à la verrouiller. Il m’a tiré dehors, il m’a fait tourner sur moi-même et il m’a cogné le crâne sur la voiture. Bien entendu, je n’ai pas résisté ; comme tu sais, moi, je tends toujours l’autre joue. Je suis tombé ; j’étais à moitié sur l’autre voie, et une voiture arrivait à toute vitesse. Alors, Shetl a sauté de son siège, elle a poussé l’autre type vers la voiture qui arrivait, et elle m’a tiré jusqu’à la mienne. Sheila a mauvais caractère – mais ne lui jetons pas la pierre. Le type a été heurté de plein fouet, et il a été projeté à l’intérieur de notre voiture. Sheila s’est mise au volant pendant que Lupe essayait de le faire ressortir en le poussant. Il était à plat ventre sur le siège arrière, et ses jambes pendaient à l’extérieur. J’ai raisonné Lupe et j’ai dit à Sheila de prendre la direction de l’hosto. Ce qu’elle a fait, non sans réticences : elle avait envie de laisser là mon agresseur. Ça fait déjà un moment qu’on est ici, et je viens seulement d’arriver à me faire mettre un bandage. Sheila et Lupe sont au second ; comme on manquait d’infirmières, elles se sont portées volontaires. Je les imiterai dès que je me sentirai un peu mieux.

— Et le type ? dit Childe.

— Il est sur un matelas, par terre, sur le palier du deuxième étage. Le pauvre ! Il est dans le coma, il crache le sang – mais Sheila veille sur lui. Elle regrette de l’avoir bousculé ; sous ses dehors soupe-au-lait, elle est pleine d’amour vrai.

— J’étais venu pour donner un coup de main, expliqua Childe, mais ça ne me dit rien de poireauter des heures. Du reste…

Jeremiah s’enquit de ce « reste ». Childe le mit au courant de ce qui était arrivé à Colben et lui raconta le film. Jeremiah fut très choqué. Il dit à Childe que la radio avait mentionné l’affaire, mais sans donner de détails. Quant aux journaux, ils n’étaient plus distribués depuis deux jours, et il n’avait lu aucun des articles parlant de la disparition de

Colben. Ainsi, Childe cherchait quelqu’un disposant d’une importante documentation sur les vampires et les autres créatures surgies des profondeurs de l’inconscient collectif ?

Il tombait bien. Jeremiah connaissait l’homme qu’il lui fallait. Si quelqu’un avait toute la documentation nécessaire, c’était bien Woolston Heepish qui n’habitait qu'à six rues de là, juste en dessous de Wilshire Boulevard.

— Tu ne crois pas qu’il essaye de quitter la ville, lui aussi ?

— Woolie ? Ah ça non, par la moustache de Dracula ! Il en faudrait beaucoup plus pour lui faire abandonner sa chère collection. En cas d’alerte atomique, peut-être… Et encore ! Il sera là, ne t’en fais pas. Mais il y a quand même un problème. Il ne supporte pas qu’on débarque chez lui à l’improviste ; il veut qu’on lui téléphone d’abord pour lui demander l’autorisation de passer le voir. C’est une règle qui vaut même pour ses meilleurs amis – à l’exception peut-être de D. Nimming Rodder. Alors, tout le monde lui téléphone avant. Quand on se pointe comme ça, sans être attendu, il ne vient même pas ouvrir la porte. Mais il connaît ma voix ; peut-être qu’à moi, il m’ouvrira.

— Rodder ? Ce nom me dit quelque chose… Ah, oui ! L’écrivain – il fait des histoires de loups-garous, de belles jeunes filles séquestrées dans d’horribles vieux manoirs perchés au sommet d’une colline, et tout le bazar. Il est l’auteur du scénario du *Pays des Ombres,* le feuilleton télé. Je crois qu’il le produit en plus, c’est bien ça, non ?

— Surtout, Harald, ne mentionne pas Rodder, sauf si tu as quelque chose de flatteur à en dire. C’est l’idole de Woolie ; il ne jure que par lui. Si tu dis du mal de Rodder, il ne te sautera peut-être pas à la gorge, ce n’est pas son genre, mais par Shiva ! tu peux être sûr qu’il te fera la gueule et que tu ne tireras rien de lui.

Childe fit passer d’un pied sur l’autre le poids de son corps. Il fut pris d’une nouvelle quinte de toux. Cette toux n’était pas seulement due à l’atmosphère étouffante. Elle

était l’expression du trouble de sa conscience. Une part de lui voulait qu’il reste à l’hôpital pour aider, mais une autre, qui semblait plus forte, lui disait de sortir de là et de se mettre en chasse. Il avait l’impression que quelque chose se dessinait, et que la pèche serait bonne, et son expérience lui avait appris à se fier à ce genre d’intuitions.

Il posa une main sur l’épaule maigre de Jeremiah.

— Je vais essayer de l’appeler, lui dit-il. Mais si…

— Pas la peine, Harald. Tous les centraux sont débordés ; tu n’y arriveras jamais.

— Donne-moi un mot d’introduction, peut-être qu’il m’ouvrira.

— Je vais faire encore mieux, dit Jeremiah en souriant. Je vais t'accompagner chez Woolie. Ici, je ne fais que gêner le passage ; et puis toute cette souffrance m’accable, j’aime autant m’en aller.

— Je ne sais pas…, dit Childe. Et si tu avais une fracture du crâne ? Il vaudrait peut-être mieux que…

— Je t’accompagne, dit Jeremiah en haussant les épaules. Attends-moi une minute, le temps que je trouve mes femmes et que je leur dise que je m’en vais.

Childe l’attendit ; comme il n’avait rien d’autre à faire, il tourna son attention vers ce qui se passait autour de lui ; il comprit pourquoi Jeremiah avait tellement envie de s’en aller. Le sang, les sanglots et les plaintes des blessés étaient déjà plutôt démoralisants ; mais le concert de toux – les unes sèches et saccadées, les autres graillonneuses, se prolongeant jusqu’au hoquet – l’exaspérait, l’enrageait même. Childe n’avait jamais pu supporter la toux ; une fois de plus, il se demanda pourquoi cela le mettait dans ces états de fureur ; il était persuadé qu’une des raisons – et non des moindres – de son divorce était l’emphysème chronique de Sybil, qui se mettait à tousser et à gargouiller des poumons à toute heure du jour et de la nuit et semblait prendre un malin plaisir à le faire quand ils étaient à table ou en train de faire l’amour.

Jeremiah revenait, en louvoyant habilement à travers la cohue. Il prit Childe par la main et l'entraîna vers la sortie. Il était midi et trois minutes. Le soleil était diffus, jaune-vert, à peine visible. Un homme qui passait à trente mètres de là n'était qu'une silhouette indécise. Des nappes de brouillard, les unes opaques et les autres plus légères, défilaient en rangs serrés ; la lumière changeait constamment, les objets et les gens s'allongeaient ou rétrécissaient. Ça devait être l'effet d'une illusion d'optique, car le smog était immobile. Il n'y avait pas un souffle d'air. La brûlure du soleil traversait le smog ; l'air chaud collait à la peau.

Childe transpirait abondamment ; son visage, ses aisselles et son dos étaient trempés de sueur, mais il avait à peine moins chaud. Il suait aussi des pieds et de l'entrejambe ; il aurait beaucoup donné pour n'être vêtu que d'un maillot de bain ou d'une serviette. Mais il préférait encore ça à l'atmosphère de l'hôpital. Le spectacle de la souffrance et de la détresse l'avait tellement obnubilé qu'il n'avait pas réalisé à quel point cette foule suante et terrorisée répandait une odeur nauséabonde. Tout « hippie » qu'il fût, Jeremiah était grand amateur de bains et d'ablutions et se vantait d'être un authentique « frère d'eau ». Mais soudain, Childe s'aperçut qu'il puait. Son odeur était une bizarre mixture de tabac pour la pipe, d'herbe, de quelque chose de pénétrant et âcre, un peu comme du sperme, que Childe n'arrivait pas à identifier, et d'encens ; il distingua aussi une odeur suave d'eau de rose ou de con, l'odeur de la sueur d'un homme effrayé, l'odeur d'un homme qui a chié de terreur, et il crut reconnaître celle du smog. Se pouvait-il que le smog inhalé soit rejeté sous forme de sueur ?

Jeremiah se tourna vers Childe. Il toussota, puis il le dévisagea en souriant.

— Pardonne-moi d'avoir à te le dire, fit-il, mais tu pues, toi aussi. On dirait que tu t'es noyé il y a deux semaines et que l'océan vient de te rejeter.

Bien que surpris, Childe ne fit aucun commentaire. Jeremiah lui avait déjà donné plus d’une preuve de ses dons pour la télépathie. Childe ne voyait pas d’autre explication. En tout cas, Jeremiah n’avait pas pu lire ses pensées sur son visage : Childe se flattait d’être l’impassibilité même.

Ils avançaient côte à côte. On aurait dit qu’un tunnel se levait du trottoir à leur approche et retombait dès qu’ils étaient passés. Un instant, Childe se sentit étrangement transporté, malgré ses sinus à vif, malgré le feu qui lui brûlait la gorge et lui piquait les yeux, malgré la douleur insidieuse qui lui raclait les poumons malgré ses testicules qui relançaient toujours. Au fond, ça ne lui disait rien de jouer les infirmiers bénévoles ; il n’avait qu’une envie – faire la chasse aux criminels.

Chapitre VI

— Tu comprends, Ham, disait Childe, la présence d’un vampire dans ce film ne veut peut-être rien dire… Peut-être que c’est une fausse piste, mais c’est la seule. Et mon intuition me dit que c’est très important. Je suis prêt à parier que…

Il laissa sa phrase en suspens. Ça faisait un moment qu’ils attendaient, debout au bord du trottoir, du côté de Burton Way. Dans le demi-jour gris, les voitures ressemblaient à des éléphants à la queue-leu-leu ; des éléphants gris, avec d’énormes yeux qui luisaient dans l’ombre. Burton Way était une rue à deux voies, mais les voitures allaient toutes dans la même direction.

S’ils voulaient traverser avant la fin de la journée, il ne restait plus qu’une chose à faire. Childe s’engagea sur la chaussée. Le trafic était si ralenti qu’il n’eut aucun mal à monter sur le capot d’une voiture et à sauter sur le suivant ; en trois bonds il se retrouva sur le gazon du terre-plein central. Jeremiah le suivit.

Les conducteurs et les passagers des voitures, surpris et indignés, les insultaient ; Jeremiah se contenta de sourire, et Childe se paya leur tête. Ils franchirent le terre-plein et sautèrent de nouveau de capot en capot jusqu’au trottoir d’en face. Ils descendirent Willaman Drive ; pas une seule maison n’était éclairée. Au coin de Willaman Drive et de Wilshire Boulevard, le feu rouge fonctionnait, mais les voitures ne lui prêtaient aucune attention. Le boulevard était couvert sur toute sa largeur de voitures qui se dirigeaient vers l’est.

Elles roulaient un peu plus vite que sur Burton Way mais quand même pas trop. Childe et Jeremiah traversèrent en

sautant sur les capots ; une seule fois, Jeremiah glissa et s'étala sur une voiture.

— Plus que cinquante mètres, dit Jeremiah. À cet endroit, les maisons et les immeubles d'habitation qui bordaient la rue étaient bourgeois et confortables, mais sans luxe. Les maisons étaient des villas basses, avec de grandes vérandas, dans ce style faux espagnol qui est si commun en Californie ; les immeubles, des blocs de béton rectangulaires de quatre ou cinq étages, avec leurs façades lugubres égaillées çà et là par d'étroits jardins suspendus. Il y avait quelques fenêtres éclairées, mais la maison devant laquelle s'arrêta Jeremiah était plongée dans l'obscurité.

— On dirait qu'il n'y a personne, fit Childe.

— Ça ne veut rien dire. Il n'y a jamais de lumière aux fenêtres. Tu verras pourquoi en entrant. Peut-être qu'il est sorti un moment pour aller au supermarché ou au poste d'essence ; d'après ce que le gouverneur a annoncé, les pompistes auraient rouvert. On n'a qu'à aller voir.

Ils entrèrent dans le jardin. La fenêtre de façade avait l'air d'être condamnée. En tout cas, elle était obstruée de l'intérieur par quelque chose de sombre, qui avait l'apparence du bois. En s'approchant, Childe s'aperçut que la silhouette immobile et muette qu'il avait d'abord prise pour une statue de fer était en fait un Godzilla en bois découpé qui avait dû jadis orner la devanture d'un cinéma spécialisé dans l'horreur.

Ils contournèrent la maison et gagnèrent l'allée. Une grande pancarte proclamait en lettres jaunes fluorescentes : ICI VIT ET PROSPERE MONSIEUR HORREUR.

Derrière, il y avait une sorte de cour avec un arbre qui penchait dangereusement et dont le faite couvrait le toit de la véranda et une partie du toit de la villa comme une immense main verte. Son tronc était si torturé, si noueux, que Childe crut d'abord qu'il était factice. Il avait l'air de sortir d'un film d'horreur.

La porte était couverte d’affichettes où se mêlaient des aphorismes qui se voulaient facétieux et des plaisanteries pour initiés. Les masques du monstre de Frankenstein, de Dracula et du Loup-Garou étaient cloués au mur. Il y avait aussi plusieurs petits écriteaux portant ENTREE INTERDITE AUX FUMEURS et un autre qui prohibait l’introduction de boissons alcooliques dans la maison.

Jeremiah appuya sur le nez d’une gargouille peinturlurée. Il y eut un carillon de cloches, et un orgue joua les premières mesures de *Sombre Dimanche*. Rien ne bougea dans la maison. Jeremiah attendit quelques instants et resonna. Les cloches et l’orgue se firent de nouveau entendre, mais personne ne vint leur ouvrir.

Jeremiah tambourina à la porte en criant :

— Ouvre-nous, Woolie ! Je sais que tu es là ! Tout va bien ! Ce n’est que moi, Hamiet Jeremiah, le plus assidu de tes « fans » !

Un petit judas s’ouvrit, laissant passer un rai de lumière. La lumière disparut, reparut, disparut à nouveau et le judas se referma. La porte s’ouvrit avec un horrible grincement de gonds rouillés. Quelques secondes plus tard, Childe réalisa que ce n’était qu’un effet de bruitage.

— Bienvenue en ces lieux, fit une voix d’homme, suavement. D’une tape sur l’épaule, Jeremiah invita Childe à entrer le premier. Ils passèrent la porte et le propriétaire de la voix la referma, fit claquer trois gros verrous et accrocha trois chaînes de sécurité gros format.

À l’intérieur, il régnait un tel capharnaüm que Childe dut renoncer à tout enregistrer d’un coup dans les moindres détails, comme il en avait l’habitude. Il concentra son attention sur l’homme qui leur avait ouvert et que Jeremiah était en train de lui présenter cérémonieusement comme étant Woolston Q. Heepish « Woolie » était un homme de haute taille, l’air mou malgré son maintien avantageux ; il avait un début d’embonpoint, un fanon flasque au-dessous du menton, des grosses moustaches de morse, couleur de

bronze, des lunettes carrées sans monture ; à partir de la bouche, il avait un beau profil, couronné d'une abondante masse de cheveux rouge cuivré, impeccablement lissés ; ses yeux étaient gris pâle. Il était un peu voûté, comme quelqu'un qui a passé le plus clair de son existence penché sur un bureau.

Les murs de la pièce – et toutes les fenêtres – étaient entièrement couverts de rayonnages, avec des livres et des objets hétéroclites, tableaux, photos de films, masques, bustes en plastique, lettres encadrées et photos dédicacées des grandes vedettes de l'horreur. Le reste du mobilier consistait en un canapé, quelques fauteuils et un piano à queue. On voyait une autre pièce en enfilade ; c'était une réplique de la première, moins les meubles.

Childe se dit qu'il devait y avoir là toute la documentation sur les vampires dont il pouvait avoir besoin.

La maison était un véritable musée ; Heepish y avait rassemblé tout ce qui touchait à la littérature et aux films fantastiques, aux mythes et aux superstitions populaires, au surnaturel, à la lycanthropie, à la démonologie, à la sorcellerie et aux films.

Woolie tendit à Childe une main énorme, grasse et moite.

— Bienvenue au Musée des Horreurs, dit-il. Jeremiah lui exposa les raisons de leur visite. Heepish secoua la tête et dit qu'il avait entendu parler de l'affaire Colben à la radio. La radio faisait état « d'atroces mutilations », mais sans donner de détails.

Childe lui en fit part. En l'écoutant, Heepish secoua la tête et fit des bruits dégoûtés avec la langue, mais une lueur étrange apparut dans son regard et un mince sourire lui creusa la commissure des lèvres.

— Mais c'est horrible ! Épouvantable ! Écœurant ! Mon Dieu, y aurait-il encore des sauvages parmi nous ? De pareilles abominations, en plein vingtième siècle !

Sa voix devint inaudible ; on aurait dit qu'elle s'émiettait et que les miettes s'éparpillaient dans les recoins obscurs de la pièce. Il frottait ses mains blêmes l'une contre l'autre ; plusieurs fois, il les immobilisa dans un geste de prière et fit ensuite mine de les refermer sur un cou invisible.

— Je ne demande pas mieux que de vous aider à retrouver la trace de ces monstres, dit-il à la fin. S'il y a quelque chose chez moi qui peut vous être utile, tant mieux. Mais je ne vois pas comment vous pourriez trouver des indices en feuilletant mes livres. Enfin…

Il écarta les mains et reprit :

— Permettez-moi de vous faire les honneurs de ma maison. Comme c'est la première fois que vous venez me voir, une petite visite commentée s'impose. Hamlet peut nous accompagner ou chercher de son côté s'il préfère. Bien… La photo que vous avez sous les yeux est tirée d'un film allemand en 1928, *Le Buveur de Sang,* avec Alfred Dummel et Else Bennrich. Chez nous, il n'a connu qu'une diffusion très limitée ; mais j'ai de nombreux amis un peu partout au monde, même en Allemagne. Et j'ai réussi à m'en procurer une copie, qui est peut-être la seule existante. J'ai remué ciel et terre pour en trouver une autre, mais en vain.

Childe avait envie d'interrompre Heepish pour lui dire qu'il voulait voir ses dossiers de presse et qu'il n'avait pas de temps à perdre avec ces futilités. Mais Jeremiah lui avait conseillé de se montrer patient s'il voulait obtenir de leur hôte toute la coopération nécessaire.

La maison était bourrée de toutes sortes d'objets qui, bien que tirant tous leur origine du monde de l'horreur et du fantastique, avaient été manufacturés à des fins commerciales. Elle était brillamment éclairée par des lumières de diverses couleurs qui allaient du jaune bilieux à l'orange de la colère rentrée en passant par le rouge sang, le violet de la chair en décomposition, le gris-bleu

cadavérique. Mais les ombres s’insinuaient partout. Même là où il n’y aurait pas dû y en avoir.

Un conditionneur d’air brassait lentement un air glacial ; on se serait cru au Pôle Nord. L’air était bien filtré, car la sensation de brûlure diminuait dans les yeux, la gorge et les poumons de Childe. (Le Pôle Nord a au moins ça de bon.) Pourtant, et malgré le froid qui lui pinçait la peau, il se sentait suffoquer dans l’atmosphère confinée qui se dégageait du gigantesque fouillis de livres, de masques, de têtes de monstres de cinéma, de peintures lugubres, torturées et tremblées, de monstres de Frankenstein en plâtre, de loups-garous en celluloïd, de petits Robots Révoltants en plastique articulé, et des statuettes pseudo-égyptiennes représentant Anubis, le dieu à tête de chacal et Sekhmet, le dieu-chat.

La pièce suivante était plus petite, mais beaucoup plus encombrée encore.

Heepish fit un geste vague – tous ses gestes étaient vagues, ectoplasmiques même – en direction de plusieurs piles de livres et de revues, les unes croulantes, les autres effondrées.

— Je viens de les recevoir, expliqua-t-il. Ils m’ont été légués par un collectionneur d’Utica, dans l’état de New York. Il est mort d’une embolie.

Sa voix se fit plus profonde, presque onctueuse.

— Quel dommage. C’était un homme tout à fait remarquable. Nous étions en correspondance depuis des années, j’aime mieux ne pas vous dire combien ; je n’ai jamais eu l’avantage de le rencontrer personnellement, mais nos esprits s’étaient rencontrés, nous avions beaucoup de choses en commun. Sa veuve m’a fait parvenir tout ce matériel, en me laissant seul juge de sa valeur. Il y a là-dedans une collection complète de *Weird Tales,* de 1923 à 1954, la première édition du *Roi Jaune* de Chambers, une originale de *Dracula* dédicacée par Bram Stoker et Bêla Lugosi et… oh ! tant d’autres merveilles…

Il sourit en se frottant les mains.

— Trop pour que je les énumère toutes ! Mais la plus belle pièce est une lettre autographe du docteur Polidori qui était, comme vous le savez sans doute, le médecin personnel de Lord Byron et son ami intime. C’est à lui que l’on doit le premier roman de vampires jamais publié en langue anglaise – un ouvrage anonyme, dont le titre était tout simplement « Le Vampyre ». Je m’honore de posséder plusieurs exemplaires de l’édition originale. Une lettre du docteur Polidori, vous vous rendez compte ! Écrite de sa propre main ! Elle est adressée à une certaine Lady Milbanks, et il lui explique la genèse de son roman. C’est une pièce unique ! J’ai eu vent de son existence en 1941 et depuis je mourais d’envie de me l’approprier. Dès que j’aurai trouvé un cadre digne d’elle, elle figurera en bonne place – peut-être même à la meilleure place – au mur de la pièce de devant.

Childe se retint de lui demander où il espérait trouver de la place sur un mur tellement surchargé qu’on n’aurait pas pu y planter un clou.

Heepish lui fit ensuite les honneurs de son bureau. C'était une pièce de vastes dimensions, mais l’espace vital y était réduit à sa plus simple expression en raison de la présence de bibliothèques débordantes de livres qui couvraient tous les murs jusqu’au plafond et d’un énorme et antique bureau à cylindre qui croulait sous un amoncellement de bouquins, de journaux, de lettres, de plans et de cartes, de photos de films, d’affiches, de statuettes, de jouets, de gris-gris, d’amulettes et de colifichets. Il y avait même une hache de bourreau d’un réalisme criant ; le sang séché avait l’air d’être vrai.

Ils regagnèrent la petite pièce qui séparait le bureau de la salle de séjour, et Heepish précéda Childe à la cuisine. Elle comportait bien une cuisinière à gaz, un évier et un frigidaire, mais à part ça elle était pleine de livres, de

revues, de boîtes à fiches. Il y avait quelques cafards crevés sur le sol et sur le bord des placards béants et déserts.

— On vient m’enlever la cuisinière dans une semaine, expliqua Heepish. Je prends tous mes repas dehors. Pour recevoir, j’ai recours aux services d’un traiteur.

Childe haussa les sourcils, mais ne dit rien. Jeremiah lui avait dit que le frigo était bourré jusqu’à la gueule de microfilms, qu’en conséquence l’espace réservé aux aliments était passablement réduit et qu’au rythme où les microfilms rentraient il n’y aurait bientôt plus la place pour y faire tenir ne serait-ce qu’un litre de lait.

— J’envisage de faire ajouter une aile à la maison, fit Heepish. Comme vous avez dû vous en apercevoir, elle est déjà pas mal encombrée, et Dieu seul sait ce que cela donnera dans cinq ans. Dans un an, même.

Ils traversèrent une véranda couverte, tout aussi bourrée de livres que les autres pièces, et sortirent par la porte de derrière. Le pâle demi-jour glauque était lourd d’invisibles émanations sulfureuses qui irritaient les yeux. Childe battit désespérément des paupières, mais ses larmes débordèrent. Il fut pris d’une quinte de toux à laquelle la toux de Heepish répondit aussitôt.

— On aurait peut-être pu se passer de la visite du garage, hoqueta-t-il. Mais…

Sa voix sembla se perdre au loin. Childe s’était arrêté ; Heepish n’était plus qu’une silhouette vague, obscure, et menaçante, comme un monstre dans les brumes mouillées d’un film d’épouvante.

La porte du garage se souleva en grinçant. Childe s’y engouffra à la hâte. La porte se rabattit en grinçant de plus belle et se referma avec un « clac ! » un peu trop métallique. Childe avait cru reconnaître le bruitage qui avait jadis servi d’indicatif à un feuilleton radiophonique très horrifique, *La Maison du Mystère,* et il se demanda si la porte du garage n’était pas reliée, elle aussi, à un

magnétophone caché. Heepish alluma la lumière. Le garage offrait le même aspect que les autres pièces, sauf que cette fois les têtes, les masques, les livres et les revues étaient tous couverts d'une fine pellicule de poussière.

— C'est ici que je range les doubles, les spécimens un peu trop défraîchis et tout le matériel que je ne suis pas encore arrivé à caser dans la maison, expliqua Heepish.

Childe risqua une remarque sur les livres de D. Nimming Rodder, qui occupaient tout un panneau d'une des bibliothèques.

— Ahah ! s'écria Heepish. J'étais sûr que cela vous frapperait. C'est le seul auteur vivant à qui j'ai réservé un rayon spécial. Nim est mon écrivain favori, bien sûr. Dans le genre gothique – « l'horreur », si vous préférez – j'estime qu'il dépasse tous les pisse-copie d'aujourd'hui. J'irai même jusqu'à dire qu'il est l'égal des plus grands, des Monk Lewis, des Lovecraft, des Bram Stoker. D'ailleurs, nous sommes très amis, Nim et moi. Je conserve plusieurs exemplaires de chacun de ses ouvrages car il en a besoin de temps à autre pour en extraire des pages et les ajouter à une nouvelle anthologie.

Une grande photo de l'illustre Rodder était fixée par des agrafes à l'un des montants de la bibliothèque. Au bas de la photo, d'une écriture épaisse – sans doute au feutre noir – figurait cette dédicace : À « MONSIEUR HORREUR », MON GRAND AMI, LE PREMIER DE MES FANS, TOUT AFFECTUEUSEMENT, et c'était signé « NIM ». Rodder avait un long visage blême, des joues très creuses, un nez pointu et des lunettes à grosses montures ; il ressemblait à un lémure, cet étrange mammifère aux allures fantasmagoriques que l'on nomme *maki* et qui hante les jungles malgaches. Et d'ailleurs, maintenant que Childe y pensait, « lémure » était à l'origine le nom latin d'un spectre. Un rictus lui tira les lèvres. Il se souvenait – mot pour mot – de la définition qu'il avait trouvée du mot

« lémure » dans le gros dictionnaire étymologique qu’il consultait souvent au temps où il fréquentait l’université.

Lémure (‘lə-mēr), n.m., du latin *lemures*, pl, esprits nocturnes, spectres ; apparenté au gr *lamia*, « monstre dévorant », *lamas*, jabot, gave (d’un oiseau), *lamia*, pl, abîme, gouffre, et au letton *lamata*, piège à rats ; idée de base : une mâchoire ouverte.

Chapitre VII

Childe, les yeux toujours fixés sur la photographie de Rodder, souriait à présent de toutes ses dents.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle ? dit Heepish. Je ne voudrais pas laisser passer une occasion de rire un peu, c'est devenu si rare…

— Ça ne vous ferait pas rire.

— Vous n'aimez pas Rodder ? Heepish parlait d'une voix parfaitement égale, mais Childe décela quelque chose qui évoquait irrésistiblement une souricière bien huilée, sur le point de se refermer.

— J'aime son feuilleton, dit Childe, *Le Pays des ombres.* En dehors du côté épouvante, j'aime bien l'idée de base. Vous savez, le mythe du *petit homme* qui lutte courageusement contre le conformisme, l'arbitraire, la corruption universelle et tout le bazar, l'histoire de cet homme seul qui est aussi le seul homme honnête du monde – ça, c'est fait pour me plaire. D'ailleurs, à chaque fois que j'ai lu quelque chose sur Rodder dans les journaux, on le décrivait comme quelqu'un d'honnête, comme quelqu'un qui est l'intégrité même. Et ça, ça me fait doucement rigoler…

Il voulut s'arrêter, mais une force irrépressible le poussa à continuer.

— … car il se trouve que j'ai un ami qui…

Il se coupa. Heepish n'avait pas besoin de savoir que « l'ami » en question n'était autre que Jeremiah.

— … cet ami, donc, était à une soirée où avait été invité tout le gratin de la science-fiction. Il a écouté la conversation d'un petit groupe d'écrivains qui se trouvaient justement à portée de son oreille. Parmi eux, il y avait

Breyleigh Bredburger, le fameux nouvelliste. Vous connaissez, j'imagine ?

Heepish hocha la tête.

— Un maître du genre, dit-il. Je le place juste après Rodder, Monk Lewis et Robert Bloch.

— Un auteur dont le nom m'échappe, continua Childe, accusait Rodder d'avoir piqué le scénario d'un des épisodes de son feuilleton dans une nouvelle qu'il avait lui-même publiée en revue. Il disait que Rodder s'était contenté de changer le titre, de maquiller quelques détails et qu'il avait attribué la paternité de l'histoire originale qu'il était censé avoir « adaptée » à quelqu'un qui portait un nom grec abracadabrant. Il lui avait écrit plusieurs lettres, mais Rodder n'avait jamais daigné lui répondre. Bredburger dit alors que ce n'était rien encore, puisque Rodder lui avait piqué trois de ses nouvelles et se les était carrément attribuées. Les deux premières fois, Bredburger avait réussi à coincer Rodder et il l'avait mis au pied du mur ; Rodder avait reconnu les faits et il avait accepté de le dédommager. Il avait donné comme excuse qu'il s'était affolé en s'apercevant qu'il n'arriverait jamais à respecter son contrat, qui stipulait qu'il devait écrire lui-même deux épisodes sur trois du feuilleton, et qu'il avait pillé Bredburger en désespoir de cause. Mais bien entendu, Rodder s'était bien gardé de lui avouer qu'il était coutumier du fait.

Rodder avait promis de le dédommager pour la troisième histoire qu'il avait volée, mais il ne s'était toujours pas exécuté. Bredburger pensait qu'il allait être obligé de lui frotter les oreilles, ou même de lui intenter un procès. Un troisième écrivain dit alors au premier que s'il voulait engager des poursuites contre Rodder et obtenir réparation pour le vol de sa nouvelle, il allait prendre place dans une file déjà longue, car une vingtaine d'écrivains étaient dans le même cas… Ah, il est beau, votre Nimming Rodder,

champion du *petit homme,* de l’anti-conformisme, de *l'honnêteté !*

— Eh bien, eh bien ! siffla Heepish.

Il redressa la tête, un semblant de sourire était revenu sur ses lèvres, mais sa moustache frémissait comme celle d’un morse en rut ; il joignit les mains comme pour une prière, puis il les écarta, mimant le geste de prendre quelqu’un à la gorge.

— Eh bien ! fit-il encore.

Il faisait de son mieux pour assurer sa voix, mais Childe percevait tout au fond une note de suraigu qui évoquait l’image d’un moustique au loin.

— Eh bien, reprit Childe, en réalisant qu’il ne saurait jamais ce que Heepish avait été sur le point de dire et que c’était le cadet de ses soucis, j’aimerais jeter un coup d’œil à vos archives de presse, si vous permettez.

— Oh ! Ah, oui, bien sûr ! Il faut monter à l’étage. Allons-y, si vous voulez bien.

Childe sortit le premier du garage ; avant de le suivre, Heepish décrocha la photo de Rodder et la mit sous son bras. Childe, dès le début, s’était demandé pourquoi Heepish avait relégué une pareille icône au garage.

Mais, en rentrant dans la maison, il s’aperçut qu’il y avait beaucoup plus de photos de Rodder qu’il lui avait semblé ; pas seulement des photos, d’ailleurs, mais aussi des portraits à l’huile et au crayon, et même des coupures de journaux ou de revues, encadrées et sous verre, où s’étalait sa face lugubre. Heepish avait eu une photo en surnombre et elle avait échoué dans le garage.

Mais à présent, il la ramenait dans la maison ; Childe sentit que c’était une manière pour Heepish de le remettre à sa place, de lui signifier qu’il n’était qu’un béotien.

L’idée le fit sourire. Il laissa Heepish passer devant lui, et il traversa à sa suite la cuisine et l’antichambre. Ils s’engagèrent sur l’étroit escalier qui s’ouvrait à leur droite. Tout le long du mur, des photos et des tableaux étaient

accrochés ; ils étaient un peu de guingois, comme des pierres tombales dans un vieux cimetière à l'abandon ; ils représentaient tous Dracula ou le monstre de Frankenstein ; Childe reconnut un tableau de Hannes Bok et une gravure originale de Virgil Finlay.

Après avoir traversé un petit vestibule, ils pénétrèrent dans une pièce aux murs couverts de tableaux, de photos dédicacées, d'affiches et de photos de films. Au milieu de la pièce se trouvaient plusieurs grands chevalets de bois pleins d'affiches et des présentoirs à tourniquets comme ceux des marchands d'estampes, également en bois, où étaient disposées des images, des photos et des coupures de presse qui tournaient sur le pivot central comme les pages d'un livre.

Childe les examina ; en d'autres circonstances, il y aurait pris un vif plaisir et il se serait sans doute attardé sur certains documents qui éveillaient en lui bien des souvenirs.

Quand Childe lui demanda s'il n'avait pas d'albums de coupures de presse, Heepish prit un air excédé et soupira bruyamment.

Il entra dans une sorte de vaste débarras dont les murs étaient tapissés de rayonnages pleins de gros albums poussiéreux dont émanait une forte odeur de moisi.

— Il faut vraiment que je m'en occupe avant qu'il soit trop tard, dit Heepish. Il y a des documents de grande valeur dans ces albums – et même des pièces uniques, inestimables.

Il tenait toujours sous le bras la photo de Rodder.

Ce fut au tour de Childe de soupirer quand il vit l'énorme pile de dossiers s'accumuler devant lui. Il attira une chaise, s'y assit, posa son coude droit sur sa cuisse gauche et entreprit de feuilleter les gros albums ; certains avaient leurs pages jaunies et desséchées. Au bout d'un moment, Heepish s'excusa et dit à Childe que s'il avait besoin de lui il n'avait qu'à l'appeler. Childe leva les yeux sur lui, lui fit un bref sourire et lui dit qu'il ne voulait pas abuser de son

amabilité. Heepish était déjà sorti, laissant derrière lui une traînée presque palpable de dédain et d'amour-propre blessé.

Chacun des albums était consacré à un sujet particulier, comme en témoignaient leurs titres : « *Vampires de cinéma, Allemagne et pays Scandinaves,* 1919-1939 » « *Loups-garous. États-Unis,* 1865-1900 », « *Sorcières, Pennsylvanie,* 1880-1965 », « *Golem, régions extra-fortéennes,* 1929-1960 », « *Folklore vampiresque et histoires de fantômes de Californie du Sud.* 1910-1967 », et ainsi de suite.

Childe en feuilleta trente-deux avant d'arriver enfin au dernier. Les trente-deux premiers n'étaient pas dépourvus d'intérêt, loin de là, mais il n'y avait rien trouvé qui lui mette la puce à l'oreille ; pourtant, dès qu'il eut le dernier en main, il sut qu'il allait y trouver quelque chose d'important ; les battements de son cœur s'accélérèrent et la raideur de son dos s'atténua. Et en effet… on ne pouvait pas appeler cela un « indice », mais au moins ça méritait enquête.

L'article, découpé dans le *Los Angeles Times* du 1er mai 1958, faisait la description d'un certain nombre de maisons de Los Angeles et des environs qui avaient la réputation d'être « hantées ». Plusieurs longs paragraphes étaient consacrés à une résidence de Beverly Hills qui, en plus d'un fantôme, avait également son « vampire ».

L'article comportait une photo de la Villa Trolling – une sorte de manoir, en fait – prise d'un hélicoptère ; le journaliste expliquait que personne n'avait jamais pu s'en approcher suffisamment par la voie terrestre pour la photographier convenablement. La maison était située au sommet d'une petite colline, au milieu d'une propriété enclose de murs et remarquablement vaste pour la région. Le parc était très boisé, ce qui faisait que l'on ne voyait pas la maison depuis l'autre côté du mur d'enceinte. Les reporters du *Times* avaient vainement tenté d'en prendre des photos en 1948, lorsque le propriétaire de la Villa Trolling était devenu momentanément célèbre ; ils n'avaient

pas eu plus de chance en 1958, avant la publication de cet article, qui récapitulait les événements qui avaient eu lieu dix années auparavant. Il était tout de même illustré de la reproduction d'un portrait hâtivement crayonné du « vampire », le baron Igescu, que l'artiste avait exécuté de mémoire après avoir entrevu le baron pendant un bal de charité. Il n'existait du baron aucune photographie connue. Rares étaient les personnes qui se souvenaient de l'avoir aperçu ; pourtant, il était apparu plusieurs fois à des bals de charité et il avait participé à une réunion de protestations des contribuables de Beverly Hills.

La Villa Trolling devait son nom à l'oncle de l'actuel propriétaire. L'oncle, à l'origine, était aussi un Igescu ; en 1887, il avait quitté sa Roumanie natale pour l'Angleterre, où il avait séjourné un an. En 1889, il s'était installé aux États-Unis. En prenant la nationalité américaine, il avait changé de nom, et il avait officiellement adopté le patronyme de Trolling, pour des raisons qu'on ignorait.

Le manoir était au milieu d'un parc entouré de toutes parts d'une haute muraille de briques surmontée de pointes de fer acérées entre lesquelles était tendu du fil de fer barbelé. C'était une immense bâtisse pleine de coins et de recoins, de style néo-victorien ; elle avait été construite en 1900, époque à laquelle Beverly Hills n'était encore qu'une contrée agricole reculée, autour des vestiges d'une ancienne *hacienda* qui avait elle-même été édifiée un siècle auparavant, en plein désert, par un hidalgo excentrique (fou, aux dires de certains), Don Pedro del Osorojo. On supposait que del Osorojo était apparenté à la famille De Villa, qui était propriétaire de toute la région, mais cela n'avait jamais été établi avec certitude. En fait, on savait fort peu de choses sur son compte, sinon qu'il vivait en reclus et qu'il disposait de ressources immenses dont l'origine était mystérieuse. Sa femme était une Espagnole de souche (en ce temps-là, la Californie était une colonie de

l’Espagne), et certaines informations laissaient supposer qu’elle était la descendante d’une noble famille de Castille.

Igescu, l’actuel propriétaire, avait fait beaucoup parler de lui, bien involontairement, en 1938. Il avait embouti un camion de livraison au coin de Hollywood Boulevard et de La Brea Avenue ; à son arrivée à l’hôpital des Cèdres du Liban, il était mort. Mais le lendemain, à minuit, quand le médecin légiste voulut pratiquer l’autopsie, il s’aperçut que le corps d’Igescu ne portait aucune blessure visible, pas même un hématome. À peine la pointe du scalpel l’eût-elle effleurée qu’Igescu se ranima et s’assit sur la table de dissection.

Cette histoire fut reprise par tous les journaux du pays après qu’un reporter finaud eut plaisamment souligné que le baron Igescu ne sortait que la nuit, était originaire de Transylvanie, descendait d’une famille aristocratique qui avait vécu des siècles durant dans un château perché au sommet d’une colline escarpée, au fin fond des Carpathes, qu’il avait fait transporter le corps de son oncle en Roumanie, afin qu’il repose dans la crypte familiale, mais que le cercueil avait disparu en route et qu’il vivait dans une maison que l’on connaissait déjà pour être hantée par le spectre de Dolores del Osorojo.

La fille du vieux Don Pedro était morte de chagrin, ou s’était tuée par désespoir. Elle avait pour amant, ou en tout cas pour soupirant, un Norvégien, capitaine au long cours de son état, qui avait rencontré Dolores à l’occasion d’une de ses rares apparitions en ville, à un bal donné par le Gouverneur. Le capitaine, qui semblait fou d’amour pour la jeune fille, négligea son navire et ses affaires ; une partie de son équipage déserta ; le reste échoua en prison, pour ivrognerie ou vagabondage.

Le vieux Don Pedro avait interdit au capitaine, qui se nommait Lars *Ulf* Larsson, de s’approcher de sa fille, mais le Norvégien réussit à s’introduire dans l’hacienda à la faveur d’une nuit sans lune ; il fit à Dolores une cour si convaincante que la jeune fille lui promit de s’enfuir avec lui

une semaine plus tard. Mais cette nuit-là, Dolores attendit en vain son ravisseur ; Larsson ne se présenta pas au rendez-vous. On ne le revit jamais plus ; la légende disait que Don Pedro l'avait tué et avait enfoui son cadavre dans l'enceinte de sa propriété. Une variante voulait que le corps du malheureux marin eût été jeté dans l'océan.

Dolores avait pris le deuil ; elle était morte quelques semaines plus tard. Dans le mois qui suivit ses funérailles, son père partit chasser dans les collines et n'en revint pas. On organisa plusieurs battues, mais aucune ne retrouva sa trace ; on disait que le Diable l'avait emporté.

Les occupants ultérieurs de la propriété signalèrent qu'il leur arrivait de voir Dolores dans la maison ou sur la pelouse du parc. Elle était toujours vêtue d'une robe de deuil à la mode de 1810 ; elle avait les cheveux noirs, la peau très blanche et les lèvres très rouges. Bien que peu fréquentes, ses apparitions furent assez bouleversantes pour décider une longue suite de locataires et de propriétaires à déménager séance tenante. Quand l'oncle d'Igescu avait racheté le domaine, la vieille hacienda était tombée en ruines, à l'exception de deux pièces, et c'est autour d'elles qu'il avait fait construire son manoir.

En dépit de toute cette publicité faite autour de lui, on ne savait presque rien de l'actuel baron Igescu. Il avait hérité de son oncle une chaîne d'épiceries et une firme d'import-export. Sous l'impulsion d'Igescu – ou de ses gérants – la petite chaîne d'épicerie était devenue une grosse chaîne de supermarchés qui couvrait tout le Sud-Ouest et la firme d'import-export avait pris une expansion considérable.

Childe trouvait intéressante cette histoire de fantôme. On ignorait si le spectre de Dolores avait été aperçu depuis le rachat du domaine par les Igescu, car ni l'oncle ni le neveu n'en avaient jamais soufflé mot. Sa dernière apparition connue remontait à 1878, au moment du départ de la famille Reddes.

D’après le croquis qui illustrait l’article, Igescu avait un long visage émacié, des pommettes saillantes, un front haut, de grands yeux et des sourcils broussailleux. Ses grosses moustaches tombantes lui donnaient l’air d’un mineur slovaque.

Heepish reparut. Childe lui montra le croquis et dit :

— Vous trouvez qu’il ressemble à un vampire, ce type ? Il a plutôt l’air d’un épicier en gros, non ? Ce qu’il est, d’ailleurs.

Heepish se pencha sur la coupure de journal et l’examina en plissant les yeux. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Certes, dit-il, il ne ressemble pas à Bêla Lugosi. Mais dans le livre de Bram Stoker, Dracula a une moustache exactement comme celle-ci. Ou du même genre, en tout cas. J’ai essayé plusieurs fois d’entrer en contact avec Igescu, vous savez. Mais je ne suis jamais parvenu à franchir le barrage de sa secrétaire qui m’a fait comprendre, gentiment mais fermement, que le baron souhaitait qu’on ne vienne pas lui casser les pieds avec ce genre de sottises.

À en juger par le ton et le petit gloussement dont il ponctua sa dernière phrase, Heepish pensait que les sottises, s’il y en avait, étaient du côté du baron.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Oui. Mais j’ai eu toutes les peines du monde à me le procurer. Il n’est pas répertorié.

— Vous n’avez pris aucun engagement vis-à-vis d’Igescu, dit Childe. Il me faut ce, numéro. Si je découvre quoi que ce soit qui puisse vous intéresser, je vous avertirai. Qu’est-ce que vous dites de ça ? C’est le moins que je puisse faire, en échange du temps que vous avez bien voulu me consacrer et de votre assistance, qui m’a été précieuse. Il se pourrait même que je déniche quelque chose que vous jugerez digne de figurer dans votre collection.

— Bon, dit Heepish, soudain plus guilleret, je vais vous le donner. Mais il en a probablement changé.

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée. Tandis que Childe l'attendait sous une étagère qui s'ornait d'un masque de la créature de Frankenstein, d'un *Cerveau Nu* en plastique et d'une énorme main de caoutchouc verruqueuse et griffue qui avait sans doute appartenu à quelque monstre sans nom dans un film oublié et qui avait bien mérité de l'être, Heepish s'engloutit dans les ténèbres d'un couloir où des toiles d'araignées en nylon étaient tendues entre les murs et le plafond et qui menait vers l'arrière de la maison. Il réapparut presque aussitôt, un petit carnet noir à la main. Childe inscrivit le numéro de téléphone et l'adresse d'Igescu dans son propre petit carnet noir et demanda à Heepish s'il pouvait utiliser son téléphone. Il forma le numéro ; comme il l'avait prévu, la ligne était occupée. Ce qui signifiait soit que les centraux étaient toujours embouteillés, soit qu'il avait obtenu la communication mais qu'il y avait quelqu'un au bout du fil. Il fit le numéro du commissariat central. Occupé aussi. Il fit son propre numéro, et n'obtint qu'un déclic, suivi d'un bourdonnement.

Childe était d'un naturel persévérant ; il refit le numéro d'Igescu. Cette fois, par un caprice du sort ou peut-être par l'effet d'une de ces coïncidences qui paraissent trop improbables dans les romans mais qui se produisent parfois dans la vie « réelle », il obtint la communication.

— Allô ? fit une voix de femme. Mon Dieu, le téléphone s'est remis à fonctionner ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je voudrais parler au baron Igescu, dit Childe.

— Qui ?

— Je ne suis pas chez le baron Igescu ?

— Non ! Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle Harald Wellston, improvisa Childe. À qui ai-je l'honneur ?

— Laissez-moi tranquille ou j'appelle les flics ! glapit l'inconnue avant de raccrocher.

— Cette femme n'était certainement pas la secrétaire d'Igescu, expliqua Childe en voyant l'air interrogateur de

Heepish. Ce numéro n’est plus le sien.

À tout hasard, sans croire que cela donnerait quelque chose, il appela les renseignements. Il obtint instantanément la communication et il demanda le poste de son informatrice habituelle. Elle n’avait pas à s’inquiéter d’être écoutée par le chef de service : le chef de service c’était elle.

— Qu’est-ce qui se passe, Linda ? Tout à coup, les lignes se sont débloquées.

— Je ne sais pas. Une accalmie inexplicable. On est dans l’œil de la tempête, peut-être. Mais je te parie tout ce que tu veux que ça ne va pas durer. Tu ferais mieux de te dépêcher, Herald.

Childe lui expliqua ce qu’il désirait. Linda ne mit que quelques secondes à trouver le numéro d’Igescu dans le registre des abonnés ne figurant pas à l’annuaire.

— Je te posterai une enveloppe tout à l’heure, dit Childe. La somme habituelle. Merci, Linda, ma toute belle !

Childe raccrocha. Heepish, qui avait fait un pas hors de la pièce mais était toujours à portée d’oreille, avait les sourcils en accent circonflexe. Childe n’éprouvait aucun besoin de se justifier mais, considérant qu’il venait d’utiliser le téléphone de Heepish, il jugea qu’il lui devait bien une explication.

— Les forces du bien combattent la corruption par la corruption, dit-il. Il m’arrive d’avoir besoin d’un numéro ; dans le temps, j’envoyais dix dollars à mon informatrice. Maintenant, vu l’inflation, elle a doublé son prix. Mais ce coup-ci, j’ai bien peur d’avoir gaspillé vingt dollars.

Heepish se contenta de grogner. Childe fila vers la sortie ; il commençait à en avoir jusque-là de cette baraque, de son atmosphère rance, de tous ces monstres pétrifiés dans diverses attitudes d’attaque et de toutes ces victimes paralysées par l’horreur. Heepish et son musée lui sortaient par les yeux.

Mais, en s’arrêtant sur le seuil pour prendre congé de son hôte et le remercier de son obligeance, il fut pris de

remords. Après tout, sa marotte – ou plutôt, sa passion – était assez inoffensive ; et même assez divertissante pour être l'exutoire favori de millions d'enfants et d'adultes qui n'avaient jamais complètement cessé d'être des enfants. Bien qu'elle fût entièrement vouée aux archétypes de l'horreur et à leurs sous-produits hollywoodiens, la maison de Heepish était aussi peu effrayante que possible, et cela montrait bien sa valeur thérapeutique. Poussé à son paroxysme, l'horrible devient risible.

Et puis ce type, avait fait de son mieux pour l'aider.

Il le remercia et lui serra la main. Heepish, qui semblait avoir deviné le retournement qui s'opérait en Childe, lui sourit avec chaleur et le pria de revenir le voir aussi souvent qu'il en aurait envie.

La porte se referma à grand renfort de grincements radiophoniques, mais Childe et Jeremiah ne furent pas engloutis dans une brume corrosive. Une brise leur caressait les cheveux, le soleil brillait et le ciel était bleu.

Jusqu'alors, Childe n'avait pas réalisé toute l'étendue de ses maux. Maintenant, il pouvait cligner des yeux sans éprouver la moindre sensation de brûlure, sans qu'aucune larme lui obscurcisse la vue ; il avalait de grandes goulées d'air pur. Il se mit à pousser des cris de joie, prit Jeremiah par un bras et l'entraîna dans une gigue. Ils prirent le chemin de son appartement ; de toute sa vie, il n'avait jamais eu autant de plaisir à marcher. Son bonheur dépassait même celui qu'il avait ressenti lors de sa première promenade avec Sybil, au temps où il la courtisait encore. Il constata avec surprise qu'une foule nombreuse s'était rassemblée dans la rue pour jouir de l'air et du soleil. Apparemment, l'exode avait été moins massif qu'il ne l'avait cru, avec les experts de la radio et de la télé.

Contrairement aux trottoirs et aux jardins, la chaussée était déserte. Sur Wilshire Boulevard, il n'y avait qu'une voiture. Ils descendirent Willaman Street et traversèrent Burton Way.

D’immenses nuages glauques s’étaient amassés du côté des montagnes de Santa Monica ; au nord-est, Glendale et Pasadena étaient encore enveloppées d’un brouillard épais.

Quand Childe se sépara de Jeremiah, qui avait décidé de retourner à l’hôpital, le vent était retombé, et l’air était redevenu immobile et gluant comme une méduse crevée. Une étrange luminosité pointait à l’Ouest, sur la ligne d’horizon ; un manteau de silence écrasait la ville ; on aurait dit qu’un doigt immense s’était posé sur les lèvres du monde.

Pourtant, en arrivant chez lui, Childe était encore d’excellente humeur. Les centraux étaient de nouveau engorgés ; il s’obstina, et au bout de cinq minutes, une sonnerie se déclencha à l’autre bout du fil. Une voix de femme, rauque et caressante, lui répondit.

Elle lui dit s’appeler Magda Holànyi et être la secrétaire de *Monsieur* Igescu (elle mettait l’accent sur le *Monsieur).*

Non, il ne pouvait pas parler à *Monsieur* Igescu. *Monsieur* Igescu ne parlait à personne sans en avoir convenu à l’avance. Non, *Monsieur* Igescu n’accorderait pas d’interview à M. Harald Wellston ; que M. Wellston soit venu de très loin pour cela et qu’il soit l’envoyé spécial d’un grand hebdomadaire ne changeait rien à l’affaire. *Monsieur* Igescu n’accordait jamais d’interviews ; si M. Wellston pensait à cette ridicule histoire de vampires et de fantômes qui était parue dans le *Times,* il ne fallait pas qu’il espère que *Monsieur* Igescu consentirait à lui en parler. Ou à lui parler de quoi que ce soit.

— À propos, comment M. Wellston s’était-il procuré le numéro de *Monsieur* Igescu, qui était confidentiel ?

Childe ignora sa dernière question. Il la pria de transmettre sa requête à son patron. Elle répondit qu’elle l’en informerait sans tarder. Childe lui donna son numéro, en prétendant que c’était celui d’un ami qui l’hébergeait, et lui dit qu’au cas où Igescu changerait d’avis il n’aurait qu’à lui passer un coup de fil.

Puis il la remercia et raccrocha. Pendant toute leur conversation, il n’avait pas été une seule fois question du smog.

Childe décida de s’accorder un temps de réflexion. Il prit sa voiture et se rendit au supermarché le plus proche, qui était justement en train de rouvrir. Apparemment, le gérant habitait sur place, tandis que le vendeur du rayon des spiritueux et la majorité des caissières logeaient tout près. Le parking se remplissait peu à peu et de nombreux clients étaient venus à pied. Childe se félicita d’avoir pensé à faire ses courses, car les rayons commençaient à se dégarnir. Il fit provision de boîtes de conserves et de lait en poudre et acheta une bonbonne d’eau distillée de vingt litres.

Sur le chemin du retour, il croisa deux ambulances et entendit les sirènes de quatre autres. L’hôpital n’était pas près de chômer.

Lorsqu’il eut terminé de ranger ses provisions, il avait pris la décision de rendre une petite visite à Igescu. Il n’aurait pas pu donner une explication rationnelle à sa décision. Il n’y avait pas de lien apparent entre Colben et Igescu. Mais il voulait continuer son enquête. Il n’avait rien à faire et nulle part où aller, de toute façon. Il pouvait passer le reste de la journée à suivre une piste douteuse, quitte à se rabattre le lendemain, si le retour à la normale se précisait, sur une affaire moins embrouillée et plus lucrative. Il n’y avait pas de raison pour qu’il ne s’en présente pas ; le smog avait dû causer de nombreuses disparitions.

Chapitre VIII

Le trajet jusque chez Igescu fut agréable. Childe ne vit en tout que dix voitures, dont deux voitures pies de la police, qui le doublèrent ; leurs lumières rouges tournoyaient, mais elles n’actionnaient pas leurs sirènes.

Childe suivit Santa Monica Boulevard en direction de l’ouest ; il tourna à droite, s’engagea sur Rexford Drive et entama un périple sinueux dans les collines. Plus il avançait vers le nord, plus les villas et les résidences devenaient luxueuses ; plus on habite haut dans les collines, vers Hollywood et Bel Air, plus on s’élève dans la hiérarchie sociale. Il prit Coldwater Canyon, une longue route qui s’enfonce jusqu’au cœur des montagnes de Santa Monica. Il tourna à gauche et prit Mariconado Lane, une petite route macadamisée, toute en lacets, qu’il suivit sur trois kilomètres ; la route était bordée des deux côtés d’une muraille presque ininterrompue de grands chênes, de sapins, de halliers et de broussailles impénétrables. Il prit à droite et s’engagea sur Daimon Drive, qui n’était qu’un chemin de terre ; il fit encore un peu moins de deux kilomètres, passant devant quelques propriétés entourées de hauts murs avant d’arriver enfin devant chez Igescu.

Trois cents mètres après l’entrée du domaine, au bout d’un haut mur de briques liées par du mortier blanc, le chemin finissait brusquement. Mais aucun obstacle n’empêchait de continuer à pied. Childe ignorait à qui appartenait le terrain, mais les voisins du baron – s’il y en avait – n’avaient pas l’air de se soucier de protéger leur propriété. Childe roula jusqu’au bout du chemin, et fit faire demi-tour à la voiture. Il la laissa à côté d’un buisson, sur le bas-côté mais face au chemin. Comme ça, en cas de fuite

précipitée, il ne perdrait pas un temps précieux à manœuvrer. Après avoir soigneusement verrouillé les portières, il enterra un double de sa clé au pied d'un arbuste (mieux vaut toujours se préparer au pire) et il alla à pied jusqu'à l'entrée. Le mur faisait plus de trois mètres de haut. Il était surmonté de grosses pointes de fer entre lesquelles on avait tendu des barbelés – quatre à six rangs, suivant les endroits. La grille en fer, à barreaux entrecroisés, était d'une seule pièce ; elle s'ouvrait à distance, par télécommande. Il n'y avait pas trace de serrure. Pour obtenir l'ouverture, il fallait sans doute glisser une lamelle de métal dans la fente qui s'ouvrait au centre d'une plaque d'acier, sur le côté de la grille. La grille, peinte en noir mat, était subdivisée en huit carrés par de gros barreaux de fer. Chacun des huit carrés s'ornait d'une créature en fer forgé qui avait un corps de griffon et des ailes de chauve-souris. Ce détail avait l'air de sortir tout droit d'un mauvais film d'horreur. Mais ce n'était sans doute qu'une coïncidence ; les ailes de chauve-souris étaient probablement un symbole d'héraldique.

Une sorte de boîte noire qui pouvait être un interphone était fixée à hauteur d'homme sur le mur, à droite de la grille. De l'autre côté, une étroite allée goudronnée faisait une boucle et s'enfonçait dans les bois. À l'exception d'un écureuil gris à l'air neurasthénique, il n'y avait aucun signe de vie, même pas un chant d'oiseau ; d'après la radio, les oiseaux avaient déserté la région.

Childe alla jusqu'au bout du chemin et pénétra dans les bois, sans se soucier de l'écriteau qui proclamait :

« PROPRIETE PRIVEE − DEFENSE D'ENTRER SOUS PEINE DE POURSUITES ».

Il longea le mur en s'empêtrant dans les ronces et les broussailles qui semblaient bien décidées à ne pas le laisser passer. Au bout d'un moment le mur obliquait vers la droite et montait le long d'un raidillon. Childe, qui était déjà hors d'haleine, gravit la pente à quatre pattes. Il se demandait

s’il avait à ce point perdu la force ou si c’était le smog qui diminuait ses facultés respiratoires.

Il arriva au sommet ; le mur était toujours aussi infranchissable. Quand il eut retrouvé sa respiration, il grimpa dans un grand chêne. Il inspecta les lieux depuis les branches hautes ; de l’autre côté du mur, il ne vit que des arbres. Il n’aperçut aucune branche qui aurait pu lui faciliter le passage du mur.

Il redescendit de son arbre en prenant mille précautions. Enfant, il lui était arrivé de se dire qu’il préférerait peut-être devenir un Tarzan qu’un Sherlock Holmes. En grandissant, il n’était devenu ni l’un ni l’autre, mais il se sentait beaucoup plus proche de Holmes. Il n’aurait pas même fait une Jane acceptable. Son visage dégoulinait de sueur et il se sentait humide sous les aisselles. Son pantalon était déchiré en deux endroits, une petite égratignure au dos de sa main gauche pissait le sang, ses paumes lui cuisaient, il avait les mains noires de terre, et ses chaussures étaient couvertes d’éraflures. Le soleil, comme son enthousiasme, déclinait ; il était sur le point de disparaître derrière la crête des collines, qu’il apercevait à l’Ouest à travers une trouée du feuillage, il ne lui restait plus qu’à revenir sur ses pas, quitte à reprendre une autre fois l’inspection du mur – s’il la reprenait jamais – car il savait qu’il serait bon pour le cabanon s’il s’obstinait à jouer les coureurs des bois après la tombée de la nuit.

Il regagna précipitamment l’endroit où il avait laissé sa voiture, perdant cette fois un bouton de chemise ; il y parvint juste à la nuit. Il régnait un silence complet, comme au fond d’une caverne immense. Il n’y avait pas un gazouillis d’oiseau, pas un bourdonnement d’insecte. Peut-être le smog les avait-il tous tués ; il était certain en tout cas qu’il avait éclairci leurs rangs, et les survivants avaient dû s’enfuir. Il n’y avait aucun bruit de moteurs d’avions ou de voitures, ce qui contrastait agréablement avec l’ambiance sonore qui régnait jour et nuit dans le reste du comté de Los

Angeles. L’air semblait lourd de – de quoi, au fait ? D’attente. L’attente d’on ne savait quoi, et Childe n’aurait su dire s’il était l’objet de cette attente, ou si c’était quelqu’un d’autre. Il y réfléchit un instant, et il conclut que l’idée était ridicule.

Il se mit au volant. Il se rappela de la clé de secours qu’il avait enterrée sous un buisson. Il s’apprêtait à aller la récupérer, mais il changea d’avis et referma la portière. Il attendit, en tambourinant nerveusement des doigts sur le volant. Il regrettait presque de s’être arrêté de fumer. Il se contenta d’un chewing-gum, qu’il mastiqua consciencieusement. Il songea à allumer la radio, mais il en fut retenu par l’idée que le son pourrait porter très loin dans ce silence.

Les derniers reflets du soleil quittèrent le ciel. Autour de Childe, l’obscurité devenait de plus en plus compacte, et la nuit semblait se solidifier. La lueur familière des myriades de lumières de la grande ville était absente cette nuit-là, faute de nuage pour la réverbérer, et aussi parce que les collines et les arbres qui l’entouraient formaient écran. Les étoiles percèrent l’obscurité de la voûte céleste. Au bout d’un moment, la lune surgit au-dessus des bois. Elle était presque pleine, bordée d’un halo noir qui faisait penser au liséré d’un faire-part de décès.

Childe attendit encore un peu, puis il sortit de sa voiture et s’avança jusqu’à la grille. Il scruta les ténèbres de l’autre côté des barreaux, mais il ne discerna même pas le pâle nimbe lumineux qui aurait normalement dû indiquer la présence d’une grande maison bien éclairée où logeaient au moins deux personnes. Il regagna sa voiture, et resta encore un quart d’heure avant de tendre la main vers la clé de contact. Arrivée à deux centimètres du but, sa main se pétrifia.

Le son qu’il venait d’entendre lui avait fait froid dans le dos.

Il avait assez souvent chassé dans le Montana et le Yukon pour savoir reconnaître des hurlements de loups. Ils venaient de quelque part dans les bois, de l’autre côté du mur de la propriété d’Igescu.

Chapitre IX

Childe arriva chez lui mort de fatigue. Il était à peine dix heures, mais la journée avait été rude. Et puis, le smog lui pompait toute son énergie. La courte trêve de l'après-midi n'avait pas changé grand-chose à la situation. L'air était aussi étouffant qu'avant, et Childe avait l'impression qu'il redevenait vert-gris. Mais ça devait être son imagination qui lui jouait des tours, car il n'y avait pas encore assez de voitures dans les rues pour que le smog reprenne du poil de la bête.

Il appela le commissariat central et demanda à parler au sergent Bruin. Il ne s'attendait pas à le trouver là, mais la chance était avec lui. Bruin en avait gros sur la patate ; il s'était farci toute la journée les embouteillages, et en plus sa femme avait tout à coup décidé de quitter la ville. Le smog, c'était terminé, non ? Enfin, pour le moment. Il n'y avait pas moyen de savoir ce qui allait arriver si le temps continuait à être aussi capricieux. Il fallait qu'il aille se coucher à présent, car pour le lendemain les choses s'annonçaient encore plus mal, à cause des embouteillages. À l'heure qu'il était, le gros de l'exode avait dû passer la frontière de l'état. Les fuyards finiraient par revenir un jour, mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait. Le temps bizarre et le smog, ou plus exactement la brusque disparition du smog, avaient eu pour conséquence une spectaculaire augmentation des homicides et des suicides. Il parlerait à Childe le lendemain, s'il en avait le temps.

— Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette, Bruin, dit Childe. Vous ne voulez vraiment pas que je vous dise où j'en suis, pour l'affaire Colben ?

— Vous avez du nouveau ? demanda Bruin.

— Je crois qu’il y a quelque chose qui se dessine, dit Childe. J’ai une intuition…

— Une intuition ! Une intuition ! Bon Dieu, Childe, je suis crevé, moi ! Salut !

Bruin raccrocha. Childe lâcha une bordée de jurons. Mais après un instant de réflexion, il dut reconnaître que l’irritation de Bruin n’était pas sans fondement. Il décida de se mettre au lit. Auparavant, il appela les abonnés absents. Il n’y avait eu qu’un appel, à 9 heures 45, quelques minutes avant son arrivée. C’était Magda Holànyi, qui l’informait qu’Igescu avait changé d’avis et qu’il consentait à lui accorder une interview. Elle priait Childe de la rappeler s’il rentrait avant 10 heures ou, sinon, de ne pas essayer avant 15 heures le lendemain.

Childe resta longtemps sans pouvoir s’endormir. Il se torturait les méninges pour essayer de deviner les raisons du revirement du baron. Se pouvait-il que Childe ait été vu en train de rôder autour de la propriété ? Igescu lui tendait-il un piège en l’invitant ?

Il se réveilla en sursaut et s’assit dans le lit, le cœur battant. Le téléphone, posé près de lui sur la table de chevet, était en train de sonner. Il le fit tomber en essayant de le prendre et il dut se traîner hors du lit pour le ramasser. C’était Bruin.

Le réveil posé sur la table de chevet indiquait huit heures juste.

— Childe ? C’est vous, Childe ? Bon ! Je suis désolé de vous tirer du lit, mais je me suis moi-même levé à six heures. Écoutez, on a retrouvé la voiture de Budler ce matin ! Et vous savez où ? Dans le parking où on avait trouvé celle de Colben.

Les gars du labo se sont mis dessus.

— Vous dites qu’on l’a retrouvée ce matin ? À quelle heure ?

— Vers six heures, pourquoi ? Qu’est-ce que ça change ? Vous avez du nouveau ?

— Non, rien. Vous avez le temps ?

Childe lui résuma les événements de la veille.

— Je voudrais vous prévenir que j'y serai ce soir, au cas où…

Il s'arrêta. Il se sentait bête, d'autant plus que Bruin s'était mis à rigoler.

— … au cas où vous n'en reviendriez pas ! Hi, hi ! acheva Bruin en partant d'un rire sonore.

— D'accord, Childe, fit-il quand il eut repris son sérieux. Je veillerai au grain, comptez sur moi. Mais votre histoire de vampire, c'est rigolo. Un baron ? Un vrai baron roumain de Transylvanie, le type même du vampire, quoi ! Et qui est en même temps le P.D.G. d'une chaîne de supermarchés ? Ouahh ! Elle est bien bonne ! Vous êtes sûr que ce n'est pas le smog qui vous a embrumé la cervelle ?

— Riez toujours, on verra, dit Childe avec toute la dignité dont il était capable. Au fait, vous, de votre côté, vous avez trouvé quelque chose ?

— Comment ça, bon Dieu ? Vous savez bien qu'on n'a pas une minute !

— Et les loups ? demanda Childe. Il n'y a pas une loi qui interdit d'avoir chez soi des animaux sauvages en liberté, des animaux dangereux ? À en juger par leurs hurlements, ils n'étaient pas attachés.

— Comment pouvez-vous être sûr que c'étaient des loups ? Vous les avez vus ?

Childe dut admettre qu'il n'avait rien vu. Bruin ajouta que même s'il existait une loi interdisant d'avoir des loups en liberté à Beverly Hills, c'était du ressort de la police locale ou du shérif du comté. Il n'était pas certain de l'emplacement exact de la propriété d'Igescu ; il pensait qu'elle se trouvait à la limite de Beverly Hills. Mais faudrait vérifier ça.

Childe n'insista pas pour que Bruin fasse cette vérification tout de suite. Il savait que Bruin était trop

occupé pour s’intéresser vraiment à l’affaire Colben. D’ailleurs, même dans le cas contraire, il aurait pensé que Childe se lançait sur une fausse piste. Childe se dit qu’il y avait de fortes chances que Bruin ait raison.

Childe passa le reste de la journée à faire le ménage chez lui, à faire sa lessive dans la laverie automatique qui était installée au sous-sol, de son immeuble, à planifier sa soirée, à faire des hypothèses sur son probable déroulement, et à entreposer dans le coffre de sa voiture le matériel qu’il avait décidé d’employer.

Il regarda les informations à la télé. L’atmosphère était grise, pesante, comme plombée. Mais cela n’empêchait pas la grande masse de la population de se comporter comme si la situation était en train de redevenir normale. Les magasins avaient rouverts, et la circulation reprenait peu à peu son cours. Toutefois, les autorités exhortaient les gens qui avaient quitté la ville et qui avaient trouvé un endroit où loger provisoirement à ne pas rentrer, car les « anomalies » atmosphériques pouvaient durer indéfiniment. On ne pouvait en donner d’explication rationnelle. Mais même si les conditions atmosphériques redevenaient normales, il était préférable que les personnes dont le smog menaçait sérieusement la santé restassent hors de la ville, ou qu’elles n’y reviennent que le temps de régler leurs affaires.

Childe retourna au supermarché pour compléter ses stocks. L’affluence était pratiquement la même que d’habitude et tout fonctionnait normalement. Mais le ciel virait rapidement au gris, et l’étrange luminosité blême l’avait gagné tout entier. Le dôme blafard écrasait les humains, qui parlaient moins et plus bas que d’habitude : même la cacophonie des klaxons semblait étouffée.

Les oiseaux n’étaient pas revenus.

Childe appela deux fois chez Igescu. La première fois, un enregistrement l’informa qu’il ne serait répondu aux coups de téléphone qu’après 6 heures. Childe, qui avait consciencieusement attendu qu’il fût 3 heures avant de

faire le numéro, en fut réduit aux conjectures. Il rappela après 6 heures, et Magda Holànyi lui répondit. Oui, monsieur Igescu le recevrait ce soir même, à 8 heures juste. Il aurait une heure pour s'entretenir avec lui. Pas une seconde de plus. Et il y avait une condition : Wellston devrait s'engager par écrit à ne rien publier qu'il n'eût soumis au préalable à l'approbation personnelle de M. Igescu. Il n'était pas autorisé à se munir d'un appareil photo. Le chauffeur, Eric Glam, viendrait attendre M. Wellston à l'entrée du domaine. M. Wellston était prié de laisser sa voiture à l'extérieur du mur d'enceinte.

Childe raccrocha. À peine s'était-il éloigné de deux pas que la sonnerie du téléphone retentit. C'était Bruin.

— Childe ? J'ai le rapport du labo. Il est là depuis un bon moment, mais je n'avais pas trouvé le temps d'y jeter un coup d'œil jusqu'à maintenant. Il fit une pause.

— Oui ? fit Childe.

— La voiture a été soigneusement nettoyée, comme celle de Colben. Mais il y avait quand même une chose dedans.

De nouveau, Bruin marqua un temps. Childe sentit un frisson lui remonter du bas des reins jusqu'au sommet du crâne. En entendant ce que Bruin venait de dire, il avait eu un sentiment de *déjà-vu.* Il lui semblait avoir déjà entendu prononcer les mêmes mots dans des circonstances exactement semblables. En fait, c'était plutôt de la prémonition.

— On a trouvé des poils sur le siège avant. *Des poils de loup.*

— Vous avez changé d'avis ? demanda Childe. Vous pensez que ça vaut la peine de perquisitionner chez Igescu ?

— On ne peut pas, grogna Bruin. Pas encore, du moins. Mais vous, vous n'avez pas besoin de vous gêner. De toute évidence, des poils de loup ont été laissés là exprès. Il n'y avait absolument rien d'autre dans la bagnole. Pourquoi, ça je me le demande. Je m'attendais à recevoir un autre film,

avec Buldten en rôle principal, mais pour l’instant rien n’est arrivé.

— Ce n’est peut-être qu’une coïncidence, dit Childe. Mais si je ne vous ai pas appelé à 10 heures, il faudra demander de mes nouvelles au baron. Ça ne vous ennuie pas que je téléphone chez vous, au moins ?

— Bah, je n’aurai probablement pas fini mon service à cette heure-là, et dieu sait où je serai. Je pourrais me faire transmettre votre coup de fil, mais le lieutenant ferait la gueule ; on n’est censé relayer que les appels officiels. Non, vous n’aurez qu’à demander le sergent Mustanoja ; il est de permanence ce soir. Laissez-lui un message ; je le contacterai dès que je pourrai.

— Mettons 11 heures, alors, dit Childe. Si je suis retenu là-bas.

— Tâchez que ça ne soit pas par les couilles, ricana Bruin en raccrochant.

Childe sentit ses testicules se rétracter. Il n’appréciait guère l’humour de Bruin. Les détails du film étaient gravés dans sa mémoire.

Il fit trois pas et le téléphone sonna de nouveau. Magda Holànyi lui dit qu’elle était désolée mais que le rendez-vous devrait être repoussé jusqu’à 9 heures en raison de circonstances imprévisibles.

Childe affirma que ça n’avait pas d’importance. Elle dit que dans ce cas tout était pour le mieux et elle lui recommanda d’être ponctuel.

Childe rappela Bruin pour l’avertir du changement d’horaire, mais il était déjà reparti. Il laissa un message au sergent Mustanoja.

Il se mit en route à 8 heures et demie. Vues de Beverly Boulevard, les montagnes de Santa Monica avaient l’air de fantômes, trop timides encore pour oser affirmer leur présence.

Quand il se gara devant l’entrée du domaine, la nuit était tombée. De l’autre côté, une grosse voiture était à l’arrêt, le

dos tourné à la grille, la lueur de ses phares éclairant l'allée.

Une immense forme était adossée contre la grille. *L'homme se* retourna, et sa silhouette se découpa sur la lueur des phares ; c'était un géant, aux épaules extraordinairement larges et à la taille étonnamment fine ; il était coiffé d'une casquette de chauffeur.

— Je m'appelle Wellston, dit Childe. J'ai rendez-vous à 9 heures avec le baron Igescu.

— Oui, monsieur, répondit le géant d'une voix caverneuse. Si Monsieur veut bien me montrer ses papiers d'identité… ?

Childe produisit une carte de visite, un permis de conduire, et une lettre, tous également faux. Le chauffeur les examina à l'aide d'une minuscule lampe-stylo, les lui repassa à travers la grille, fit quelques pas de côté et disparut de l'autre côté du mur. La grille s'ouvrit sans bruit vers l'intérieur. Childe entra, et elle se referma. Glam le précéda jusqu'à la voiture et lui tint la portière ouverte. Childe s'installa à l'arrière ; le chauffeur referma la portière, puis se mit au volant. Childe s'aperçut alors qu'il avait d'immenses oreilles, perpendiculaires à sa tête, aussi grandes que des ailes de chauve-souris. Là, il exagérait un peu, bien sûr ; mais elles étaient vraiment énormes.

Ils remontèrent l'allée dans un silence complet. La grosse Rolls épousait gracieusement les méandres du chemin, et son moteur ne faisait pas le moindre bruit. Les phares éclaboussaient au passage des rangées d'arbres, pins, érables et chênes, et des buissons épais taillés bizarrement. La lumière semblait animer toute cette végétation. Au bout d'environ trois kilomètres de virages, ils furent arrêtés par un deuxième mur exactement pareil au premier, à cela près qu'il était en brique rouge, sans mortier. Glam enfonça une touche sur le tableau de bord, et la lourde grille s'ouvrit devant eux. Childe était aux aguets, mais il ne voyait alentour que d'autres taillis et le chemin qui continuait ses méandres. Soudain, au moment où la voiture s'engageait

dans le premier virage, il aperçut le reflet de deux paires d'yeux luisants dans la lumière des phares. Ils disparurent presque aussitôt, mais il lui sembla qu'il avait entrevu deux silhouettes de loup qui se glissaient furtivement dans un fourré.

La Rolls entama une montée ; comme ils arrivaient au sommet, une coupole de style victorien surgit dans la lumière des phares. Juste avant la maison l'allée s'incurvait. Les phares balayèrent toute la façade. C'était une immense bâtisse biscornue, qui correspondait en tous points à la description du *Los Angeles Times.* La partie centrale, aux murs en pisé, était à l'évidence plus ancienne que les ailes, en bois gris, avec des fenêtres bordées de bandes rouges ; elles descendaient des deux côtés de la colline, jusqu'à mi-pente, de sorte que la maison avait l'air d'une gigantesque pieuvre à cheval sur un gros rocher.

L'image passa brièvement dans l'esprit de Childe, comme un insert incongru au milieu d'une bobine de film ; l'instant d'après, il n'avait plus devant les yeux qu'une grande bâtisse assez extravagante, monstrueuse même.

Le bâtiment d'origine comportait une grande véranda, prolongée par deux ailes. La plus grande partie de la véranda était plongée dans l'obscurité, mais la portion centrale était faiblement éclairée par la lumière qui filtrait à travers les stores. Une ombre passa derrière un des stores.

Glam s'arrêta, sauta de son siège, ouvrit la portière pour Childe. Childe descendit de voiture et resta un moment debout, immobile, dressant l'oreille. Les loups n'avaient pas hurlé une seule fois. Il se demanda ce qui les retenait de s'attaquer aux occupants de la maison. Glam n'avait pas l'air de s'en préoccuper.

— Si Monsieur veut bien me suivre, fit le chauffeur.

Précédant Childe, il gravit les marches du perron et s'arrêta sur le pas de la porte. Il appuya sur un bouton, et une lumière s'alluma au-dessus de la porte ; elle était massive, d'un bois poli qui ressemblait à de l'acajou, et

gravée d’un motif dans lequel Childe crut d’abord reconnaître le détail d’un tableau de Jérôme Bosch. Mais en y regardant de plus près, il eut la certitude que c’était l’œuvre d’un Espagnol. Les créatures (démons, monstres et hommes) qui y étaient représentées subissant toutes sortes de supplices ou forniquant dans les positions les plus invraisemblables à l’aide d’organes aussi invraisemblables avaient quelque chose d’indéfinissablement ibère.

Glam, qui avait laissé sa casquette sur le siège avant de la Rolls, était vêtu d’un complet de flanelle noire ; les jambes du pantalon étaient rentrées dans les bottes. Il sortit de sa poche une grosse clef, et l’inséra dans la serrure ; il poussa la porte, qui s’ouvrit sans le moindre grincement. Il s’inclina et laissa passer Childe. Ils se retrouvèrent dans une entrée spacieuse, immense même ; c’était en fait un vaste couloir qui courait tout au long de la façade ; en son milieu, on apercevait la large ouverture d’un autre couloir qui s’enfonçait dans les profondeurs de la maison. Le sol était couvert d’une épaisse moquette lie-de-vin avec des motifs vert pâle. Il n’y avait que quelques meubles, alignés le long des murs ; ils étaient en bois sombre, lourds et massifs, dans le goût espagnol.

Glam dit à Childe qu’il allait l’annoncer et le pria d’attendre. Le géant s’éloigna ; il dut se baisser pour passer la porte, pourtant très haute, du couloir central ; Childe, qui l’observait, tourna brusquement la tête vers la droite, car il avait vu quelqu’un disparaître à l’angle du couloir. Il n’avait remarqué personne en entrant. Il entrevit le dos d’une femme de haute taille, vêtue d’une longue robe noire qui descendait jusqu’au sol, dont l’échancrure en V révélait une chair très blanche ; ses cheveux de jais relevés en chignon étaient maintenus par un grand peigne noir.

Le sang de Childe se glaça dans ses veines ; un court instant, il fut au bord de l’affolement.

Il n’eut pas le temps de réfléchir longtemps à cette apparition, car déjà son hôte venait à sa rencontre, Igescu

était grand et mince ; sa chevelure ondulée et abondante était d'un brun qui tirait sur le blond ; ses grands yeux verts brillaient d'un vif éclat ; il avait des traits taillés à coups de serpe, un grand nez aquilin et une fossette sur la joue droite. Il avait rasé sa moustache. Il devait être âgé d'au moins soixante-cinq ans mais il semblait aussi vigoureux qu'un jeune athlète. Il était vêtu d'un smoking bleu nuit. Sa cravate noire s'ornait en son milieu d'un symbole bleu pâle que Childe n'arrivait pas à bien voir, car les contours en étaient flous et il semblait changer de forme à chaque geste d'Igescu.

Le baron parlait d'une voix profonde et affable, où Childe crut déceler une très légère pointe d'accent. Ils échangèrent une poignée de main. Igescu, qui avait des mains grandes et fortes serra celle de Childe avec vigueur. Sa main était froide, mais sans excès. Il se montra très accueillant et très détendu, mais il fit clairement comprendre à Childe qu'il ne le recevrait pas plus d'une heure. Il lui posa des questions sur son travail et sur le journal dont il était supposé être l'envoyé spécial. Childe lui sortit le baratin qu'il avait préparé ; il s'était attendu à beaucoup plus de questions.

Glam s'était éclipsé pendant qu'ils parlaient. Igescu fit les honneurs de la maison ; cela ne prit pas plus de cinq minutes, car la visite se limita à une partie du rez-de-chaussée. Cela ne suffit pas à Childe pour se faire une idée précise de la disposition des lieux. Ils gagnèrent ensuite un grand salon qui donnait sur le couloir, et Igescu pria Childe de s'asseoir. Le salon, au milieu duquel trônait un piano à queue, était meublé dans le goût espagnol, comme l'entrée. Un grand portrait à l'huile était accroché au-dessus du manteau de la cheminée monumentale. Childe, tout en sirotant un excellent brandy et en feignant d'écouter les propos de son hôte, étudia le portrait à la dérobée. C'était celui d'une jeune femme, très belle, vêtue à l'espagnole et tenant à la main un grand éventail en ivoire et dentelle. Elle avait des sourcils extraordinairement fournis, des yeux très

noirs. Elle avait un sourire imperceptible, mais pas un sourire de Joconde, car il semblait suggérer une volonté de… de quoi, au fait ? Childe, en étudiant le mouvement des lèvres, trouva que le sourire avait quelque chose de cruel, comme s'il eût été signe d'une haine violente ou d'un profond désir de vengeance. Peut-être que l'ambiance et le brandy lui donnaient des idées ; il se pouvait aussi que le peintre ait projeté sur l'innocente vacuité du modèle ses propres fantasmes. En tout cas, c'était un très grand artiste.

Childe coupa Igescu pour l'interroger sur l'origine de cette peinture. Le baron ne sembla pas se formaliser de cette interruption.

— C'est l'œuvre d'un certain Krebens, expliqua-t-il. En vous approchant, vous pourrez voir sa signature, en bas et à gauche du tableau, en minuscules. Je suis assez calé en histoire de l'art et je connais bien l'histoire de la région, mais je n'ai jamais vu d'autre tableau de lui. Celui-ci est entré en ma possession en même temps que la maison. On m'avait dit que c'était le portrait de Dôlores del Osorojo. J'en suis convaincu à présent, puisque j'ai eu l'occasion d'apercevoir le modèle. Le baron sourit. De nouveau, Childe se sentit glacé.

— En entrant tout à l'heure, dit-il, j'ai aperçu une femme qui s'enfuyait au bout du couloir. Elle portait des vêtements espagnols à l'ancienne mode. Se pourrait-il que…

— Il n'y a que trois femmes dans la maison, dit Igescu. Ma secrétaire, ma bisaïeule et une amie ; aucune ne porte ce genre d'accoutrement.

— On dirait que ce fantôme apparaît souvent, dit Childe. Mais vous, ça n'a pas l'air de vous déranger beaucoup.

Igescu haussa les épaules.

— Dolores est apparue souvent à trois d'entre nous – ma secrétaire, mon chauffeur et moi. Mais nous l'avons toujours vue de loin, et très fugacement. Ce n'est ni un mirage, ni une illusion. Elle est bel et bien là. Mais elle semble tout à

fait inoffensive, et j’ai moins peur d’un fantôme comme celui-là que de bien des personnes faites de chair et d’os.

— Dommage que vous ne m’ayez pas permis d’apporter un appareil photo. Cette maison est tellement pittoresque… Et puis je serais peut-être parvenu à photographier votre fantôme. Vous croyez qu’elle apparaîtrait sur une photo ? Vous n’avez jamais essayé ?

— Quand je suis arrivé ici, elle n’apparaissait effectivement pas sur les photos, dit Igescu. Mais j’ai fait de nouveaux essais il y a un an, et on la voyait tout à fait clairement. On voyait toujours à travers son corps, mais elle était devenue beaucoup plus opaque qu’autrefois. Je suppose qu’avec le temps, si elle trouvait assez d’hommes pour leur prendre la substance nécessaire…

Il fit un geste vague de la main comme pour terminer sa phrase. Childe se demanda si Igescu ne le menait pas en barque.

— Est-ce que vous pourriez me montrer cette photo ? fit-il.

— Mais certainement, répondit Igescu. Elle ne prouve rien, bien entendu. C'est si facile de truquer une photo…

Igescu appuya sur la touche d'un interphone maquillé en boîte à cigares et dit quelques mots dans une langue que Childe fut incapable d'identifier. Au son, cela n'avait pas l'air d'une langue latine ; il est vrai que n'ayant jamais entendu parler roumain, il eût été bien en mal de reconnaître cette langue. Il doutait néanmoins que le roumain pût avoir des résonances gutturales.

Il entendit le bruit caractéristique de deux boules de billard entrechoquées et il se tourna vers la pièce attenante. Deux adolescents, un garçon et une fille, avaient entamé une partie de billard. Ils étaient tous deux blonds, de taille moyenne, bien bâtis, vêtus de sweaters blancs qui leur moulaient la poitrine, de pantalons de toile blanche et de sandales de cuir noir. Ils auraient pu être frère et sœur. Ils avaient des sourcils hauts sur te front, curieusement arqués,

et des yeux profondément enfoncés dans les orbites. Le plus insolite était la forme de leurs bouches : la lèvre supérieure aussi fine que le fil d'un couteau sanglant ; la lèvre inférieure si bombée, si charnue qu'on aurait dit qu'elle avait été entaillée par la lèvre supérieure et que la blessure avait enflé.

Igescu les héla. Ils levèrent la tête avec une vivacité si animale que Childe pensa aussitôt aux loups qu'il avait aperçus en traversant le domaine. Igescu fit les présentations ; Vassili Chornkine et Frau Krautschner – c'étaient leurs noms – saluèrent Childe d'un hochement de tête, sans sourire et sans mot dire. Ils avaient l'air d'avoir une envie folle de reprendre leur partie de billard. Igescu ne donna aucune explication sur la présence chez lui des deux jouvenceaux, mais Childe se dit que Frau Krautschner était sans doute l'« amie » à laquelle il avait fait allusion un peu plus tôt.

Glam se matérialisa soudain, sans le moindre bruit ; il glissait comme un chat, malgré sa taille et son poids. Il remit à Igescu une enveloppe de papier bulle. Childe jeta un coup d'œil furtif en direction du baron tandis qu'il en extrayait une photographie. Entre-temps, Glam disparut aussi mystérieusement qu'il était entré.

La photo avait été prise en plein jour, d'une distance d'environ douze mètres. Le flot de lumière qui se déversait d'une fenêtre faisait ressortir les-plus petits détails. Dolores del Osorojo s'apprêtait à quitter le hall par la porte du couloir. L'encadrement de la porte, ainsi qu'un fauteuil, se dessinaient à travers elle en transparence. Elle avait les yeux tournés vers l'objectif ; elle arborait un sourire à peine perceptible, le même que sur le portrait.

— Je regrette, dit Igescu, mais je dois vous demander de me la rendre.

Chapitre X

— Vous avez raison, dit Childe, une photo ne prouve rien. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il ne lui restait plus qu'une demi-heure. Au moment où il ouvrait la bouche pour interroger le baron sur son accident de voiture et ce qui s'était passé ensuite à la morgue, Magda Holànyi fit son entrée.

C'était une femme d'une trentaine d'années, grande et svelte, avec de petits seins, un visage que des traits inégaux n'empêchaient pas d'être beau, et une luxuriante chevelure blond platine. Elle marchait d'un pas élastique ; on aurait pu croire qu'elle avait un squelette en caoutchouc ou que sa chair recouvrait dix mille os délicats aux articulations compliquées. L'ossature de son visage semblait étrangement menue avec des pommettes hautes et les yeux bas. Sa bouche n'était qu'un trait mince. L'ensemble faisait indéfinissablement songer à un reptile − à un serpent, pour être plus précis. Mais il n'y avait rien de répulsif en elle. Après tout, il y a des serpents magnifiques.

Elle avait des yeux si clairs que Childe les crut d'abord incolores ; vus de plus près, ils étaient d'un gris extrêmement pâle. Sa peau était très blanche, comme celle de quelqu'un qui, non content de fuir le soleil, eût fui même la lumière du jour, et sans défaut pourtant. Elle n'avait pas de maquillage du tout. Ses lèvres eussent semblé pâles à côté de celles d'une femme portant du rouge, mais par contraste avec sa peau laiteuse elles étaient luisantes et foncées.

Elle était vêtue d'une robe noire qui la moulait étroitement, avec un profond décolleté en carré. Ses bas étaient en nylon noir, noires aussi ses chaussures à talons

hauts. Igescu fit les présentations et Magda Holànyi s’assit, découvrant des jambes superbes, mais qui semblaient dépourvues d’os. Elle prit le relais d’Igescu dans la conversation ; le baron alluma un cigare coûteux et s’absorba dans la contemplation de la fumée. Childe s’efforça de poursuivre l’interview en règle qu’il avait commencée avec Igescu, mais Magda ne lui faisait que des réponses brèves et évasives qui finissaient toujours par une question sur sa personne ou son métier, si bien qu’à la fin il eut l’impression que les rôles étaient renversés.

Il commençait à désespérer. C’était sa seule chance de découvrir quelque chose, et il n’avait toujours pas le moindre élément pour étayer ou infirmer les soupçons qu’il avait formés sur cette maison et ses occupants. Ils étaient un peu bizarres, mais cela ne voulait rien dire, surtout à Los Angeles, ville qui fourmille de cinglés et d’énergumènes.

Glam s’empressait autour d’eux, vidant les cendriers, remplissant les verres vides ; Childe remarqua qu’il ne quittait pas Magda des yeux. À un moment, il la frôla ; elle tourna brusquement la tête vers lui et le fixa d’un œil courroucé. Igescu s’était aperçu que Childe avait vu leur manège, mais il se contenta de sourire.

À la fin, Childe prit le parti d’ignorer Magda. Il se tourna vers le baron et lui demanda s’il accepterait de lui faire part de ses sentiments sur cette histoire de vampire et toute la publicité qui lui avait été faite dans la presse. Après tout, c’était cela qui l’avait amené. Et jusqu’à présent, il n’avait pas appris grand-chose de nouveau. Son article risquait d’être plutôt court ; il se demandait même s’il avait de quoi en faire un.

— M. Wellston, répondit Igescu, je vais être franc avec vous. J’ai accepté de vous accorder cette interview pour mettre un terme que j’espère définitif aux rumeurs qui circulent sur mon compte. Je tiens par-dessus tout à ma tranquillité. Comme vous le savez, je suis un homme riche ;

mais je laisse à d’autres le soin de gérer mes affaires, et cela me permet de jouir d’une existence des plus paisibles.

» Vous l’avez vu, j’ai une bibliothèque importante ; elle contient des ouvrages d’une valeur inestimable, dont un grand nombre d’éditions originales ; elle couvre les sujets les plus variés. Je peux dire sans vouloir me vanter, que j’ai énormément lu, et ce dans bien des langues. J’ai dix étagères pleines de livres sur les pierres précieuses, mon passe-temps favori. Mais vous l’avez peut-être remarqué, j’ai également de nombreux ouvrages sur la sorcellerie, les vampires, la lycanthropie, etc. Je m’y intéresse beaucoup, M. Wellston. Mais, comprenez-le bien, mon intérêt n’est pas d’ordre professionnel. Il contempla son cigare d’un air amusé.

» Non, M. Wellston, reprit-il, si j’ai ces livres, ce n’est pas parce que je suis moi-même un vampire. Avant l’incident qui est à l’origine de votre visite, tout cela ne me sollicitait guère. Mais je me suis dit que puisqu’on m’accusait d’être un vampire, autant valait m’instruire sur la question. J’avais déjà entendu parler des vampires auparavant, bien entendu ; après tout, j’ai été élevé dans les Carpathes, où les paysans croient plus volontiers au diable et aux vampires qu’au bon Dieu. Mais mes précepteurs ne m’ont pas appris grand-chose des superstitions populaires, et je n’ai jamais eu avec les villageois que des rapports très superficiels. J’ai décidé de vous accorder cette interview afin d’en finir une fois pour toutes avec ces fadaises. Je veux détourner l’attention de mon « cas » et faire en sorte qu’elle se reporte sur le seul phénomène vraiment surnaturel qui existe dans cette maison, c’est-à-dire Dolores del Osorojo. En ce qui concerne les photos, j’ai également changé d’avis. Magda vous en fera parvenir quelques-unes ; celles de certaines pièces, et plusieurs du fantôme. Mais à une condition : je veux que vous établissiez clairement dans votre article que je suis un homme qui aspire à la tranquillité et que cette histoire de vampire est un tissu

d’inepties. À part ça, vous pourrez parler du fantôme autant qu’il vous plaira. Mais vous devrez également faire comprendre de la manière la plus nette que je n’accorderai plus aucune interview et que je n’aime guère être dérangé par les amateurs d’insolite, les piqués d’occultisme et les journalistes. Cela vous convient-il ?

— Certainement, Monsieur Igescu, dit Childe. Vous avez ma parole. Et d’ailleurs, comme convenu, vous pourrez corriger mon papier avant sa publication.

Childe venait de s’apercevoir qu’il était un peu éméché. Il regrettait d’avoir accepté le brandy. Il n’avait pas bu une goutte d’alcool depuis quatre ans, mais Igescu lui avait fait de son brandy un éloge dithyrambique, en affirmant qu’il s’agissait d’un cru exceptionnel, et la tentation avait été trop forte. D’autant qu’il avait décidé d’éviter dans la mesure du possible de se montrer désobligeant à l’égard de son hôte. Pourtant, il n’en avait bu qu’un petit verre. Ou le brandy était très fort, ou sa longue période d’abstinence l’avait rendu vulnérable.

Igescu tourna la tête pour jeter un coup d’œil à la grande horloge ancienne en bois sombre.

— L’heure est bientôt passée, M. Wellston.

Childe se demandait pourquoi le baron qui ne sortait pour ainsi dire jamais et n’avait rien à faire de particulièrement pressant, était si pointilleux sur ses horaires. Mais il ne lui posa pas de questions. Le baron aurait considéré cela comme une outrecuidance et n’aurait répondu que par un silence glacial.

Igescu se leva. Childe l’imita. Magda Holànyi prit le temps de vider son verre et se leva à son tour. Glam surgit sur le seuil, mais Igescu lui dit :

— Mme Holànyi se chargera de reconduire M. Wellston, Glam. J’ai besoin de vous pour autre chose.

Glam ouvrit la bouche comme pour protester, mais se contenta de dire : « Bien, monsieur. » Il tourna les talons et s’éloigna.

— Si vous avez besoin de vous documenter pour votre article, monsieur Wellston, dit Igescu, je vous conseille de vous rendre à la bibliothèque de l'Université de Los Angeles et d'y consulter l'ouvrage de Michel Le Garrault. Je possède moi-même deux exemplaires de l'édition originale. C'était un érudit belge de la fin du XVIIIe siècle, qui a formulé des théories très originales sur les vampires, les loups-garous et les autres phénomènes dits surnaturels. Sa théorie de « l'imprégnation physique » est tout à fait fascinante. Mais peut-être le connaissez-vous ? Vous lisez le français ?

— Ce nom ne me dit rien, avoua Childe. Mais je lis le français, en effet.

Il se demandait s'il serait tombé dans un piège en affirmant que le nom de Le Garrault lui était familier.

— La plupart des prétendus « spécialistes » des sciences occultes et du surnaturel n'ont jamais entendu parler de Le Garrault. Et ceux qui connaissent son nom ne l'ont jamais lu. Allez à la section des « livres rares » de la bibliothèque et demandez *Les Murs s'écroulent.* Le livre a été écrit en latin, mais il a eu une traduction française et – ce qui est assez curieux – plusieurs traductions tchèques. Toutes rarissimes. Quant à l'original latin, il n'en existe à ma connaissance que dix exemplaires au monde ; l'un est au Vatican ; le second appartient à un monastère suédois ; j'en ai moi-même deux ; le Kaiser d'Allemagne en possédait un, mais il a été perdu, volé, plus probablement, à Doorn, après sa mort ; les cinq autres se trouvent dans les Bibliothèques nationales de Moscou, Paris, Washington, Londres et Edinburgh.

— Je le consulterai, dit Childe. Merci pour le tuyau.

Il allait suivre Igescu quand il aperçut la femme en robe espagnole avec le grand peigne planté au sommet de son chignon noir ; elle était sur le point de passer une porte. Elle se tourna vers lui, lui décocha un sourire, et disparut.

— Vous l'avez vue ? fit Igescu, très calme.

— Oui, dit Childe. Elle n'est pas du tout transparente.

— Moi aussi, je l’ai vue, renchérit Magda Holànyi, d’une voix un peu altérée.

Childe lança un coup d’œil en direction de la secrétaire. Elle n’avait pas l’air effrayée, mais furieuse.

— Je vous l’ai dit, elle devient de plus en plus opaque, expliqua Igescu. Mais la solidification est si progressive qu’on ne s’en rend compte qu’en faisant la comparaison avec ce qu’elle était six mois avant. Quand je me suis installé ici, elle était à peine visible.

Childe secoua la tête. Il n’arrivait pas à croire qu’il puisse discuter d’un « fantôme » comme d’une chose réelle. Et il se demandait pourquoi Magda était si bouleversée ; elle s’était pétrifiée, les yeux rivés sur la porte par laquelle le fantôme venait de s’enfuir ; oh aurait dit qu’elle résistait à grand-peine à l’envie de se lancer à ses trousses. Le baron s’était remis à discourir.

— Beaucoup de gens, même s’ils se refusent à l’admettre, ont été les témoins d’apparitions de fantômes – ou en tout cas de phénomènes bizarres et inexplicables. Mais tantôt le phénomène ne se répète pas, tantôt les personnes « hantées » font semblant de ne pas voir le fantôme, et il n’insiste pas. Dolores, elle, n’est pas un fantôme comme les autres. J’ai toujours fait comme si je ne la voyais pas, sauf pour la photographier de temps à autre. Magda l’ignorait aussi, mais depuis quelque temps ses apparitions ont le don de l’énerver. Dolores prend de la substance, et cette substance lui vient forcément de quelque part ; peut-être la prend-elle à l’un ou l’une d’entre nous.

De la substance ? L’histoire de Dolores en prenait, en tout cas. Si une photo n’était pas la preuve de son existence, le fait que Childe l’eût aperçue ne l’était pas plus. Il se pouvait qu’Igescu ait monté de toutes pièces cette histoire de fantôme pour d’obscures raisons. Si Childe s’était lancé à la poursuite de Dolores et s’il l’avait rejointe, sur quoi ses mains se seraient-elles refermées ? Il avait le pressentiment

qu’il aurait saisi de la bonne chair bien réelle et que la jeune femme se serait avérée avoir vingt ans et non cent cinquante. Pendant que Childe se faisait ces réflexions, ils étaient arrivés à la porte. Il échangea une poignée de main avec Igescu et le remercia. Il lui promit de lui envoyer un double de l’article pour qu’il y porte ses corrections. Magda le précéda jusqu’à la voiture ; avant d’y monter il se retourna une dernière fois. Igescu avait refermé la porte, mais un des stores était à demi relevé et il distingua très nettement la face de bouledogue de Glam et ses monstrueuses oreilles.

Comme Magda l’y invitait, il prit place à l’avant de la Rolls, à côté d’elle.

— Je suis très bien payée, vous savez, lui dit-elle. Heureusement. Sinon, il y a longtemps que j’aurais plaqué ce boulot. Je ne sors pour ainsi dire jamais et je n’ai personne à qui parler, à part mon patron, les domestiques et les rares invités.

Childe était surpris qu’elle lui déballe tout ça. Mais peut-être avait-elle un besoin impérieux de faire des confidences.

— Et en dehors de ça, dit-il, vous avez beaucoup de travail ?

— Oh, non ? Je m’occupe de ses rares obligations mondaines ; je note ses rendez-vous ; je sers d’intermédiaire entre lui et ses gérants ; je tape le manuscrit du livre qu’il est en train d’écrire. Un livre sur les pierres précieuses. Mais le plus clair de mon temps, je le passe à éviter Glam. Ce monstre !

— Il n’a rien fait de précis, mais j’ai eu le sentiment qu’il était très attaché à vous, dit Childe.

La voiture prit un virage, et les phares balayèrent une rangée d’arbres. La lune s’était levée, et Childe voyait plus distinctement. Peut-être se trompait-il, mais il lui semblait qu’ils avaient pris un autre chemin que celui qu’il avait suivi avec Glam.

— Par ici, c’est plus long, fit Magda, comme si elle avait lu ses pensées. Mais pour le pittoresque, ça se vaut. Ça ne vous ennuie pas, au moins ? Il fallait que je parle à quelqu’un. Bien entendu, vous n’êtes pas obligé d’écouter mes histoires…

— Videz votre sac, dit Childe. J’aime le son de votre voix. Ils passèrent la grille de l’enceinte intérieure. Magda roulait lentement, en première, et continuait à raconter sa vie de secrétaire. Soudain, sa main se posa sur le genou de Childe. Childe ne réagit pas. Une minute après, elle retira sa main et arrêta la voiture. Ils avaient quitté l’allée goudronnée et s’étaient engagés dans un sentier rocailleux qui sinuait à travers les arbres et débouchait sur une clairière, au milieu de laquelle trônait une petite gloriette ; elle était en bois, de forme circulaire, juchée sur un socle en ciment également circulaire. Ses côtés ouverts étaient en partie masqués par de la vigne grimpante, de sorte que l’intérieur en était plongé dans l’ombre. Une volée de marches en ciment montait jusqu’à l’entrée, béante.

— Je me sens si seule, dit Magda. Le baron est un homme délicieux ; c’est vrai qu’il parle beaucoup. Mais il ne s’intéresse pas à moi comme certains patrons s’intéressent à leur secrétaire…

Childe n’eut pas besoin de lui demander ce qu’elle entendait par là ; elle avait de nouveau laissé tomber une main sur son genou, dans un geste qui semblait comme la première fois, de pure inadvertance.

— Est-ce qu’il y a des loups, par ici aussi ? demanda-t-il. Ou sont-ils tous à l’intérieur de la première enceinte ?

Magda s’était rapprochée de lui ; son parfum était devenu si pénétrant que Childe eut l’impression qu’il lui entrait sous la peau. Il sentit son sexe durcir. Il lui prit la main et la posa sur sa braguette. Elle ne fit aucune tentative pour l’en retirer.

Il tendit le bras et caressa du bout d’un doigt la courbe de son sein gauche et la cavité entre ses seins. Sa main se

glissa entre le tissu de son décolleté et sa peau et il pétrit doucement son mamelon, qui se mit à gonfler. Magda fut secouée d'un frisson. Il l'embrassa en faisant glisser sa langue le long de la sienne et sur ses dents. Elle chercha à tâtons l'ouverture de sa braguette, abaissa lentement la fermeture éclair et insinua ses doigts dans l'ouverture de son slip. Childe déboutonna le devant de sa robe et il constata aussitôt que, comme il l'avait pensé, elle ne portait rien dessous, sauf une gaine étroite. Elle avait de petits seins, mais bien galbés et pleins de sève. Il se pencha, happa un mamelon et se mit à le sucer. Magda haletait autant que lui.

— Allons dans la gloriette, murmura-t-elle. Il y a un divan…

— D'accord, dit Childe. Mais avant d'aller plus loin je dois vous avertir que, comme je n'avais pas prévu ça, je n'ai pas de préservatifs sur moi.

Il s'attendait presque à ce qu'elle lui réponde qu'elle en avait justement dans son sac. Ça n'aurait pas été la première fois, d'ailleurs. Mais elle dit :

— Ça ne fait rien. Je ne risque pas de tomber enceinte, de toute façon.

Elle sortit de la voiture ; Childe se glissa derrière le volant et la suivit, les jambes flageolantes. Elle se retourna vers lui et fit tomber sa robe à terre. La pâle lueur de la lune révéla une chair d'une incroyable blancheur, sur laquelle se détachaient les mamelons, plus sombres, luisants d'humidité, et le triangle noir du pubis qui montait jusqu'à la bordure de la gaine. Elle se débarrassa de ses chaussures d'une ruade. Puis, vêtue seulement de ses bas et de sa gaine, elle gravit les marches de la gloriette en ondulant des hanches.

Childe la suivit. Il était excité, mais pas assez pour ne pas s'inquiéter de la présence éventuelle de caméras et de micros sous la tonnelle. Il se savait plutôt bel homme, mais pas au point que les femmes se jettent à son cou de cette

manière. Si Magda Holànyi le faisait, alors qu'ils se connaissaient à peine, cela voulait dire ou qu'elle était au comble de la frustration ou qu'elle avait un motif secret qui ne l'aurait peut-être pas enchanté s'il l'avait connu. À moins que ce ne fût les deux à la fois. Sa passion n'avait pas l'air feinte.

Si elle s'imaginait qu'elle pouvait l'amener jusque-là, l'allumer comme ça et l'envoyer promener, elle se fourrait le doigt dans l'œil. La veille, il avait eu très mal aux couilles toute la journée parce qu'il n'avait pas été jusqu'au bout avec Sybil, et il n'avait pas la moindre envie d'endurer encore une fois la même épreuve.

Arrivé sous la tonnelle, il jeta un coup d'œil circulaire, au cas où il y aurait des caméras cachées. S'il y en avait, elles ne pouvaient être que dans les arbres qui bordaient la clairière, et il ne voyait pas comment elles auraient pu filmer ce qui se passait dans la gloriette, même si elles avaient été équipées de dispositifs spéciaux et de pellicule ultra-sensible. La vigne grimpante et les escaliers qui la soutenaient formaient un écran presque impénétrable ; on pouvait apercevoir, au mieux, quelques centimètres de peau nue et voir apparaître de temps en temps une tête ou un membre. Et puis, somme toute, Childe n'avait rien à perdre. Si quelqu'un jouait à ce genre de petits jeux, ça ne pouvait pas être dans l'espoir de le faire chanter. Magda arracha le cache-poussière qui protégeait le canapé. Elle se retourna vers lui ; la lumière de la lune, qui filtrait à travers le rideau de vigne, mouchetait sa peau laiteuse. Childe la prit dans ses bras et se remit à l'embrasser ; il fit courir ses mains le long de son dos, sentant ses muscles durs – elle était musclée comme une jeune lionne – l'étranglement de la taille et l'évasement des hanches. La gaine le gênait ; il s'agenouilla, détacha les bas, et les fit rouler jusqu'aux chevilles de la jeune femme, avant de lui défaire sa gaine et de lui faire suivre le même chemin. Magda se débarrassa du tout, puis elle posa les deux mains sur la nuque de Childe et

l’attira vers son con. Il se laissa faire ; elle lui pressa le visage contre les poils de son pubis ; il darda la langue, l’inséra juste au-dessous de l’ouverture des lèvres et en chatouilla le clitoris. Magda gémit et ses mains se crispèrent sur la nuque de Childe.

Mais il se redressa ; sa langue glissa du con au ventre, et jusqu’à un sein, dont il se mit à sucer le mamelon. Il poussa Magda jusqu’au canapé et la culbuta dessus. Ses jambes étaient passées par-dessus le bord du canapé, et elle s’appuyait sur les talons. Childe retomba à genoux et se remit à lui lécher le clitoris. Puis sa langue descendit, pénétra dans le vagin, et fit un va-et-vient. Les hanches de Magda se mirent à se contorsionner mais il lui posa une main sur le ventre et appuya doucement pour lui faire comprendre qu’il voulait qu’elle reste immobile.

Elle avait un con aussi délicieux et suave que celui de Sybil, et ses poils étaient encore plus doux. Il lui enfonça l’index dans le con et le médius dans l’anus et leur imprima un mouvement de va-et-vient, léchant le clitoris à petits coups. Puis, il le suça franchement tout en augmentant le rythme du va-et-vient de ses doigts.

Elle jouit avec un cri aigu et ses cuisses se refermèrent brusquement autour de la tête de Childe. Elle serrait si fort qu’il ne pouvait même plus remuer les doigts.

Childe n’y tenait plus. Il n’avait pas joui depuis quinze jours, étant trop occupé par une affaire qui n’avait abouti que la veille de la disparition de Colben. Il y avait travaillé jour et nuit et, quand il parvenait à prendre un peu de sommeil, son inconscient même était si épuisé qu’il n’était plus capable de rêves sexuels. Et puis, la frustration qu’il avait dû subir avec Sybil l’avait rendu hypersensible. Encore une minute et il allait éjaculer, dans Magda ou hors d’elle.

— Je ne peux plus attendre, haleta-t-il. Ça fait tellement longtemps…

Il s’apprêtait à s’allonger près d’elle ; il l’aida à se hisser sur le canapé pour qu’elle s’y étende de tout son long.

— Tu vas jouir ? lui demanda Magda.

— Ça fait si longtemps…, gémit-il. J’ai l’impression que je vais exploser.

Elle le fit s’allonger d’une poussée, lui passa la langue sur le ventre et mouilla de sa salive les poils de son pubis ; puis, elle referma les lèvres sur son gland. Elle le fit glisser deux fois entre ses lèvres, d’arrière en avant et, avec un cri aussi aigu que celui qu’elle avait lâché quelques instants auparavant, il lui éjacula dans la bouche.

Childe resta étendu, sans bouger. Il avait l’impression que quelque part en lui une marée se retirait vers un horizon lointain. Il ne dit rien à Magda ; il s’attendait à la voir se lever et recracher son sperme, comme le faisait toujours Sybil qui, de surcroit, se brossait les dents et se gargarisait avec une solution antiseptique. Il ne lui en voulait pas de faire cela, bien entendu. Il pouvait comprendre qu’une fois passée la première excitation l’épais liquide gluant lui parût répugnant. Il en connaissait l’amère saveur. À quatorze ans, lui et son frère, qui était d’un an son aîné, avaient passé une année entière à se tailler des pipes. Puis, par consentement tacite et mutuel, ils avaient cessé de le faire ; cela avait été sa dernière expérience homosexuelle, et il en avait été de même pour son frère, pour autant qu’il pût savoir. Car son frère faisait tellement étalage de sa virilité qu’il se pouvait bien que cela cache une névrose ; il affichait une haine violente à l’égard des « pédés » et, une fois au moins, bien des années après, quand Childe avait fait allusion à leurs jeux d’adolescents, son frère lui avait juré qu’il ne voyait pas de quoi il voulait parler. Ou il en avait trop honte à présent pour l’admettre, ou alors c’était enfoui si profondément qu’il ne s’en souvenait vraiment pas.

… Mais Magda ne fit pas mine de se lever. Il l’entendit distinctement déglutir plusieurs fois de suite. Puis elle se remit derechef à le sucer. Il se redressa et se pencha en avant pour prendre dans ses mains les seins de la jeune femme dont les lèvres s’étaient refermées sur son gland.

Mais soudain, au moment où son érection devenait complète, il se souvint de Colben et des dents de fer. Après tout, rien ne lui disait que Magda n'était pas l'inconnue du film.

Brusquement, Magda releva les yeux vers lui et lui dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Écoute, lui dit-il. Ne te mets pas en colère. Ne te mets pas à rire non plus. Mais dis-moi : est-ce que tu portes un dentier ?

Magda se redressa et s'assit.

— Quoi ? fit-elle, d'une voix que le sperme rendait pâteuse.

— Est-ce que tu as un dentier ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? dit-elle, puis elle éclata de rire et ajouta :

— Tu voudrais que je l'enlève ?

— Si tu en as un, oui.

— J'ai l'air si vieille que ça ?

— J'ai connu des filles de dix-neuf ans qui en avaient dit Childe.

— Je te le dirai si tu m'embrasses.

— Adjugé !

Il la serra tout contre lui et, de la langue, lui explora la bouche. Il huma l'odeur fauve de son propre sperme et en sentit la saveur, surpris que ce liquide épais et visqueux comme de la colle fût une émission de son corps. Loin d'être désagréable, ça l'excitait. Magda avait posé une main sur sa pine ; la sentant gonfler, elle échappa à son étreinte et recommença à le sucer. De toute évidence, elle ne tenait pas à ce qu'il sache si elle avait vraiment un dentier ; ou alors, elle pensait que l'intromission de la langue lui avait suffi à se faire une opinion.

Une chose, en tout cas, était sûre : à moins qu'il n'use de la force, elle ne lui dirait rien de plus. Il s'allongea et se laissa faire. Au bout d'un moment, il l'attira à lui ; elle ouvrit les cuisses, prit doucement son sexe entre ses doigts et le

guida. Il s’enfonça en elle et elle se mit aussitôt à jouer des sphincters. On aurait dit qu’elle avait une main à l’intérieur du con, tant ses contractions étaient vigoureuses et prolongées. Tout à coup, Childe repensa au film et instantanément, il débanda. Il se souvenait de la *chose* qui avait soulevé le cache-sexe de l’inconnue du film.

— Pour l’amour du ciel ! fit-elle. Qu’est-ce qu’il y a encore ?

Childe saisit la première excuse qui lui venait à l’esprit.

— Il m’a semblé voir un mouvement, dehors, mentit-il. Glam, peut-être ?

— Il a intérêt à ne pas être là, dit-elle. S’il faisait ça, je le tuerais. Le baron aussi le tuerait.

Elle se mit debout sur le canapé.

— Glam ! cria-t-elle. Glam ? Si tu es là, espèce de connard, tu ferais mieux de te mettre à courir. Autrement c’est le loup ! Et par l’autre bout, cette fois !

Personne ne lui répondit.

— Le loup par l’autre bout ? dit Childe. Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Je t’expliquerai plus tard, répondit Magda. Il n’est pas là. Même s’il est là, il ne s’approchera pas. Continuons ! Je suis au bord de l’éruption !

Mais, au lieu de se remettre contre lui, elle sauta du canapé et traversa la pièce. Elle ouvrit une petite armoire vitrée, posée sur une tablette, que Childe n’avait vues ni l’une ni l’autre dans l’obscurité, et en sortit quelque chose. C’était une carafe de forme rebondie, avec un long col et un large goulot, à demi pleine d’un liquide sombre. Elle en but un peu, et, sans ravaler, colla ses lèvres contre celles de Childe et lui recracha le liquide dans la bouche. C’était tiède, épais, un peu acide. Childe en avala une gorgée et son angoisse disparut instantanément.

— Hé ! fit-il, mais qu’est-ce que c’est ?

— Une liqueur, dit Magda. Elle vient de la province où est né Igescu. Elle est supposée avoir des effets aphrodisiaques.

Il paraît qu’il n’existe pas de vrais aphrodisiaques, mais ce truc-là fait quand même quelque chose : il fait perdre toute espèce d’inhibition. Mais je n’aurais pas cru que j’en aurais besoin avec toi.

— Il ne m’en faut pas plus, dit Childe. Son pénis se gonflait comme une montgolfière qu’on remplit d’assez d’air pour traverser l’Atlantique. Un rayon de lune s’y accrocha. À cette vue, Magda lâcha un petit cri émerveillé.

— Oh, quelle beauté ! Qu’est-ce qu’elle est grosse ! Elle se mit sur le dos, leva les jambes et Childe la pénétra de nouveau. Ensuite, il resta longtemps sans rien dire. Il avait la particularité de mettre très longtemps à jouir quand on l’avait d’abord sucé. Dans l’intervalle, Magda eut plusieurs orgasmes à la chaîne – quand il éjacula, elle lui laboura le dos de ses ongles, le griffant jusqu’au sang. Sur le moment, il ne le sentit même pas mais ensuite, il la traita de tous les noms. Sa théorie était qu’une femme qui griffe le dos d’un homme au moment de l’orgasme ne peut que feindre la passion, mais après tout ce n’était qu’une théorie.

Ils restèrent longtemps allongés côte à côte sans mot dire. Ils étaient trempés de sueur, et ils auraient reçu un courant d’air avec gratitude. Mais l’atmosphère était toujours aussi figée.

— Inutile d’essayer de me branler, dit enfin Childe. Pour l’instant, du moins. Je suis complètement vidé. Il me faudrait bien une heure pour retrouver la forme, mais je dois m’en aller.

Il venait de se souvenir de Mustanoja, qu’il aurait déjà dû appeler depuis un bon moment.

— Je suis loin d’être frustrée, mon chou, dit Magda. Mais il n’en faudrait pas beaucoup pour me redonner de l’élan. Et j’aimerais bien. Si tu savais combien de temps je suis restée sans baiser !

Elle tendit le bras en direction de la carafe posée par terre, au pied du canapé.

— Buvons encore, et voyons ce que ça donne. Childe la scruta des yeux tandis qu'elle buvait, pour s'assurer qu'elle ne faisait pas semblant. Puis, il prit la bouteille et avala une petite gorgée de liqueur.

— Qu'est-ce que tu voulais dire quand tu as crié à Glam qu'il aurait droit « à l'autre bout du loup » ?, demanda-t-il.

Magda éclata de rire.

— Ce gros con ! dit-elle. Il a envie de moi, mais je ne peux pas l'encaisser. Il est si bête qu'un jour il finira par essayer de me violer. Pourtant il sait que si je ne le tue pas, Igescu ne le loupera pas. Pour les loups, puisque tu m'en as parlé, tu dois être au courant. Un soir que je me promenais dans la forêt, j'ai entendu un des loups qui hurlait et qui gémissait. On aurait dit qu'il avait mal ; en tout cas, il avait des problèmes. Je suis montée sur un coteau ; en bas, dans le petit vallon, il y avait la louve, la tête prise dans quatre nœuds coulants. Les cordes étaient attachées à des troncs d'arbre. La louve ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Glam, qui n'avait plus que ses chaussures et ses chaussettes, était en train de la foutre, en lui tenant la queue levée. Je crois qu'elle avait mal ; je ne sais pas si les louves ont le con très large mais Glam, lui, a une pine énorme. Elle avait mal, j'en jurerais. Et Glam la baisait, ce foutu con ! Childe resta silencieux un moment.

— Et le loup mâle ? fit-il à la fin. Glam n'avait pas peur de lui ?

— Ça, c'est encore une autre histoire ! fit Magda ; en partant d'un rire prolongé.

Elle se calma, leva la carafe et se versa de la liqueur sur les seins et sur le pubis.

— Lèche-la, mon chou. Et après, on fera l'amour encore un coup.

— Tu perds ton temps, grogna Childe. Pourtant, il se retourna sur le ventre et lui suça longuement les mamelons tout en lui enfonçant un doigt dans le con, la faisant jouir plusieurs fois. Puis il lui couvrit le ventre de baisers, et sa

bouche descendit lentement jusqu'aux poils touffus qui lui entouraient le con. Après avoir léché les dernières gouttes de liqueur, il lut inséra la langue dans le vagin et l'enfonça le plus possible, si loin qu'il en eut mal aux mâchoires et à la langue. Quand il eut fini, elle le retourna brusquement sur le dos et lui mordilla doucement le sexe, qui se dressa d'un jet, comme une truite qui jaillit hors de l'eau pour gober une mouche. Cette fois, il la prit par l'arrière ; Magda lui dit de ne pas trop s'agiter, car il risquait l'épuisement. Elle contracta les muscles du vagin comme si c'avait été une main et cette fois, il resta en érection. Il se sentait devenir un peu gris, un peu cotonneux. Il savait qu'il avait eu tort de boire le lit cette liqueur ; mais si cela avait été du poison, Magda n'en aurait pas bu. Mais il se demandait si elle n'avait pas la propriété de se transformer en narcotique au contact d'un épiderme humain. Se pouvait-il que son action, conjuguée à celle de la peau des mamelons et du pubis de Magda, ait produit quelque chose de dangereux pour lui seul ?

Soudain, cette idée l'abandonna et son inquiétude se dissipa du même coup. Plus tard, il devait se souvenir vaguement d'un orgasme qui lui avait semblé durer une éternité, comme l'extase de mille ans qui est promise aux musulmans, au paradis, dans les bras d'une céleste houri. Après, il y avait des trous dans sa mémoire. Il se voyait, brumeusement, monter dans sa voiture et démarrer. La route se contorsionnait comme un serpent, les arbres se penchaient vers lui et essayaient de l'attraper du bout de leurs branches. Il lui semblait que certains d'entre eux avaient d'énormes yeux noueux et des bouches qui étaient comme des cons d'écorce. Les yeux devenaient des tétons d'où suintait une espèce de sève. Du bout d'une de ses branches, un arbre lui faisait un geste obscène. Il se souvenait d'avoir crié à l'arbre :

— Toi aussi, va te faire fourrer ! Puis, il se retrouvait au milieu d'une grande avenue, entouré de mille lumières,

dans un vacarme de klaxons ; l’arbre refaisait son apparition et, cette fois, il lui faisait signe de s’approcher. En s’approchant, Childe s’apercevait que sa bouche était vraiment un con d’écorce, et qu’elle lui promettait un « truc inédit ». Et le « truc inédit », c’était la mort.

Chapitre XI

À son réveil, Childe était dans la salle des urgences du Doctors Hospital, à Beverly Hills. À part une lourdeur d'estomac, il n'avait aucun mal. Un passant secourable l'avait tiré, évanoui, de sa voiture. Le flic de la police de Beverly Hills lui expliqua qu'il était rentré dans un arbre, au bord de la route. Mais la collision avait été si peu violente qu'il n'y avait pas d'autres dommages qu'un pare-choc légèrement faussé et un phare cassé.

De toute évidence, le flic le soupçonnait d'avoir été ivre, ou peut-être drogué. Childe lui dit qu'il avait dû quitter la route pour éviter de heurter une autre voiture et que le choc l'avait assommé. Il n'avait pas même une bosse sur le front, mais cela ne prouvait rien.

Heureusement, l'accident n'avait eu aucun témoin. L'homme qui l'avait secouru était sorti d'un virage juste à temps pour le voir s'écraser sur l'arbre. Une autre voiture l'avait croisé ; contrairement à ce qu'affirmait Childe, elle ne zigzaguait pas, mais cela ne prouvait rien, car le chauffeur avait eu le temps de reprendre le contrôle de sa voiture. Childe donna comme référence de nom de Bruin et de plusieurs autres flics de ses amis. Un quart d'heure plus tard, il fut autorisé à quitter l'hôpital. Mais les toubibs lui conseillèrent d'être prudent, au cas où il aurait quand même une fracture.

Sa voiture était restée au bord de la route, à l'endroit de l'accident. Comme les camions de dépannage avaient mieux à faire, les flics ne l'avaient pas fait mettre en fourrière ; par contre, ils avaient pris la précaution d'emporter la clé de contact. Mais malheureusement, ils avaient oublié de la rendre à Childe, qui dut revenir à pied

jusqu’au commissariat pour la récupérer. Le flic qui avait pris sa clé était parti en patrouille. Le commissariat le contacta par radio ; il dit qu’il était coincé dans un embouteillage et qu’il ne serait pas de retour avant une bonne heure. Childe pria le flic de garde de conserver la clé par-devers lui. Il rentra chez lui à pied, dans le noir. Il se maudissait d’avoir enterré sa clé de rechange devant chez Igescu et d’avoir oublié de la déterrer.

Il avait vainement essayé de héler un taxi : il n’y en avait pas un de libre. Apparemment, les gens pensaient que le smog était bel et bien terminé et tout le monde fêtait ça. Ou alors ils voulaient prendre un peu de bon temps avant que la pollution ne s’étende à nouveau.

Dans son immeuble, c’était la fête à tous les étages. Il prit une douche, se fourra du coton dans les oreilles et se mit au lit. Il n’entendait plus que les lointains échos des réjouissances, mais cela ne l’empêchait pas de penser, au contraire.

Après l’avoir drogué, on l’avait lâché sur la route en espérant qu’il laisserait sa peau dans un accident. Pourquoi la drogue avait-elle eu un effet sur lui, et pas sur Magda ? C’était une question très intéressante, mais qu’il valait mieux laisser en suspens pour le moment. Elle avait peut-être pris un antidote, ou alors on l’avait soignée après le départ de Childe. Il se pouvait aussi (c’était d’ailleurs ce qu’il s’était dit sur le moment) que la liqueur ait contenu quelque chose qui se transformait en drogue psychotrope au contact d’un épiderme humain…

Soudain, il se redressa et s’assit. Le sergent Mustanoja ? Childe ne s’étant pas manifesté à l’heure dite, il devait s’en être inquiété. Qu’avait-il fait ? − si toutefois il avait fait quelque chose.

Il fit le numéro du commissariat central et Mustanoja lui répondit. Oui, il savait que Childe devait l’appeler à 11 heures, mais Bruin n’avait pas l’air de trouver ça tellement important, et d’ailleurs il avait eu tellement faire

qu’il l’avait complètement oublié. Il s’en était brusquement souvenu quand la police de Beverly Hills l’avait appelé pour une demande de renseignements sur Childe ; ils avaient informé Mustanoja de ce qui lui était arrivé, et il savait donc qu’il n’était plus chez Igescu et qu’il n’y avait donc plus besoin de se faire du mauvais sang sur son compte. Il s’enquit de la santé de Childe.

Childe lui dit qu’il était rentré chez lui et qu’il se portait comme un charme. En raccrochant, il en voulait confusément à Bruin d’avoir fait si peu de cas de son inquiétude. Pourtant, il devait bien admettre que Bruin n’avait aucune raison de se conduire autrement. Mais il changerait d’avis quand Childe lui ferait le récit de ses mésaventures de la soirée. Peut-être Bruin pourrait-il s’arranger avec la police de Beverly Hills pour… non, ils n’auraient pas marché. Les flics de Beverly Hills avaient trop à faire pour se lancer dans une enquête de ce genre, à partir d’indices aussi minces. De plus, Childe préférait garder pour lui certains détails, qui n’étaient pas sans importance. Même s’il passait pieusement sous silence la scène de la gloriette et prétendait qu’il avait été drogué par le cognac d’Igescu, les flics se douteraient de quelque chose ; c’étaient des durs à cuire, et ils avaient entendu tant de mensonges, de demi-vérités, d’omissions et d’hésitations, qu’ils étaient capables de les reconnaitre aussi facilement qu’un radar distingue un aigle d’un Boeing.

D’ailleurs, il avait le pressentiment de Magda n’aurait eu aucun scrupule à prétendre qu’il l’avait violée et forcée à commettre des « actes contre nature ».

Il s’était recouché, mais il bondit hors du lit. Il avait honte ; le cœur lui montait aux lèvres. Cette drogue avait eu raison de toutes ses pudeurs et des précautions qu’il avait coutume de prendre. Jamais, sinon, il n’eut sucé une femme qu’il connaissait à peine. Il réservait toujours cet acte, même s’il n’était souvent que trop tenté de s’y livrer, aux femmes qu’il connaissait bien et pour qui il éprouvait de

l’amour ou au moins de l’affection, et à condition d’être certain qu’elles n’avaient ni vérole, ni chaude-pisse.

Il s’était déjà brossé les dents avant de se coucher mais il gagna la salle de bains et se les brossa encore une fois. Puis il se gargarisa longuement avec un bain de bouche antiseptique qui lui piqua désagréablement la langue. Il alla prendre dans le placard de la cuisine une bouteille de bourbon qu’il gardait toujours en réserve pour ses invités et en but une lampée. C’était stupide car il se doutait bien que l’alcool ne tuerait pas des microbes qu’il avait avalés des heures auparavant. Mais une fois le rite accompli, il se sentit mieux, plus propre. Il s’apprêtait à retourner au lit, mais il s’arrêta en chemin. Il était si chamboulé qu’il avait complètement oublié d’appeler les abonnés absents pour signaler qu’il était rentré. Il fit le numéro ; au bout de trente sonneries, il se résigna à raccrocher. Apparemment, il n’y avait encore personne ; ou alors, la préposée de nuit avait quitté la ville. Il mit son magnétophone en marche : il avait enregistré un coup de fil à neuf heures. C’était Sybil. Elle lui demandait de la rappeler à son retour, quelle que soit l’heure. Il était trois heures dix du matin. Chez elle, le téléphone sonnait sans interruption. Childe avait l’impression que la sonnerie était un glas lointain. Il imaginait Sybil étendue sur son lit, une main pendant mollement dans le vide, la bouche ouverte, les yeux vitreux, exorbités. Et, sur la table de chevet, un flacon de barbituriques. Vide.

Si elle avait de nouveau tenté de se suicider, et si elle avait avalé autant de cachets que la dernière fois, elle était sans doute déjà morte.

Childe s’était juré de la laisser se débrouiller toute seule si jamais elle lui refaisait ce coup-là.

Pourtant, il s’habilla à la hâte et il se précipita dehors. La minute d’après, il était dans la rue et marchait à pas pressés. En arrivant devant l’immeuble de Sybil, il était hors d’haleine : ses yeux le piquaient, et ses poumons étaient

deux fois brûlés, par le smog et par l’essoufflement. L’air se viciait rapidement, si rapidement qu’il y avait des chances pour qu’il redevînt aussi empoisonné qu’auparavant en l’espace d’une journée, à moins que le vent ne se lève entre-temps.

Chez Sybil, c’était le calme plat. Le cœur battant, l’estomac noué d’anxiété, Childe entra dans sa chambre et alluma la lumière. Le lit était vide, et même pas défait. Les valises n’étaient plus à leur place, au sommet de l’armoire.

Childe passa l’appartement au peigne fin, mais ne trouva aucune trace de lutte. Sybil était partie en voyage, ou alors quelqu’un avait emporté les valises pour en donner l’impression.

Si elle l’avait appelé pour lui annoncer son départ, pourquoi ne lui avait-elle pas laissé un message ?

Mais peut-être son coup de fil était-il sans rapport avec son départ précipité.

Childe se laissa tomber dans un fauteuil. Quelques instants plus tard, il se releva et se rendit à la cuisine ; il inspecta la cachette secrète de Sybil, un coffre mural invisible, sous la deuxième étagère du placard. La petite bonbonnière ronde était toujours là, et son contenu était intact : quinze joints enveloppés d’une double épaisseur de papier blanc.

Si Sybil était partie de sa propre volonté, son premier soin aurait été de s’en débarrasser. À moins qu’elle n’eût été dans tous ses états. En fouillant l’appartement, il n’avait vu nulle part le carnet d’adresses de Sybil, mais il ouvrit encore une fois tous les tiroirs, par acquit de conscience. Le carnet d’adresses s’était volatilisé. Childe doutait fort qu’aucun des amis du temps de leur mariage sût où se trouvait Sybil. Elle avait cessé de les voir aussitôt après le divorce, ou alors c’étaient eux qui avaient cessé de la voir. Il savait qu’elle écrivait encore parfois à une de ses amies d’enfance, mais cette dernière avait quitté la Californie depuis longtemps. Peut-être la mère de Sybil était-elle

subitement tombée malade et Sybil s’était précipitée chez elle. Mais elle ne pouvait pas être pressée au point de n’avoir pas le temps de bafouiller quelque chose au téléphone. Il avait oublié le numéro de la mère de Sybil mais il se souvenait encore de son adresse. Il demandait les renseignements, et la préposée lui donna le numéro. Il appela San Francisco. Le téléphone sonna longtemps. À la fin, il raccrocha, et il pensa soudain à quelque chose dont il aurait dû s’assurer immédiatement. Il était impardonnable de n’y avoir pas pensé plus tôt.

Il descendit au sous-sol de l’immeuble. La voiture de Sybil était toujours dans le garage.

C’est alors seulement qu’il se résigna à envisager l’incroyable hypothèse (pas si incroyable que ça, après tout) qu’Igescu avait kidnappé Sybil.

Mais pourquoi diable Igescu aurait-il fait une chose pareille ?

S’il était vraiment responsable de la fin horrible de Colben et de l’enlèvement de Budler, il ne pouvait que nourrir de noirs desseins à l’encontre d’un détective enquêtant sur l’affaire. Childe s’était fait passer pour un journaliste new-yorkais, mais il avait dû donner son véritable numéro de téléphone. Et Igescu avait peut-être vérifié l’existence du soi-disant Wellston. Il était sûrement assez riche pour obtenir sans peine ce genre de renseignements.

Et s’il avait découvert que Wellston, reporter n’était autre que Childe détective privé ? Et si, constatant que l’accident dont il avait espéré que Childe serait victime avait été sans gravité, il avait décidé de faire enlever Sybil ? Peut-être voulait-il ainsi avertir Childe qu'il valait mieux pour lui abandonner l'enquête… non il était plus probable qu'Igescu voulait l'inciter à violer son domicile et à pénétrer chez lui par effraction ou escalade. Et il devait avoir ses raisons, bien évidemment.

Childe secoua te tête. Si Igescu était coupable s'il était même coupable d'autres meurtres, comme il y avait lieu de

le supposer, pourquoi avait-il tout à coup éprouvé le besoin de faire savoir aux flics que ces meurtres avaient eu lieu ?

Il n’avait pour l’instant aucun élément de réponse à cette question. La seule chose qui importait à présent était de savoir si Sybil était partie ou non de son plein gré et, si non, avec qui elle était partie.

Il n’avait pas encore vérifié auprès des aéroports. Il s’assit et forma une série de numéros sur le cadran du téléphone. Les lignes des compagnies aériennes étaient occupées, mais il s’obstina jusqu’au bout ; à chaque fois qu’il obtenait une réponse, il lui fallait subir une nouvelle attente exaspérante tandis qu’on vérifiait pour lui les listes d’envol. Au bout de deux heures, il fut convaincu que Sybil n’avait pris aucun avion. Elle en avait peut-être eu l’intention, mais depuis la nouvelle recrudescence du smog, les vols étaient tous complets.

Childe se fit un bol de porridge et l’avala. Puis, bien qu’il eût mal au cœur de gaspiller tout cet argent, il jeta les joints dans la cuvette des W.C. et tira la chasse. Dans le cas où Sybil ne réapparaîtrait pas, il serait obligé d’avertir la police et les flics allaient perquisitionner chez elle. Mais, en revanche, si elle revenait bientôt, et si elle découvrait que son stock avait disparu, elle piquerait une colère folle. Il espérait qu’elle comprendrait qu’il n’avait pas eu d’autre choix que de s’en débarrasser.

Le jour venait de se lever. Le soleil était pâle, à peine visible au milieu d’un ciel blanc. La visibilité n’excédait pas trente mètres. Childe sentit que ses yeux recommençaient à le piquer ; le feu renaissait dans ses narines et ses poumons.

Il décida d’appeler Bruin pour l’informer de la disparition de Sybil. Bruin penserait sans doute que Childe se tracassait pour pas grand-chose ; il penserait aussi, mais ne le dirait pas, que Sybil s’était tout simplement enfuie avec un petit ami. Ou une petite amie. Bruin était assez cynique pour s’imaginer ce genre de choses. Au moment où il

s’approchait du téléphone pour faire le numéro de Bruin, le téléphone sonna – justement, c’était Bruin.

— On a reçu un autre colis. Il est là depuis hier après-midi, mais on vient seulement de l’ouvrir. Il faut que vous veniez voir ça, Childe. Vous pouvez être là dans une demi-heure ?

— De quoi s’agit-il au juste ? Ça a quelque chose à voir avec Budler ? demanda Childe. Enfin, bon, je verrai bien, continua-t-il. Mais comment avez-vous su où j’étais ?

— J’ai essayé de vous joindre chez vous, et comme ça ne répondait pas, je me suis dit tiens, et si j’appelais chez son ex-femme. Je sais que vous êtes restés en bons termes.

— Ouais, dit Childe, en réalisant qu’il était encore un peu tôt pour signaler la disparition de Sybil. Bon j’arrive. À tout de suite ! Oh, et puis non, peut-être que j’aurai du mal à être là dans la demi-heure. Il faut d’abord que je récupère ma bagnole, et ça risque de me faire perdre pas mal de temps.

Il raconta à Bruin ce qui lui était arrivé, en omettant l’épisode de la gloriette. Bruin resta un long moment silencieux, puis il dit :

— Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, Childe, mais en ce moment on est vraiment en train de jouer les funambules. Personnellement, je serais plutôt d’avis de faire une perquise chez Igescu, bien que vous n’ayez pas le moindre élément de preuve ; je le trouve plutôt louche. Mais pour ça, on a besoin d’une commission rogatoire, et sans preuve, on n’en obtiendra pas. Vous le savez bien, d’ailleurs. Alors, c’est à vous de voir, hein. Il y a ces poils de loups qu’on a trouvés dans la tire de Budler, et ce film à présent – je ne vous le raconte pas, il faut vraiment le voir pour y croire… Mais il faudrait que vous soyez là à l’heure. Attendez… je pourrais vous faire prendre en voiture. En temps normal, ça ne poserait pas de problèmes, mais là je crois qu’elles sont toutes de sortie. Tiens, je vais vous dire quoi : si je suis déjà reparti quand vous vous pointerez, on

fera une projection pour vous tout seul : je vais donner des ordres. D’ailleurs il y aura peut-être une deuxième projection pour le préfet. Il a du boulot par-dessus la tête, mais il s’intéresse tout spécialement à cette affaire. Je le comprends d’ailleurs.

Childe but un verre de jus d’orange et se rasa (Sybil avait toujours chez elle un rasoir et de la crème pour Childe, probablement aussi, hélas, pour ses amants). Puis, il gagna à pied le commissariat de Beverly Hills. Le sergent de garde lui donna sa clé, et il demanda s’il serait possible qu’une voiture de patrouille le ramène jusqu’à l’endroit où était restée sa voiture. On lui répondit qu’il n’en était pas question. Il tenta d’appeler un taxi, sans succès, et opta pour l’auto-stop. Il renonça après un quart d’heure. Il n’y avait presque pas de circulation sur Santa Monica Boulevard et Rexford Drive, et les rares voitures qui passaient l’ignoraient complètement. Il ne pouvait pas leur en vouloir. On court toujours un risque en prenant un auto-stoppeur, d’autant que, dans ce brouillard blanchâtre, irréel, n’importe qui devait avoir l’air sinistre. Surtout depuis que la radio, la télé et la presse s’étaient mises à multiplier les mises en garde et les cris d’alarme à cause de l’accroissement subit des homicides et des attaques à main.

Childe pleurait à chaudes larmes ; ses narines et sa gorge le brûlaient comme s’il avait respiré les émanations d’un métal en fusion. Du carrefour où il se trouvait, il voyait tout juste l’immeuble qui se dressait de l’autre côté de la rue et discernait à peine la silhouette confuse de la mairie et de la bibliothèque municipale qui faisaient face à l'immeuble. On aurait dit de grands icebergs perdus dans le brouillard polaire. Très loin, tout en bas de Rexford Drive, en tout cas, il lui semblait que c'était très loin, une paire de phares apparut, puis disparut.

Quelques instants plus tard, une voiture de police passa devant lui et continua à remonter Rexford Avenue. Au moment où elle allait s'enfoncer dans la brume, elle s'arrêta,

fit marche arrière et revint à sa hauteur. Sans descendre de voiture, le flic qui était assis sur le siège du passager lui demanda ce qu'il faisait là. Childe s'expliqua. Par bonheur, le flic avait entendu parler de lui. Il l'invita à profiter de la voiture. Les deux flics n'avaient pas de but précis pour le moment ; ils se contentaient de patrouiller à l'intérieur d'un secteur délimité (comme par hasard, le quartier le plus huppé et le plus résidentiel de toute la ville), et rien ne leur interdisait de faire des incursions au-dehors.

Ils mirent un bon quart d'heure pour aller jusqu'à l'endroit où était restée sa voiture, à quelques centaines de mètres de leur point de départ. Les flics préféraient ne pas aller trop vite dans cet épais nuage laiteux, sauf en cas d'urgence. Childe les remercia. Sa voiture démarra sans aucune difficulté. Il fit demi-tour et dirigea vers le centre de la ville. Quarante minutes plus tard, il se garait dans le parking du commissariat central, côté « visiteurs ».

Chapitre XII

Budler était dans la pièce où Colben avait été tué. Dans les premières scènes, on le voyait subir un conditionnement, passer progressivement de la terreur impuissante à la confiance, puis a une participation active et décidée. Au début, il était attaché à la même table en forme de Y, mais ensuite la table disparaissait et un lit prenait sa place.

Budler était un petit homme aux épaules étroites, avec des hanches et des jambes maigres, mais il était pourvu d'un sexe gigantesque. Il avait la peau blanche, des yeux d'un bleu délavé et des cheveux couleur paille. Les poils de son pubis étaient brun clair. Son sexe était de couleur sombre, comme plein de sang. Il avait la faculté rare de rester en érection après avoir joui et il semblait disposer de réserves de sperme inépuisables.

(Les deux victimes étaient des hommes à la sexualité particulièrement développée ; à tout le moins, on pouvait dire que le sexe était le pivot de leur existence. Ils avaient eu tous deux de nombreuses maîtresses, ils avaient mis enceintes des filles mineures, ils avaient été arrêtés pour viol ou soupçonnés de viol : ils étaient fiers de leurs prouesses sexuelles et aimaient à en faire étalage. Ils étaient l'un et l'autre, pour reprendre l'expression qu'avait utilisée M. Budler en parlant de son mari, de « fieffés saligauds ». Ils étaient assez répugnants dans leur genre. Childe se dît que les assassins les avaient peut-être tués en pensant que et n'était qu'un juste retour des choses.)

La femme au maquillage criard et qui avait sous son cache-sexe une créature, une machine ou un organe jouait aussi dans ce film-là ; elle semblait être une spécialiste des pompiers. Elle ôtait son dentier à plusieurs reprises, mais

elle ne mettait pas ses dents de fer. À chaque fois qu'elle déchaussait son dentier Childe se tendait et sentait une nausée l'envahir, mais la mutilation lui était épargnée.

Il y avait d'autres acteurs. Une femme incroyablement grosse, mais qui avait une peau magnifique, blanche comme de l'albâtre. On ne voyait jamais son visage. Une autre femme, superbement bâtie, mais le visage toujours dissimulé, en général par un loup noir. Elles faisaient toutes deux usages de leur bouche et de leur con ; Budler sodomisait une fois la femme obèse.

Il y avait aussi deux hommes, le visage également masqué. Childe les étudia attentivement, mais il n'arriva pas à déterminer si l'un d'eux pouvait être Glam, ou Igescu, ou l'adolescent amateur de billard. L'un d'eux était à peu près de la taille d'Igescu, un autre était très grand et formidablement musclé. Mais Childe n'aurait pas pu les identifier avec certitude.

Budler devait être un homosexuel latent, et le conditionnement qu'il avait subi (sous l'effet d'une drogue peut-être) avait considérablement développé en lui cette tendance. L'un des deux hommes le suçait plusieurs fois, et il sodomisait l'hercule à deux reprises. Un troisième homme apparaissait le temps d'une scène dans laquelle Childe crut reconnaître l'amorce de l'Apothéose Finale. Il se ramassa sur lui-même, s'attendant à voir Budler victime des pires horreurs, mais son visage en gros plan ne manifesta aucune douleur ; seul, l'épuisement s'y lisait. Budler, les trois hommes et les trois femmes prenaient ensemble de multiples positions, formant des figures variées, dont Budler était généralement le centre.

Le préfet, qui était assis à côté de Childe, y alla de son commentaire.

— Ils sont toute une bande, dit-il. En plus des six que nous voyons, il doit y en avoir au moins deux autres pour tenir les caméras.

Le dernier tableau commençait (Childe ne sut que c’était le dernier que parce que le préfet l’en avertit).

Budler prenait une des deux belles femmes en levrette.

Les caméras suivaient tous leurs mouvements, sous tous les angles possibles, excepté ceux où le visage de la femme aurait pu apparaître. Certaines images avaient dû être prises à l’aide d’un soufflet adapté à la caméra − celles où l’on voyait en gros plan une queue gargantuesque qui se glissait dans une fente éléphantesque en passant sous un anus qui avait l’air d’une immense caverne. Le lubrifiant coulait comme le trop-plein d’un barrage.

Puis, la caméra parut remonter en rampant le long du pénis, dont le mouvement était en train de cesser, et pénétra dans le vagin. La lumière se fit plus intense ; les spectateurs avaient l’impression d’être entourés de milliers de tonnes de chair. Ils voyaient le pénis d’en haut ; on aurait dit une baleine forçant le passage d’une grotte sous-marine. Puis ils voyaient, au-dessus d’eux, un plafond de chair rose pâle, humide.

Soudain, le noir se faisait à nouveau et ils se trouvaient dehors, voyant de biais Budler et la femme accouplés sur le lit. La femme était étendue sur le ventre, les deux bras du même côté ; un coussin posé sous son estomac lui soulevait les fesses. Budler, un genou posé entre les jambes de la femme, la chevauchait et se balançait rythmiquement d’avant en arrière et d’arrière en avant.

Soudain, si soudainement que Childe eut un hoquet de surprise et qu’il crut que son cœur allait s’arrêter, la femme se transforma en louve. Quand la métamorphose se produisit, Budler était toujours sur elle, en train de se retirer très doucement. Le film était truqué, bien entendu. Mais la drogue devait aussi avoir un rôle à jouer dans ce trucage, car Budler se comportait comme si la femme s’était réellement changée en louve sous ses yeux. Il s’immobilisa, leva les deux mains, puis il se redressa et s’assit ; son sexe ressortit du vagin de la louve et s’affaissa aussitôt, il avait

l’air d’être sous l’effet d’un choc. La louve se retourna en grondant et lui happa le sexe. Tout se passa si vite que Childe ne comprit pas immédiatement que les terribles mâchoires s’étaient refermées sur le pénis de Budler et l’avaient coupé tout près de la racine.

Le sang jaillit en bouillonnant de la blessure, éclaboussant la bête et inondant le lit.

Budler tomba à la renverse en hurlant. La louve avala le pénis, et se mit ensuite à lui bouffer les testicules. Budler ne criait déjà plus. Sa peau était devenue livide ; la caméra quitta la plaie qui béait à l’endroit où s’était trouvé son sexe, remonta le long du corps et cadra son visage mourant.

On entendit de nouveau le piano grêle qui jouait *Humoresque.* Le Dracula surgit de derrière les tentures ; comme la première fois, il rejeta la cape qui lui couvrait le visage d’un geste exagérément dramatique. La caméra descendit et Childe eut la confirmation de ce qu’il lui avait semblé voir lors de son entrée en scène. Le sexe du vampire, mince et effilé comme un dard, raide comme un bâton, jaillissait de sa braguette ouverte. Il fit entendre son horrible rire de crécelle et traversa la pièce en bondissant. Il sauta sur le lit, saisit la louve et, s’accrochant au pelage de son flanc, la monta.

La louve poussa un hurlement, sa gueule s’ouvrit, et un morceau de chair s’en échappa. Puis, tout en la baisant, le vampire la poussa en avant, suivant son mouvement à genoux, et elle se mit à déchiqueter à belles dents le bas-ventre de Budler.

Fondu. Les mots À SUIVRE, en lettres de strass, apparaissaient sur l’écran, et le film était terminé.

Childe vomit cette fois aussi. Ensuite, il engagea la conversation avec le préfet qui était pâle et visiblement ébranlé. Ce qui ne l’empêcha pas de rester ferme dans sa détermination à ne rien faire contre Igescu. Il expliqua à Childe (qui le savait) qu’il n’y avait pas suffisamment de preuves, pas de preuves du tout, en fait. Le « vampire », les

loups dans le parc, le fait que Childe avait peut-être été drogué par la secrétaire d'Igescu, les poils de loup que l'on avait retrouvés dans la voiture de Budler et le loup qui apparaissait dans le film, tout cela aurait dû suffire à légitimer une perquisition. Mais Igescu était un homme riche et influent, son casier judiciaire était vierge, et il n'avait jamais été soupçonné d'activités criminelles.

C'était à peu près ce à quoi Childe s'était attendu. Il allait falloir qu'il amène des preuves concluantes ; et qu'il se les procure seul, sans l'aide de la police.

Childe quitta le commissariat et reprit sa voiture. Le ciel se couvrait de plus en plus. L'irréelle clarté blanchâtre virait lentement au glauque. Il s'arrêta à une station-service pour faire le plein et remplacer son phare brisé. Après avoir tamponné le formulaire correspondant à sa carte de crédit, le pompiste lui dit :

— Si ça se trouve, vous êtes mon dernier client. Parce que le temps de faire mes comptes de la journée, je me casse d'ici. Je quitte la ville, moi mon vieux. Les carottes sont cuites !

— Je crois que je vais faire comme vous, dit Childe. Mais j'ai un boulot à terminer avant.

— Ah, bon ? Sous peu, ça sera une ville morte. C'est déjà bien parti pour.

Childe alla faire des courses à Beverly Hills. Il eut un mal fou à trouver une place de parking. Los Angeles n'était pas si près que ça de devenir une ville morte. Les gens amassaient peut-être des stocks de vivres en prévision d'un deuxième exode ou de crainte que les magasins ne soient bientôt fermés. Childe passa deux bonnes heures au supermarché, et il lui fallut une demi-heure de plus pour parcourir les deux kilomètres qui le séparaient de son immeuble. Les embouteillages avaient repris. Et la pollution atmosphérique avec. Childe avait prévu de se rendre tout de suite chez Igescu, mais il savait qu'il valait mieux attendre que le trafic diminue. Il passa une heure à fignoler son plan.

Après, il essaya d’appeler Sybil, mais les lignes étaient de nouveau engorgées. Il alla chez elle à pied. Il s’était acheté un masque à gaz (le supermarché venait d’en recevoir un lot), et il avait une tête de phacochère mâtiné de hibou. La plupart des passants étaient masqués comme lui, et la rue semblait peuplée de Martiens.

Sybil n’était pas chez elle, et sa voiture toujours au garage. Childe essaya d’appeler sa mère à San Francisco ; il eut un mal fou à obtenir l’interurbain, et la téléphoniste l’avertit qu’il lui faudrait patienter. Elle avait pour consigne de donner la priorité aux communications « extrêmement urgentes ». Childe lui dit que ça tombait bien, puisque la sienne l’était, que sa femme avait disparu et qu’il voulait s’assurer si elle était partie à San Francisco. La fille lui dit qu’il devrait attendre quand même, sans préciser combien de temps. Elle lui demanda s’il désirait qu’elle le rappelle quand son tour viendrait.

Il dit non, la remercia et raccrocha. Il rentra chez lui et appela les abonnés absents : toujours rien. Il mit la télé pour le bulletin d’information ; en gros, c’était le même récit que la veille, avec d’infimes réajustements de détail : smog, smog et exode massif. Il renonça très vite à regarder la télé ; les informations le déprimaient, et il y avait des informations sur toutes les chaînes, sauf une, qui passait un film encore plus déprimant que les informations. *Petite Princesse,* avec Shirley Temple. Il essaya de lire, mais il pensait sans arrêt à Budler et à Sybil.

Il enrageait de ne pas pouvoir passer à l’action. Il fut à deux doigts de foncer, malgré les embouteillages, en se disant qu’au moins comme ça il ferait quelque chose et que d’ailleurs, une fois sorti des rues à grande circulation, ça devait rouler un peu mieux. Il jeta un coup d’œil dans la rue. Elle était remplie de voitures, qui allaient toutes dans la même direction ; le concert d’avertisseurs était un vrai brise-nerfs, des conducteurs s’apostrophaient et s’injuriaient en vociférant, d’autres se cramponnaient à leur volant,

stoïques, les dents serrées. Childe ne serait sans doute même pas arrivé à se glisser dans le flot.

À sept heures, subitement, le trafic redevint normal, comme si on avait fait disparaître sous terre toutes les bagnoles en surnombre en débranchant une prise. Childe descendit au sous-sol, sortit sa voiture du garage et s'engagea dans la rue sans encombres. Quelques rares voitures roulaient encore dans le mauvais sens, mais elles réintégraient le bon couloir les unes après les autres. Il arriva chez Igescu juste avant la tombée de la nuit. Il avait dû s'arrêter pour changer un pneu crevé. Les routes étaient jonchées d'objets, et un clou s'était planté dans son pneu arrière gauche. En plus de ça, un contrôle routier lui avait fait perdre du temps. Les flics étaient à la recherche d'un bandit qui avait dévalisé un pompiste et qui possédait une voiture du même modèle et de la même couleur que la sienne. Ils avaient fini par admettre qu'il n'était pas un bandit, ou en tout cas pas celui qu'ils cherchaient, et ils l'avaient laissé repartir. Si les flics se donnaient tant de mal pour un vulgaire hold-up, c'était signe qu'il y avait beaucoup moins d'embouteillages dans le secteur.

Il suivit jusqu'au bout la route qui passait devant la propriété d'Igescu, fit demi-tour et rangea sa voiture dans les fourrés. Il en descendit, ôta son masque à gaz, ouvrit son coffre et en sortit le paquet qu'il avait préparé. Il lui fallut un bon moment pour hisser son pesant fardeau à travers les broussailles inextricables qui bordaient le mur jusqu'au sommet du raidillon. Une fois-là, il plaça contre le mur l'échelle pliante en aluminium léger, serra les écrous et la gravit, en portant le paquet à l'épaule. Il s'arrêta quand son visage eut dépassé la dernière ligne de barbelés. Il préférait ne pas vérifier s'ils étaient électrifiés ou non, de peur de déclencher un signal d'alarme. Il déroula le long tunnel en plastique caoutchouté, un jouet d'enfant, en tirant sur la cordelette qui était nouée à son extrémité. Il le ramena vers lui et le poussa par-dessus les barbelés jusqu'à ce qu'il

dépasse à moitié de l’autre côté, puis il se mit à ramper. Au lieu de se glisser dans le tunnel, il passait par-dessus, et la manœuvre ne pouvait être que lente et maladroite. Il s’appuyait de tout son poids sur le tunnel, mais la double couche de caoutchouc le protégeait des pointes des barbelés. Il s’assit à califourchon sur le tunnel, et il réussit à se retourner et à tirer lentement l’échelle à lui en s’aidant de la corde qu’il avait détachée de l’extrémité du tunnel et nouée au dernier barreau de l’échelle. Il prenait d’infinies précautions afin de ne pas effleurer le barbelé avec l’échelle.

Il la souleva, la retourna et la fit redescendre jusqu’à terre, de l’autre côté du mur. Il posa les pieds sur l’échelon supérieur, fit glisser le tunnel à terre et le suivit. Il fit exactement la même chose pour franchir le mur de la deuxième enceinte ; mais là, il s’arrêta au sommet de l’échelle et, au lieu de passer le mur, il sortit deux énormes steaks de son paquetage et les jeta aussi loin qu’il put. Ils atterrirent au pied d’un grand chêne, sur un tapis de feuilles mortes. Alors, Childe redescendit de l’échelle et il s’assit par terre, le dos au mur. Si rien ne se passait au bout de deux heures, il continuerait quand même.

La nuit était tombée entre-temps, mais l’air était toujours aussi suffocant. Il n’y avait pas un souffle de vent, pas un chant d’oiseau, pas même un bruit d’insectes. La lune se leva. Quelques minutes plus tard, un long hurlement se fit entendre. Childe bondit sur ses pieds, les cheveux dressés sur la tête. Lointain au début, le hurlement devint plus proche. Bientôt, il entendit des reniflements, puis une série de grognements et le bruit d’un animal dévorant voracement quelque chose. Childe vérifia une fois de plus son Smith Wesson Terrier de calibre 32 et attendit. Après cinq minutes à sa montre, il passa le mur avec le tunnel et l’échelle, comme la première fois. Il les laissa au pied du mur, cachés derrière un arbre au cas où il y aurait eu des rondes de surveillance. Puis, le revolver à la main, il se mit à

la recherche des loups. Il ne restait plus des deux grosses côtes de bœuf que quelques fragments d'os à demi rongés.

Il ne trouva pas de loups. Ou plutôt, il n'était pas certain que c'étaient bien des loups.

Il pénétra dans une petite clairière et retint son souffle.

Deux corps étaient étendus sous la lune. Ils étaient inconscients, comme auraient dû l'être les loups après avoir dévoré la viande assaisonnée d'un puissant somnifère qu'il leur avait jetée. Mais, contrairement à son attente, ce n'étaient pas les corps de deux quadrupèdes velus au long museau pointu, mais les corps nus des deux jeunes gens qui jouaient au billard chez Igescu. Vassili Chornkine et Frau Krautschner dormaient dans l'herbe, sous la lune. Le garçon était étendu sur la face contre terre, ses jambes repliées sous lui, les deux mains posées près du visage. La fille était couchée sur le côté, les jambes relevées et les bras repliés près de la tête. Elle avait un corps magnifique, qui ressemblait beaucoup à celui de la femme que Budler prenait par-derrière, dans le film.

Childe dut s'asseoir, car ses jambes se dérobaient sous lui. Il ne savait pas si c'était possible ou impossible. C'était. Et ça le menaçait. Car cela remettait en question sa foi dans l'ordre de l'univers, autrement dit toute son existence.

Au bout d'un moment, il se sentit la force d'agir. Il prit un rouleau de chatterton dans son paquetage et s'en servit pour leur attacher les mains dans le dos. Il leur lia les chevilles de la même manière, les bâillonna soigneusement, les plaça face à face, couchés sur le côté, aussi près que possible l'un de l'autre, et les attacha ensemble par le cou et les chevilles. Lorsqu'il eut achevé son ouvrage, il était trempé de sueur. Il les laissa ainsi au milieu de la clairière, en leur souhaitant de prendre bien du plaisir ensemble (qu'il puisse avoir de pareilles idées indiquait qu'il se remettait vite de ses émotions). En tout cas, ils pouvaient s'estimer heureux : son plan initial avait été de tuer les deux loups en

les égorgeant. Il s’orienta au jugé et prit la direction de la maison.

Cinq minutes plus tard, il aperçut sa forme massive au sommet de la colline, trouée par quelques rectangles de lumière. Il s’en approcha par le côté gauche. Soudain, il s’arrêta net et faillit appuyer sur la gâchette de son revolver, tant il était surpris et dérouté par la brusque apparition. Une silhouette était brièvement passée dans un rayon de lune et s’était fondue dans l’obscurité. Il lui avait semblé reconnaître la femme vêtue d’une longue robe noire au dos nu.

Pour la troisième fois depuis le début de la nuit, il sentit un frisson lui parcourir l’échine. Ça devait être Dolores ou quelqu’un qui se faisait passer pour elle. Et pourquoi aurait-ce été une mise en scène, quand il n’y avait personne à tromper ? Les occupants de la maison ignoraient sa présence. Il l’espérait en tout cas.

Mais peut-être le baron s’était-il assuré le concours de cette actrice pour épater un autre visiteur…

Outre la Rolls Royce *Silver Cloud,* cinq voitures étaient garées dans l’allée : deux Cadillacs, une Lincoln *Continental,* une Cord et une Duesenberg de 1929. Les ailes de la maison étaient plongées dans l’ombre, mais le bâtiment central était brillamment éclairé.

Childe chercha à repérer Glam ; ne l’apercevant nulle part, il fit le tour de la maison. Un treillage couvert de lierre lui permit d’accéder facilement au balcon du deuxième étage. La porte-fenêtre était fermée, mais non verrouillée. La pièce dans laquelle il pénétra était obscure et sentait le renfermé. Il s’avança en tâtonnant le long du mur, trouva une porte et l’ouvrit tout doucement ; c’était celle d’une penderie pleine d’une masse obscure de vêtements d’où émanait une odeur de moisi. Il referma la porte, et continua à avancer. Il en trouva bientôt une autre qui ouvrait sur un couloir faiblement éclairé par la lune qui traversait une fenêtre. Il s’y engagea, s’éclairant par intermittence à l’aide

d’une petite lampe électrique. Il dépassa un escalier et poussa une porte débouchant sur un autre couloir, qui n’était pas du tout éclairé, contrairement au premier. Il traversa en se guidant sur le mince pinceau lumineux de sa lampe.

De temps en temps, il s’arrêtait devant une porte et y collait l’oreille, croyant avoir entendu un murmure de voix de l’autre côté. Mais après avoir écouté attentivement, il fut convaincu qu’il n’y avait personne et que c’était son imagination qui lui jouait des tours.

Ce couloir était deux fois plus long que le précédent ; il aboutissait à une porte fermée à clé. Childe essaya sans succès toutes les clés de son trousseau de cambrioleur. C’était une serrure à gorges. Il sortit sa pince-monseigneur, et fourragea longuement dans la serrure, s’arrêtant plusieurs fois parce qu’il lui semblait avoir entendu un bruit de pas. À la fin, la serrure céda. Des ruisseaux de sueur lui coulaient le long du visage et lui bassinaient les côtes.

La porte s’ouvrit, laissant passer un rai de lumière et un souffle d’air frais.

Childe poussa la porte et pénétra dans un nouveau couloir. Il y eut un mouvement bref tout au bout du couloir, à sa gauche. La chose était passée trop vite pour qu’il puisse l’identifier, mais il lui sembla que c’était la traine de la robe noire de Dolores del Osorojo. Il courut jusqu’à l’endroit où il l’avait aperçue, en s’efforçant de faire le moins de bruit possible ; ses baskets chuintaient légèrement sur le dallage de marbre, qui était tarabiscoté et encadré de baguettes de bois précieux, dans le plus pur style victorien, bien qu’il se trouvât dans la partie espagnole de la maison. Il s’arrêta à l’angle du couloir et passa la tête de l’autre côté.

Une femme était debout, tout au fond du couloir, tournée vers lui. À la lueur du lampadaire posé par terre non loin d’elle. Childe la distinguait très bien ; elle était grande,

brune et très belle ; c'était la femme du portrait accroché au-dessus de la cheminée du salon.

Elle lui fit signe de la suivre, tourna les talons et disparut au coin du couloir.

Childe était un peu désorienté ; il lui semblait qu'il avait perdu le contact avec une part de lui-même et que les murs vacillaient subtilement autour de lui.

En arrivant au coin, il vit la traine de Dolores franchir une porte, au milieu du couloir. Elle donnait sur une pièce plongée dans la pénombre, à peine éclairée par le reflet d'une lampe posée sur une console, dans le couloir. Il tâtonna le long du mur et trouva un commutateur. Une petite lampe s'alluma au fond de la pièce ; elle était posée sur une table de nuit, près d'un grand lit à baldaquin. Childe ne connaissait pas grand-chose aux meubles, mais ça devait être un lit Louis quelque chose, Louis XIV, peut-être. Le reste du mobilier, très luxueux également, avait l'air d'être assorti au lit. Un grand lustre de cristal pendait du plafond.

Le mur était lambrissé de bois blanc, et l'un des panneaux était en train de se refermer.

Childe avait bien eu l'impression de voir le panneau glisser mais, le temps qu'il cligne de l'œil, le mur était redevenu parfaitement lisse. La femme ne pouvait pas être sortie autrement. Les fantômes ont-ils besoin d'ouvrir les portes, ou les murs, pour passer d'une pièce à l'autre ?

Peut-être. S'ils existent. Car Childe n'avait aucun moyen d'être sûr que Dolores, si c'était bien elle, était un fantôme.

S'il s'agissait d'une mise en scène montée par Igescu à l'intention des visiteurs indésirables, et notamment de Childe, la femme avait forcément de mauvaises intentions à son égard. Le panneau ouvrait sans doute sur un passage secret et Igescu voulait peut-être que Childe l'emprunte.

D'après l'article du *Times,* l'hacienda du vieux Don Pedro était pleine de passages secrets, de souterrains, de galeries qui menaient jusque dans les bois. Il les avait fait construire pour se prémunir contre les attaques des bandits, des

Indiens sauvages, des paysans révoltés, peut-être même des troupes du gouvernement. Le vieux semblait avoir eu maille à partir avec les collecteurs d'impôts ; le gouvernement soutenait qu'il avait caché de l'or et de l'argent.

Le premier baron Igescu, l'oncle du propriétaire actuel, avait fait construire des passages secrets reliant les ailes au centre de la maison. Ils n'étaient pas tellement secrets : les ouvriers qui les avaient installés avaient parlé ; toutefois, il n'existait aucun plan de la maison. Quant aux ouvriers, ils devaient être pour la plupart morts depuis longtemps ; les survivants, si on avait pu les retrouver, auraient sans doute été trop séniles pour se souvenir de la disposition des passages et des souterrains.

Le panneau était resté ouvert juste assez longtemps pour que Childe soit sûr que c'était l'entrée d'un passage. Le baron souhaitait peut-être qu'il en connaisse l'existence ; ou alors Dolores, le fantôme. En tout cas ; il était fermement décidé à y pénétrer.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir le mécanisme qui en déclenchait l'ouverture. Il appuya le long du cadre, essaya de faire pivoter les moulures, frappa du poing sur toute la surface (le panneau sonnait creux), et l'examina de tout près dans l'espoir d'y trouver des trous minuscules. Il ne découvrit rien d'insolite.

Il se redressa. Il était furieux. Il se retourna soudain, comme pour surprendre quelque chose ou quelqu'un en train de faire quelque chose dans son dos. Il n'y avait rien d'autre que ce qui se trouvait déjà là l'instant d'avant. Il ne vit que son reflet dans l'immense miroir qui couvrait du mur, du sol au plafond, sur la moitié de sa largeur, l'autre côté de la pièce.

Chapitre XIII

Le miroir ne renvoyait pas son image comme il l'aurait dû. Il ne déformait pas non plus en grossissant exagérément, comme ceux que l'on voit dans les foires. Les distorsions, si on pouvait les appeler ainsi, étaient subtiles, et fuyantes comme le mercure.

Tout ce qui s'y reflétait était légèrement gauchi : le mur derrière Childe, le tableau accroché au mur, le lit à baldaquin, Childe lui-même. Il avait l'impression qu'il voyait une chambre sous-marine depuis une fenêtre qu'il était au fond de l'océan et que le miroir était la fenêtre, ou le sabord, d'une des salles d'un palais aquatique. Tous les objets de la pièce, et il se percevait lui-même comme un objet, au même titre qu'un lit ou une chaise, tanguaient imperceptiblement. On aurait dit que des courants alternatifs de chaud et de froid comprimaient et dilataient l'eau en rapide succession, changeant du même coup l'intensité de l'éclairage et modifiant son angle de réfraction.

Mais le gauchissement ne s'arrêtait pas là. En un certain point, la pièce et tout ce qui s'y trouvait, Childe y compris, paraissaient presque normaux, ils étaient tels qu'ils auraient dû être, ou tels qu'il semblait qu'ils auraient dû être.

Et puis, les Objets perdirent leur apparence « normale », se mirent à se tordre ou à osciller (il ne voyait pas très bien leur mouvement) ; et le mal s'empara de la chambre, s'empara de Childe lui-même.

Il n'avait l'air ni « faible », ni « mesquin », ni « fourbe », ni « égoïste », ni « indifférent » — caractères qu'il lui était déjà arrivé de se reconnaître. Il avait l'air *maléfique.* Malfaisant, destructeur, dénué de tout amour.

Il s’avança lentement en direction du miroir. Son reflet se rapprocha en vacillant. Il souriait, et il s’aperçut soudain qu’il souriait aussi. Ce sourire n’était pas dénué de tout amour, bien au contraire. On y lisait l’amour immodéré pour la corruption, la haine de tout ce qui vit.

Il sentait presque l’horrible puanteur de haine et de mort.

L’idée lui vint alors que ce sourire n’exprimait pas l’amour, mais la convoitise. La convoitise n’est-elle pas une forme d’amour ? Peut-être, après tout.

Le sens des mots était aussi changeant, aussi fuyant que les images du miroir.

Il fut pris d’une nausée ; quelque chose lui rongeait les nerfs, une boule s’était formée dans son estomac.

Une sorte de mal de mer ; la vue du miroir l’écœurait. Il lui tourna le dos. À l’instant où il le faisait, il sentit un frisson lui passer sur la nuque ; il eut la sensation d’être vulnérable, d’avoir un creux au milieu des épaules, comme si sa propre image avait pu le poignarder dans le dos.

Il sentait une répulsion violente vis-à-vis du miroir et de la chambre qui s’y reflétait. Il fallait qu’il sorte de là. S’il ne trouvait pas l’ouverture secrète immédiatement, il serait forcé de ressortir par la porte.

Il était inutile de répéter ses premières tentatives. La clé qui ouvrait le panneau n’était pas dans sa proximité immédiate ; il fallait chercher ailleurs. Le bouton ou le plot qui déclenchait le mécanisme se trouvait peut-être sous le tableau. C’était un grand portrait à l’huile d’un homme qui ressemblait à Igescu, celui de son oncle, peut-être. Childe le souleva, le décrocha et le posa par terre, contre le mur. Derrière, il n’y avait rien ; le mur était lisse, sans la moindre saillie.

Il remit le tableau en place. Il lui parut deux fois plus lourd que quand il l’avait décroché. Cette chambre lui pompait toute son énergie.

Il se retourna et s’immobilisa : le panneau s’était ouvert et s’enfonçait dans les ténèbres, de l’autre côté du mur.

Tout en observant le panneau du coin de l'œil, il posa une main sur le coin inférieur du cadre du portrait et la déplaça lentement. Mais déjà, le panneau se refermait. De toute évidence, le mécanisme de déclenchement ne l'ouvrait que l'espace de quelques secondes et il se refermait automatiquement.

Il attendit que le panneau se fût remis en place, et il passa de nouveau la main le long du cadre. Rien ne se produisit. Il souleva légèrement le bas du tableau : le panneau s'ouvrit à nouveau.

Sans hésiter, Childe se précipita vers l'ouverture. Il pénétra prudemment dans le passage, en tâtant d'abord le sol du pied. Puis il se rangea sur le côté, pour ne pas gêner la fermeture du panneau. Il faisait absolument noir ; l'atmosphère était lourde, étouffante, et sentait le bois pourrissant, le plâtre suintant et la souris crevée. Childe crut aussi discerner une subtile pointe de parfum. Il fit usage de sa lampe ; il était dans une galerie poussiéreuse, de deux mètres de haut sur un mètre cinquante de large. Elle n'aboutissait pas, comme il l'avait pensé, au mur du couloir, mais à un puits ténébreux qui s'avéra être un escalier qui s'enfonçait sous le couloir. Childe descendit quelques marches et se retrouva sur une plate-forme d'où partait un second escalier qui se dirigeait vers le haut et conduisait sans doute à une deuxième galerie, de l'autre côté du couloir. Dans la direction opposée, la galerie continuait tout droit sur une quinzaine de mètres, puis bifurquait. Childe avança lentement dans cette direction, en examinant attentivement les murs, le plafond et le sol. Quand il fut allé assez loin pour avoir dépassé les limites de la chambre du baron, il trouva au mur un petit panneau de bois monté sur des charnières. Il était trop petit et trop haut placé pour être l'entrée d'un passage. Childe souleva le loquet qui le maintenait fermé, éteignit sa lampe, et l'ouvrit doucement, de façon à éviter tout grincement. Le panneau recouvrait un miroir sans tain.

À travers lui, Childe avait vue sur une chambre. Au bout d'environ sept secondes, une porte s'ouvrit et une femme rousse entra dans la chambre. Elle la traversa, passant à moins de deux mètres de Childe, et ressortit par une autre porte. Elle portait une robe à grandes fleurs rouges ; elle avait les jambes nues et les pieds chaussés de sandales.

Elle était d'une beauté stupéfiante ; un court instant, Childe sentit une douleur poignante à la hauteur de son plexus solaire. Cette sensation, il l'avait déjà éprouvée trois fois en apercevant des femmes si belles que la seule idée qu'il ne les posséderait jamais lui faisait mal.

Il se dit qu'il vaudrait mieux poursuivre ses recherches, mais il avait l'intuition qu'il verrait quelque chose d'important s'il demeurait à ce poste d'observation. Le visage de l'inconnue était empreint d'une farouche détermination, qui semblait indiquer qu'elle allait accomplir un acte grave. Il colla une oreille à la glace et entendit, très assourdies, quelques mesures *d'Ainsi parlait Zarathoustra,* de Richard Strauss. La musique semblait provenir de la pièce dans laquelle la femme était entrée.

La chambre était meublée d'une façon un peu trop austère pour être celle d'une femme aussi jeune et aussi belle ; la chambre qu'il avait jugée être celle du baron lui eût mieux convenu, car elle était beaucoup plus pimpante, si l'on faisait abstraction du miroir et de ses sortilèges. Les murs étaient couverts d'un lambris sombre et terne qui montait jusqu'à environ un mètre quatre-vingts, surmonté d'un papier peint brunâtre dont les motifs étaient à peine visibles ; des oiseaux singuliers et de tortueux dragons y entouraient la figure centrale qui lui parut représenter Adam et Ève, nus, encadrant un pommier. Mais il n'y avait pas de serpent. Le sol était couvert d'un tapis très épais, d'une couleur tout aussi sombre et terne, dont le fleurage était si élimé qu'on ne le distinguait plus. Comme dans la chambre du baron, le lit était à baldaquin, mais d'un style que Childe ne connaissait pas, ce qui ne voulait pas dire grand-chose,

puisqu’il n’entendait rien aux meubles et aux styles. Les pieds du lit étaient en fer forgé, en forme de griffes de dragon ; le dessus de lit et le dais étaient rouge sombre. Un miroir était suspendu au mur, en face du lit. C’était un miroir à trois faces, comme on en voit aux rayons de vêtements des grands magasins. Il semblait tout à fait ordinaire ; le miroir faux derrière lequel Childe se dissimulait s’y reflétait normalement ; il se reflétait aussi dans la glace qui surmontait la coiffeuse en acajou poli.

Les bougies du lustre de cristal étaient remplacées par des ampoules jaunâtres ; le gros de l’éclairage venait de plusieurs lampes et de plusieurs lampadaires. Les coins de la pièce étaient plongés dans l’obscurité.

Childe attendit un long moment. Il transpirait. Il faisait une chaleur d’étuve dans le passage et, au lieu de s’atténuer par un effet d’accoutumance, les odeurs mêlées du bois moisi, du salpêtre et des souris mortes devenaient insupportables. Il allait se résigner à se remettre en route quand, enfin, la femme reparut. Elle était nue et ses cheveux rouges, dénoués, tombaient en cascade sur ses épaules et sur son dos. Elle se dirigea vers la commode ; tout en marchant, elle porta à ses lèvres une bouteille à long col. Elle s’arrêta face au miroir et continua de boire jusqu’à ce qu’il ne reste plus que cinq centimètres de liquide au fond de la bouteille. Puis, elle posa la bouteille sur la commode et se pencha vers le miroir pour se regarder.

Elle avait ôté tout son maquillage. Elle scrutait son reflet avec intensité, comme pour y découvrir quelque défaut. Childe recula d’un pas ; il aurait juré qu’elle pouvait le voir. Puis, il reprit sa place. Peut-être qu’elle savait que le miroir était truqué ; mais elle n’avait pas l’air de se soucier d’être observée. Ou alors, elle supposait que personne d’hostile ne pouvait s’introduire dans le passage. Il se pouvait aussi que le baron fût seul à en connaître l’existence.

La femme parut satisfaite de son inspection ; à en juger par son sourire, il semblait même qu’elle avait trouvé son

visage très agréable à regarder. Elle se redressa et s’inspecta tout le corps ; là aussi, elle sembla trouver le résultat satisfaisant. Childe commençait à se sentir un peu mal à l’aise ; il avait l’impression de commettre un acte pervers en espionnant cette femme. Et puis, il était vaguement excité.

La femme se mit à se trémousser ; ondulant des hanches, elle se passa les mains le long du corps, puis les plaça en coupe sous ses seins et se frotta les mamelons avec l’extrémité des pouces. Ses mamelons se gonflèrent, et Childe sentit son sexe se durcir.

Tout en continuant à se pétrir les seins de la main gauche, elle laissa glisser sa main droite jusqu’à son pubis ; elle s’entrouvrit la partie supérieure des lèvres avec un doigt et se massa le clitoris. Elle se mit ensuite à le branler vigoureusement, avec des gestes brefs et saccadés ; soudain, elle rejeta la tête en arrière, la bouche ouverte, l’air extatique.

Childe était à la fois excité et dégoûté. Son dégoût venait pour une part du fait qu’il se sentait mal dans la peau d’un voyeur ; pour lui, observer quelqu’un dans ces circonstances était parfaitement indécent. Rien ne l’obligeait vraiment à rester là, mais après tout il enquêtait sur une affaire de kidnapping et de meurtre, et il n’allait quand même pas se laisser arrêter par un petit tabou de rien du tout.

La femme continuait à se frotter le clitoris et les lèvres. Et puis, et là Childe fut saisi d’une violente émotion, bien qu’il se fût plus ou moins attendu à une surprise de ce genre, quelque chose surgit de l’intérieur du vagin ; on aurait dit une langue très menue, longue et blanche. Mais ce n’était pas une langue. Un serpent, plutôt.

Une anguille. La chose était du diamètre d’une petite couleuvre, mais beaucoup plus longue. Childe ne pouvait pas encore déterminer sa longueur totale, car elle sortait très lentement du vagin de la femme, en revenant souvent en arrière. Sa peau, tout à fait dépourvue de poils, était

aussi lisse et blanche que celle du ventre de la femme, et gluante de lubrifiant.

Elle descendit un peu vers le bas en formant une voussure ; on aurait dit une verge à demi bandée. Puis, elle se retourna et se plaqua contre le ventre de la femme. Elle se mit à lut remonter en sinuant le long du corps. Elle continuait à sortir du vagin, comme s'il y en avait eu des mètres enroulés à l'intérieur ; elle monta jusqu'au sein gauche, en laissant un sillon gluant, et se lova autour.

Childe distinguait bien à présent la tête de la créature qui était aussi grosse qu'une balle de golf. Elle se tourna à deux reprises dans sa direction et le regarda fixement. Sans doute se regardait-elle dans la glace.

La tête était chauve à l'exception d'une bordure de cheveux noirs qui semblaient pommadés au-dessus des oreilles minuscules. Les sourcils étaient très fins, noirs et luisants ; une moustache fine et une barbiche de Méphistophélès formaient un triangle autour de la bouche, qui n'était qu'une mince fente, comme le vagin d'où la créature avait jailli ; mais elle s'ouvrit l'espace d'une seconde, et Childe eut le temps d'apercevoir deux rangées de minuscules dents jaunâtres et une langue très rose. Le nez était relativement grand, en couperet ; les yeux étaient noirs, mais ils étaient si petits et si enfoncés que Childe les aurait vus noirs même s'ils avaient été du plus pâle bleu.

Ce visage miniature arborait un air de méchanceté indicible.

Les lèvres de la femme remuèrent. Childe ne pouvait pas entendre ce qu'elle disait, mais elle avait l'air d'une tourterelle en train de roucouler.

Le corps serpentin reprit son ascension ; il en sortit encore un morceau de la fente rosâtre, à travers le buisson rougeâtre du pubis. La chose contourna le sein, remonta jusqu'à l'épaule, passa de l'autre côté du cou et forma une boucle dans l'air de sorte que la tête lilliputienne fut face au

visage de la femme. La femme bougea un peu la tête, et Childe vit un quart de son profil.

Ses mains montaient et descendaient de long de la tige ophidienne comme si elles eussent caressé un pénis anormalement long − son pénis. Ses beaux doigts effilés en suivaient toute la longueur, puis tandis qu'une main se refermait doucement derrière la petite tête pour soutenir le corps, l'autre glissait de haut en bas depuis quelques centimètres sous la tête jusqu'à la fente. Elle masturbait le serpent-pénis.

La créature frémit. Puis elle avança la tête et ses lèvres minuscules effleurèrent la lèvre inférieure de la femme. Elle la mordit, apparemment du moins, car la femme eut un mouvement de recul, comme si une abeille l'avait piquée. Mais sa tête reprit aussitôt sa position initiale, et elle ouvrit la bouche. La tête de la créature s'enfonça dans sa bouche et elle se mit à la sucer.

Childe était tellement secoué qu'il n'avait jusque-là réagi qu'émotionnellement. Mais à partir de là, il se mit à réfléchir ; il se demandait comment la créature faisait pour respirer quand elle gardait la tête plongée dans la bouche de la femme. Puis il se dit que cela devait lui être encore plus difficile lorsqu'elle était repliée dans la matrice ou dans l'organe qui l'abritait ordinairement. Ainsi donc, bien qu'elle fût pourvue d'un nez, elle n'en avait peut-être pas besoin. Peut-être que l'oxygène nécessaire lui était retransmis, à travers un cordon ombilical ou quelque chose du même genre, par le système circulatoire de la femme.

Cette tête avait jadis été celle d'un homme de taille normale. Childe en était certain, sans pouvoir se l'expliquer. Elle avait surmonté le corps d'un mâle adulte. Et, par l'intervention d'une science improbable, on l'avait réduite aux dimensions d'une balle de golf et rattachée au serpent utérin. À moins que le corps entier n'ait été modifié. À moins que…

Il secoua la tête. Comment était-ce possible ? L’avait-on encore drogué ? Ce miroir, tout à l’heure, et maintenant cette chose…

Le corps se plia, et la tête ressortit de la bouche de la femme. La chose se mit à osciller comme un cobra qui danse au son d’une flûte, pendant que la femme mettait ses deux mains dans sa bouche et ôtait son dentier. Ses lèvres s’affaissèrent vers l’intérieur ; à partir du cou, elle devint une vieille femme. Avant même qu’elle n’eût posé le dentier sur le dessus de la commode, la créature fonça la tête la première dans la bouche édentée et une partie de son corps s’y engloutit. Le corps se pliait et se dépliait, glissant d’avant en arrière entre les lèvres.

Au début, le mouvement était lent. Puis, la femme fut secouée de longs frissons ; sa peau devint plus pâle encore, sauf le pourtour de la bouche et le pubis qui, au contraire, s’assombrirent fortement, ce qui indiquait que le sang s’y concentrait. Elle fut prise de convulsions ; ses grands yeux s’écarquillèrent ; elle était comme frappée d’hébétude. La créature accéléra son va-et-vient et s’enfonça encore plus profondément. La femme marcha à reculons jusqu’au lit, d’un pas chancelant, et s’y laissa choir ; ses jambes étaient passées par-dessus le bord du lit ; elle avait un pied posé à terre, l’autre en l’air.

Pendant plus d’une minute, un spasme incoercible la secoua, puis elle s’immobilisa. Le corps de la créature se souleva, sa tête émergea d’entre les lèvres de la femme et pivota en même temps que le quart supérieur de son corps. Un épais liquide blanchâtre lui dégouttait de la bouche.

La longue tige se souleva graduellement jusqu’à ce qu’il n’en reste plus qu’une douzaine de centimètres contre le corps de la femme. Elle chancela comme un roseau dans la tempête, puis retomba. La minuscule bouche happa un mamelon et le mordilla pendant un moment. Les mains de la femme s’agitèrent, comme deux oiseaux endormis à demi

réveillés par un bruit insolite, puis elles redevinrent immobiles.

La créature cessa de mordiller le mamelon. Elle entama une longue retraite zigzaguante et pénétra peu à peu sous la touffe brun-rouge du pubis. Bientôt, le corps disparut et la tête s'enfonça après lui, écartant au passage les lèvres du vagin.

Qu'était-ce ?, se demandait Childe. Un loup-garou ? Un vampire ? Une lamie ? Une goule ? Un vodyanoï ?

Mais dans toutes ses lectures il n'avait jamais rien rencontré qui ressemblât, même de loin, à cette femme et à la créature qui vivait dans sa matrice. Cela pouvait-il avoir un rapport avec ce qu'Igescu lui avait dit des théories de Le Garrault ?

La femme descendit du lit et retourna à la commode. Elle remit son dentier en se regardant dans la glace et redevint instantanément la plus belle femme du monde.

Mais en même temps, c'était la femme la plus terrifiante que Childe eût jamais vue. Il tremblait presque aussi fort qu'elle avait tremblé au moment de jouir, et il avait le cœur au bord des lèvres. À cet instant, la porte du couloir s'ouvrit. Childe n'aurait pas été plus frigorifié si on l'avait plongé dans l'océan Arctique par un trou dans la glace.

Un visage blême aux lèvres écarlates, encadré de cheveux noirs, était apparu dans l'embrasure de la porte. Dolores del Osorojo !

La femme, qui devait voir Dolores dans la glace, blêmit. Sa bouche s'entrouvrit, laissant échapper un filet de salive mêlée d'un peu de liquide gluant comme du sperme. Ses yeux s'agrandirent démesurément. Ses mains prirent leur essor, telles encore que deux oiseaux, et elle s'en couvrit la poitrine. Puis elle cria si fort que Childe l'entendit, tourbillonna sur elle-même et se rua vers la porte. Elle avait pris la bouteille par le goulot, d'un geste si rapide que Childe ne s'en aperçut que quand elle eut traversé la moitié de la pièce. Pas de doute : elle était terrifiée. Mais, faisant

preuve d’une audace remarquable, elle attaquait la cause de sa terreur.

Dolores sourit. Un bras blanc surgit de derrière la porte et se tendit vers la femme.

La femme s’arrêta net, la bouteille brandie comme une massue. Elle se mit à trembler de tous ses membres. Childe comprit alors que Dolores ne tendait pas le doigt vers la femme, mais vers quelque chose qui se trouvait derrière elle. C’était lui qu’elle montrait du doigt.

Ou, plus précisément, le miroir derrière lequel il s’était posté. La femme se retourna, contempla le miroir, puis regarda tout autour d’elle d’un air égaré. Elle fit de nouveau volte-face et hurla quelque chose au fantôme dans une langue inconnue. Dolores eut un autre sourire, retira son bras, puis sa tête. La porte se referma.

La femme, encore tremblante, marcha à pas lents jusqu’à la porte, l’ouvrit avec précaution et jeta un œil prudent à l’extérieur. Si elle vit quelque chose, elle jugea inutile de se lancer à ses trousses et referma la porte. Elle but ce qui restait au fond de la bouteille, retourna à la coiffeuse, tira la chaise d’en dessous le meuble et s’y assit. Elle s’affala en avant, la tête appuyée sur les bras. Au bout d’un moment, sa peau rosit légèrement et elle se redressa. Ses yeux étaient humides de larmes ; son visage avait vieilli de dix ans. Elle se mit tout contre le miroir, se regarda, fit une grimace, se leva et sortit par l’autre porte ; Childe se dit que cette porte devait conduire à une salle de bains ou à une autre pièce comportant une salle de bains.

La réaction qu’elle avait eue en face de Dolores différait certes beaucoup de celle qu’avait eue le baron, qui avait fait montre d’un flegme parfait. La vue du supposé fantôme l’avait vraiment terrifiée.

Si Dolores était une comédienne, elle devait assurément le savoir ; mais dans ce cas, comment expliquer sa panique ? Childe avait le sentiment que Dolores n’était pas

une figurante aux ordres du baron. C’était un sentiment plus que désagréable.

Toutefois, il n’était pas exclu que la femme ait eu peur d’elle non parce qu’elle était un fantôme, mais pour de tout autres raisons.

Il n’avait pas le temps de s’appesantir sur ce problème. S’éclairant à l’aide de sa lampe, il chercha une ouverture menant à la chambre de la femme ; n’en trouvant point, il résolut de poursuivre son exploration. Un peu plus loin, il tomba sur un autre panneau semblable au premier, qui masquait aussi un miroir truqué. De l’autre côté du miroir, il vit un petit salon meublé dans le style colonial espagnol. N’eût été le téléphone posé sur un guéridon, on aurait pu croire que la pièce n’avait pas changé depuis la construction de la maison.

Après cette pièce, la galerie faisait un angle. Childe passa le coin. Il trouva au mur un panneau monté sur charnières, assez large pour permettre le passage d’un homme. Il trouva aussi un judas dissimulé sous un petit volet coulissant. Il y colla un œil mais ne vit qu’une pièce plongée dans le noir. À la limite de son champ de vision, la pénombre était doucement éclairée comme par un rai de lumière filtrant d’une porte entrebâillée ou d’un trou de serrure. Il entendit une voix étouffée, qui parlait dans une langue inconnue. Un monologue, ou une conversation téléphonique.

Après cette pièce, la galerie se divisait en deux branches. Il suivit chacune des deux branches sur une courte distance découvrant deux grands panneaux face à face sur les murs de l’une d’elles, un seul grand panneau faisant face à un petit judas sur les murs de la seconde. S’il localisait par la suite une pièce de forme triangulaire, il saurait où se trouvaient ses galeries.

Il colla un œil au judas, mais ne vit rien. Il rebroussa chemin, prit l’autre branche, la suivit jusqu’à la hauteur des panneaux et en ouvrit un. Il passa une main dans ouverture

et sentit une lourde étoffe. Il se glissa dans l'ouverture en faisant de son mieux pour ne pas repousser l'étoffe vers l'avant. Ça pouvait être une tenture assez épaisse pour l'empêcher de voir s'il y avait de la lumière de l'autre côté. Et s'il y avait quelqu'un dans la pièce, le moindre mouvement de la tenture risquait de trahir sa présence.

Il s'accroupit, s'appuyant d'une épaule contre le mur en serrant les épaules pour ne pas toucher l'étoffe, et il avança à croupetons jusqu'à l'angle du mur. À la jonction des deux murs, la tenture en rencontrait une autre. Il s'adossa au mur, écarta les deux bords et risqua un œil.

La pièce était plongée dans le noir. Il se leva, sortit de derrière les rideaux et alluma sa lampe électrique. Le faisceau lumineux passa sur une caméra montée sur dolly et s'arrêta sur une table en forme de Y.

C'était probablement la pièce qui avait vu les derniers instants de Colben et de Budler. En tout cas, elle lui ressemblait beaucoup.

Il trouva un lit dans un coin, un grand nombre de caméras, quelques machines dont il ignorait l'usage et un très grand cendrier vert-sombre, plus ou moins circulaire, au milieu duquel se dressait une statuette fine et haute. On aurait dit un homme en train de se changer en loup, à moins que ce ne fût l'inverse. Le corps était humain jusqu'à la poitrine ; mais à partir de là, il se couvrait de poils, les bras devenaient des pattes ; le visage était humain, mais avec des oreilles de loup, comme saisi en pleine métamorphose. Le cendrier contenait une bonne trentaine de mégots, dont plusieurs portaient des marques de rouge à lèvres. Il trouva même, sur le filtre d'un des mégots, une auréole de sang séché – ou de quelque chose qui ressemblait fort à du sang séché.

Childe alluma la lumière. Il sortit de sa poche un appareil-photo miniature de fabrication japonaise et prit une vingtaine de photos. Il avait trouvé les indices qu'il cherchait ; il aurait dû s'en satisfaire et repartir dare-dare.

Mais il ne savait toujours pas à quoi s’en tenir sur le compte de Sybil.

Il fallait qu’il s’assure si elle était ou non dans cette maison. Et peut-être qu’il trouverait d’autres preuves, encore plus concluantes.

Il éteignit la lumière et regagna le passage secret. Il fallait qu’il choisisse entre les branches de la galerie ; il opta pour celle de droite. Elle le conduisit jusqu’à une autre galerie, perpendiculaire à la première. Il prit encore une fois à droite et se retrouva en haut d’un escalier. Les marches en étaient faites d’une substance vitreuse, et il aurait sans doute glissé s’il n’avait pas eu aux pieds des semelles de caoutchouc. Il descendit les six premiers degrés. À ce moment-là, ses jambes se dérobèrent sous lui et il s’étala lourdement sur le dos.

Allongé sur une surface plane et lisse il se glissait comme le long d’un toboggan. D’une certaine façon, c’en était bien un. Il essaya de se retenir en s’arc-boutant des deux mains contre les murs ; les murs étaient lisses et glissants, eux aussi. À la lueur de sa lampe électrique, il vit une trappe grande ouverte au bas de l’escalier dont les marches s’étaient brusquement redressées pour former la pente du toboggan ; il passa à travers l’ouverture béante et se reçut lourdement, mais sans douleur, sur le dos. S’éclairant de sa lampe, il vit qu’il était dans une sorte de cellule entièrement capitonnée de mousse, de deux mètres sur trois et de deux mètres cinquante de haut, sans porte ni fenêtre apparentes.

Il ne sentit ni n’entendit rien, mais on avait dû lâcher un gaz dans la pièce. Il sombra dans l’inconscience avant d’avoir compris ce qui se passait.

Chapitre XIV

Quand il se réveilla, il ignorait combien de temps il était resté dans cet état. Il n'avait plus ni sa lampe, ni sa montre, ni son revolver, ni son appareil photo. Sa tête l'élançait, et il avait la bouche sèche comme après une cuite de trois jours. Le gaz avait dû agir fortement sur ses muscles, car il avait mouillé son caleçon et son pantalon. Ou alors, il les avait mouillés au moment où l'escalier s'était transformé en toboggan. Il se souvenait d'avoir eu envie de pisser juste avant de choir dans la trappe.

La lumière se fit, elle provenait de cinq sources différentes : quatre lampes à pied posées aux quatre coins de la pièce, et une applique en fer forgé, imitant la forme d'une torche, qui formait avec le mur un angle à 45°.

Il n'était plus dans la cellule capitonnée. Il était couché sur un immense lit à colonnes ; les draps et le dessus de lit étaient écarlates ; le ciel de lit était de la même couleur, avec une bordure noire. La chambre n'était pas de celles qu'il avait vues. Elle était très spacieuse ; ses murs noirs étaient recouverts de tentures rouge vif piquetées de points jaunes et de deux panoplies portant chacune deux rapières entrecroisées. Le parquet était en chêne noir, vitrifié, couvert de plusieurs tapis ronds à grosse fibre et à trame étoilée, de couleur pourpre. Il y avait quelques chaises en fer forgé, aux formes déliées, avec de hauts dossiers squelettiques et des coussins rouge vif, et une grande coiffeuse en bois brun très grenu.

Tandis qu’il regardait autour de lui, Childe se souvint que les vampires sont censés avoir la phobie des croix et du fer. Or, la maison était remplie de toutes sortes d’objets en fer et, s’il n’avait pas vu de crucifix, il avait vu quantité d’objets

disposés en croix, comme ces rapières. Si Igescu était un vampire (rien que d'y penser, Childe se sentait ridicule), il n'était certes pas gêné par le contact du fer ou la vue d'une croix.

Avec des gestes mal assurés, Childe se leva du lit. Il pensait qu'un des murs de la pièce recelait peut-être une ouverture secrète, et il avait une chance de la trouver avant le retour de ses ravisseurs. Mais, avant même qu'il eût commencé à explorer la chambre, la porte s'ouvrit et Glam entra. Du coup, la pièce eut l'air beaucoup moins spacieuse. Le géant s'arrêta tout près de Childe et le contempla de son haut. Pour la première fois, Childe vit ses yeux ; ils étaient d'un brun roux très pâle. Ils luisaient comme des cailloux radioactifs au milieu du visage lourd et massif comme un quartier de roc. Les poils sortaient des narines caverneuses comme des stalactites. Glam avait l'haleine pestilentielle ; on aurait dit qu'il s'était nourri toute sa vie de pieuvre pourrie.

— Le baron vous attend pour dîner, gronda-t-il.

— Dans cette tenue ?

Glam baissa les yeux sur l'auréole humide qui s'était formée sur le devant du pantalon de Childe. L'ombre d'un sourire lui passa fugacement sur les lèvres.

— Le baron vous fait dire que vous pouvez vous habiller si vous le désirez. Il y a des vêtements qui vous iront à peu près dans la penderie.

La penderie était si grande que c'était plutôt une petite pièce. Elle était pleine de toutes sortes de vêtements masculins et féminins. En les voyant, Childe haussa les sourcils. À qui avaient-ils appartenu ? Et qu'étaient devenus leurs propriétaires ? Étaient-ils morts ? Y en avait-il qui portaient des marques de blanchisseur aux noms de Colben ou de Budler ? Mais bien sûr, si tel avait été le cas, le baron n'aurait pas été assez stupide pour ne pas les avoir retirées.

Mais peut-être qu'il *était* stupide. Sinon, pourquoi avait-il envoyé ces films à la préfecture de police de Los Angeles ?

Childe n’arrivait pas à croire qu’Igescu pût être aussi sot.

Il gagna la salle de bains (il n’en avait jamais vu d’aussi luxueuse) et se lava soigneusement les mains, la figure, le bas-ventre et l’entrecuisse. Puis il mit un smoking et suivit Glam. Ils marchèrent le long de plusieurs couloirs et descendirent un escalier. Childe ne reconnut aucun des couloirs, pas plus que la salle à manger. Il s’attendait à se retrouver dans celle qu’il avait vue la veille, mais il en fut pour ses frais. La maison était décidément immense.

La pièce était meublée dans un style qu’il aurait défini comme italien-victorien-pompier. Les murs étaient en marbre noir veiné de gris. À l’une des extrémités de la pièce se dressait une cheminée monumentale en marbre rose, surmontée d’un grand portrait à l’huile, celui d’un vieillard aux cheveux blancs, à l’air féroce, avec de grosses moustaches en croc. Il était vêtu d’une redingote lie-de-vin à larges revers et d’une chemise blanche à jabot bouffant.

Le sol était en marbre noir, avec de petites mosaïques à chacun des huit coins. Le mobilier était massif, d’un bois noir et lisse. La table était couverte d’une nappe blanche damassée ; le couvert mis ; tout était en argent massif, les assiettes, les couteaux, les fourchettes, les cuillères, les timbales, les coupes, et les lourds chandeliers dans lesquels étaient plantées de grosses bougies rouges. Il y en avait une bonne cinquantaine, toutes allumées. L’immense lustre de cristal taillé qui pendait du plafond portait lui aussi un grand nombre de bougies rouges, mais celles-là n’étaient pas allumées.

Glam se planta devant une chaise et Childe avança lentement jusqu’à elle. Le baron, qui était assis à la place d’honneur, se leva pour l’accueillir. Il eut un large, mais bref sourire.

— Monsieur Childe ! dit-il. En dépit des circonstances, soyez le bienvenu parmi nous. Je vous en prie, asseyez-vous là-bas, à côté de Mme Grasatchow.

Dix personnes étaient assises autour de la table. Quatre hommes et six femmes. Le baron Igescu, Magda Holànyi. Mme Grasatchow. (Childe n’avait jamais vu de femme aussi grosse.)

La bisaïeule du baron, qui devait être pour le moins centenaire.

Vivienne Macbrough – la femme rousse qui avait dans le vagin un serpent à tête d’homme.

O’Riley O’Faithair, un bel homme âgé d’environ trente-cinq ans, qui parlait avec un agréable accent irlandais et s’adressait parfois à Vivienne Macbrough et au baron dans une langue inconnue.

M. Herbe-qui-Plie, un Indien au large visage, avec des pommettes hautes, un grand nez en bec d’aigle et des yeux immenses, très noirs, coupes en amande. Il ressemblait comme deux gouttes d’eau à Sitting Bull, mais, dans le cours d’une conversation avec Mme Grasatchow, il parla de Jeremiah Johnston, alias « Johnston-le-mangeur-de-foie » comme s’il l’avait connu, et Childe en déduisit qu’il était un Crow, et non un Sioux.

Fred Pao, un Chinois grand et svelte, dont le visage semblait taillé dans du bois de teck et qui arborait une fine moustache et une barbiche en pointe à la Fu Manchu.

Panchita Pocyotl, une Indienne du Mexique, petite, menue et exquisément belle.

Rebecca Nguma, une Africaine splendide et souple, habillée d’un traditionnel boubou blanc.

Ils étaient tous vêtus luxueusement et avec recherche ; bien que la plupart eussent au moins une trace d’accent, ils s’exprimaient tous dans un anglais coulant, et même un peu précieux, faisant preuve d’une vaste culture littéraire, historique, philosophique et musicale. Ils faisaient souvent allusion à des gens et à des lieux qui n’évoquaient rien pour Childe, qui se flattait pourtant d’être lui-même plutôt érudit. Ils semblaient connaître toutes les parties du monde et avoir vécu à des époques depuis longtemps révolues (en

songeant à cela, Childe sentit un frisson glacial lui remonter l'échine).

Était-ce une comédie qu'ils lui jouaient ? Un nouveau chapitre de la supercherie ? Mais s'agissait-il vraiment d'une supercherie ? Il eut un nouveau choc : le baron venait de s'adresser à lui en l'appelant à nouveau « Monsieur Childe ». Il se rendit compte que c'était la deuxième fois qu'il le faisait et il ne put réprimer un tressaillement. La première fois, il était encore endormi et il n'avait pas immédiatement réalisé ce que cela signifiait.

— Comment savez-vous mon nom ? demanda-t-il. Je n'avais rien sur moi qui puisse permettre de m'identifier !

— Vous ne vous attendez quand même pas à ce que je vous le dise ? dit le baron avec un sourire.

Childe haussa les épaules et entreprit de manger. Une crédence, à côté de lui, croulait sous une abondance de mets. Le choix était immense. Il opta pour un tournedos New York accompagné d'une grosse pomme de terre au four. Mme Grasatchow, assise à sa gauche, s'était emparée d'un plat sur lequel était posé un thon entier et d'un énorme saladier. Son repas fut précédé, arrosé et suivi de bourbon qu'elle buvait à même une grosse bonbonne de quatre litres. Quand elle s'était mise à table, la bonbonne était pleine ; quand on desservit, il ne restait plus une goutte de bourbon.

Glam faisait office de maître d'hôtel ; il était assisté de deux petites femmes très brunes dont les tenues de soubrette mettaient en valeur les formes appétissantes. Les deux femmes ne se comportaient pas comme des domestiques ; elles s'adressaient fréquemment et familièrement aux convives et à l'hôte ; elles plaisantèrent plusieurs fois dans la langue inconnue, et firent rire toute la tablée. Glam, par contre, ne parlait que lorsque le service l'exigeait. Mais les coups d'œil qu'il lançait en direction de Magda sortaient nettement de ses attributions de maître d'hôtel.

La vieille baronne, assise en face de son arrière-petit-fils, était penchée sur son potage comme un point d'interrogation vivant, ou comme un vautour. On ne lui servit pas d'autres aliments, et elle le laissa refroidir avant de se décider à vider son assiette. Elle ne parlait guère ; elle ne leva les yeux que deux fois au cours du dîner, dont une fois pour examiner Childe avec attention. Elle ressemblait à une momie que l'on vient d'exhumer des caves d'une pyramide d'Égypte et qui se languit déjà de sa crypte. Elle était vêtue d'une robe du soir à col montant en velours bordeaux, pailletée de brillants, avec un jabot de dentelles, dont elle avait dû faire l'acquisition aux alentours de 1890.

Bien qu'elle fût aussi grosse à elle seule que deux truies, Mme Grasatchow avait une peau blanche et nacrée, sans le moindre défaut et d'immenses yeux d'un beau violet pourpre. Moins grosse, au temps de sa jeunesse, elle avait sans doute été d'une beauté remarquable. À sa façon de parler d'elle-même, elle se croyait toujours belle ; elle avait même l'air de se prendre pour la femme la plus belle et la plus désirable du monde. Elle parlait à voix haute et sans aucune pudeur des hommes qui étaient morts d'amour pour elle – littéralement parfois. Vers le milieu du repas, quand elle eut englouti deux bons tiers du bourbon, elle se mit à bafouiller un peu. Childe était sidéré. Ce qu'elle avait bu aurait suffi à le tuer, à tuer n'importe quel homme normalement constitué, et elle n'avait rien d'autre que de petites difficultés d'élocution.

Elle avait bu beaucoup plus que le Chinois Fred Pao, qui avait arrosé son dîner de généreuses rasades de vin rouge ; mais à côté d'elle, il faisait figure de buveur très modéré. Pourtant, alors que personne n'avait fait aucune remontrance à Mme Grasatchow, Igesçu regardait Pao d'un air soucieux. Il l'entraîna dans un coin pour lui parler à part. Childe ne pouvait pas les enttendre, mais il vit la main d'Igescu se refermer sur le poignet du Chinois ; le baron

secoua la tête et agita le pouce de son autre main en direction de Childe.

Tout à coup, Fred Pao fut pris de tremblements et se précipita hors de la pièce. Malgré sa hâte, Childe n'avait pas l'impression qu'il était sur le point de vomir. Il n'était pas blême et hagard comme il sied à un homme dont les intestins s'apprêtent à rejeter leur contenu.

La table fut desservie et on leur offrit des cigares, du brandy et des liqueurs. Childe crut défaillir quand il vit Mme Grasatchow allumer un énorme Havane à dix dollars et s'enfiler d'un trait un grand verre de brandy. Le baron s'adressa à Childe :

— Vous réalisez certainement, dit-il, qu'il m'aurait été facile de vous faire abattre, puisque vous vous êtes introduit chez moi sans mon autorisation, pour ne rien dire de votre petite séance de voyeurisme et du reste. Mais la violation de domicile fait déjà un motif suffisant. Alors, si vous me disiez ce qui vous a poussé à agir ainsi ?

Childe hésita. Igescu savait son nom ; il devait donc savoir aussi qu'il exerçait la profession de détective privé. Et qu'il était l'associé de Colben. Il devait sans doute avoir compris que Childe avait retrouvé sa piste, et il était peut-être curieux de savoir ce qui l'avait mis sur la voie. Il se pouvait aussi qu'il se demande si Childe avait averti quelqu'un de ses projets.

Childe décida d'être franc. Il résolut également de dire au baron que la police était au courant de sa présence chez lui et que les flics viendraient aux nouvelles s'il ne donnait pas signe de vie à l'heure convenue. Igescu l'écouta avec un sourire amusé.

— Fort bien, dit-il à la fin. Et que croyez-vous qu'ils découvriraient au cas extrêmement peu probable où ils viendraient perquisitionner chez moi ?

Il se pouvait que sur ce point Igescu fût déçu. Car il y avait de fortes chances pour que les flics trouvassent deux corps nus ligotés l'un à l'autre sur une pelouse du parc.

Igescu aurait du mal à expliquer la chose, mais ça n’irait pas vraiment très loin. Au mieux, les flics seraient un peu perplexes et le baron un peu embarrassé.

Sur ces entrefaites, Vassili Chornkine et Frau Krautschner pénétrèrent dans la pièce. Ils étaient habillés l’un et l’autre. Ils s’arrêtèrent devant Childe, le fixèrent des yeux sans mot dire, puis le plantèrent là. La jeune femme s’arrêta à la hauteur d’Igescu et lui dit quelques mots à l’oreille, tandis que le blondinet s’attablait et demandait à être servi. Igescu jeta un coup d’œil à Childe, fronça les sourcils puis sourit. Il murmura quelque chose à Frau Krautschner, qui s’esclaffa et alla s’asseoir à côté de Chornkine.

Childe se sentait de plus en plus piégé. Il ne pouvait rien faire, sauf peut-être tenter de s’enfuir. Mais il savait qu’il n’irait pas bien loin. Il ne lui restait plus qu’à se laisser flotter au gré des délires du baron en espérant qu’une occasion de s’échapper finirait par se présenter.

Le baron l’observait par-dessus le petit verre de brandy qu’il avait porté à son nez.

— Avez-vous consulté des ouvrages de Le Garrault, monsieur Childe ? demanda-t-il.

— Non répondit Childe. Et d’ailleurs, il paraît que la bibliothèque de l’université est fermée, à cause du smog.

— Allons dans mon cabinet, dit le baron en se levant. Nous y serons plus tranquilles pour parler.

Mme Grasatchow se leva péniblement de sa chaise en soufflant comme un cachalot ivre. Elle entoura d’un bras les épaules de Childe ; la chair de son bras pendait mollement comme des paquets de lianes dans la jungle.

— Je viens toi, mon biquet ! Tu ne vas pas me hisser tomber, tout de même !

Mme Grasatchow jeta un regard torve en direction du baron, mais elle lâcha l’épaule de Childe et se rassit.

Le cabinet du baron était une vaste pièce aux murs tapissés de cuir noir, avec des rayonnages en bois sombre et massif encastrés dans les murs. Ils contenaient au moins

cinq mille volumes, – dont certains semblaient vieux de plusieurs siècles. Le baron prit place dans un grand fauteuil de cuir bien rembourré, dont le dossier en bois sculpté représentait un diable avec des ailes de chauve-souris. Childe s'assit dans un fauteuil semblable, mais dont le dossier représentait un troll.

— Michel Le Garrault…, commença le baron.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? le coupa Childe. Vous donnez une réception ?

— Le Garrault ne vous intéresse pas ?

— Bien sûr que si. Mais il se trouve qu'à ce moment précis, il y a des choses qui présentent beaucoup plus d'intérêt pour moi. Par exemple, rester en vie.

— Ça ne dépend que de vous, bien entendu. Nous tenons tous notre destinée entre nos mains. Les autres ne jouent que le rôle que nous voulons bien qu'ils jouent. Enfin, ce n'est qu'une théorie parmi d'autres.

Pour le moment, disons que vous êtes mon invité et que vous êtes libre de vous en aller quand vous le jugerez bon. Il se pourrait d'ailleurs que ce soit vrai. Sait-on jamais ? Croyez-moi, si je veux vous parler de Le Garrault, ce n'est pas pour passer le temps. Eh bien ?

Le baron souriait toujours. Childe pensa à Sybil et il sentit la moutarde lui monter au nez. Il savait qu'il aurait été vain de questionner le baron sur le compte de Sybil. S'il l'avait vraiment kidnappée, il ne l'admettrait que si cela lui servait à quelque chose.

— Le vieil érudit belge en savait plus que personne sur l'occulte, le surnaturel et ce qu'on nomme, très injustement, le *bizarre.* Quand je dis plus que *personne,* je veux dire plus qu'aucun *humain.*

Le baron s'interrompit pour tirer une bouffée de son cigare. Childe, malgré tous ses efforts pour rester calme, se sentait de plus en plus crispé.

— Ou bien le vieux Le Garrault a trouvé des documents que les autres érudits n'avaient pas trouvé, ou bien il y a vu

ce qu’ils n’avaient pas su y voir. Il n’est pas exclu non plus qu’il soit entré en communication avec quelques-uns des… comment dirais-je… des *non-humains ?* Des non-humains, ou des pseudo-humains, et qu’il ait recueilli auprès d’eux toutes ses informations. Reste que Le Garrault a formulé l’hypothèse suivant laquelle les créatures que l’on a nommées « loups-garous », « vampires », « fantômes », « esprits frappeurs », etc., seraient des êtres vivants issus d’un ou de plusieurs univers parallèles. Savez-vous ce qu’est un univers parallèle ?

— Je crois, dit Childe, que c’est une idée qui a été émise par un écrivain de science-fiction. Sa théorie était, si je me souviens bien, que plusieurs univers, peut-être même un nombre infini d’univers, peuvent occuper ensemble le même espace. Ils le peuvent parce qu’ils sont polarisés, ou perpendiculaires entre eux. En réalité, ces termes n’ont aucun sens, mais ils prétendent expliquer un phénomène de la physique qui permettrait à plus d’un cosmos d’occuper le même « espace ». Cette idée des univers parallèles a été utilisée par certains auteurs de science-fiction pour décrire des univers qui sont tantôt l’exacte réplique du nôtre, tantôt un peu différents, tantôt radicalement différents. Par exemple, un univers dans lequel le Sud aurait remporté la Guerre de Sécession. Pour autant que je sache, cette idée a été employée au moins trois fois.

— Excellent ! fit le baron. Vos exemples ne sont pas tout à fait adéquats. Aucun des trois récits auxquels vous faites allusion ne part du postulat d’un univers parallèle. Les livres de Churchill et de Kantor étaient du type « *que serait-il arrivé si »*, et celui de Moore racontait un voyage à travers le temps. Mais dans l’ensemble vous êtes dans le vrai. Le Garrault a été le premier à élaborer une théorie des univers parallèles, mais la diffusion de ses livres est restée confidentielle et il est tout à fait méconnu. Il n’a pas postulé l’existence d’univers en séries qui divergeraient légèrement à la fin de chaque série, c’est-à-dire à la fin la plus proche

de l’univers terrestre, pour devenir de plus en plus différents au fur et à mesure que l’on s’éloigne de la terre. Son postulat est au contraire que ces univers différents n’ont rien de commun avec la Terre, qu’ils sont régis par des lois physiques d’un tout autre ordre et que la plupart seraient complètement incompréhensibles pour des Terriens qui parviendraient à passer à travers les « murs » qui séparent ces univers. Il avance aussi l’idée qu’il pourrait y avoir des « passages » ou des « trouées » dans ces « murs » et qu’il peut arriver de temps en temps qu’un habitant d’un univers donné passe dans l’univers voisin. Il va encore plus loin. Il baptise son hypothèse du nom de « théorie », mais il est persuadé qu’il s’agit de faits. Il pensait qu’il existait des brèches, des trous, des ruptures, qui s’ouvraient parfois à l’endroit où ces murs avaient des points faibles ou des défauts. Il dit que des créatures, visibles ou invisibles ont parfois pénétré dans notre univers à travers ces brèches. Mais elles ont des formes tellement autres que l’esprit humain ne peut admettre leur existence. C’est pourquoi l’esprit humain leur a donné des formes qui les expliquent. Pour lui, l’important n’est pas que les hommes *voient* ces créatures sous telle ou telle forme mais bien que les créatures finissent par adopter les formes que leur prête l’esprit humain parce qu’elles ne pourraient pas survivre longtemps dans notre univers sans prendre des formes adaptées à ses lois physique ? Les formes ne sont peut-être pas adéquates à cent pour cent mais une approximation vaut mieux que rien. Et d’ailleurs, les créatures peuvent avoir plus d’une forme car les hommes se les imaginent ainsi. D’où le loup-garou, qui est tantôt homme et tantôt loup, d’où le vampire, qui est tantôt humain et tantôt chiroptère.

Il est vraiment en train de se payer ma tête, se dit Childe. Ou alors il est tellement cinglé qu’il croit vraiment à tout cela. Où veut-il en venir ? Essaye-t-il de me faire comprendre qu’il est l’une de ces *créatures* ?

— Certaines de ces créatures, poursuivit le baron sont arrivés ici de manières fortuite. Elles ont été happées par une déchirure provisoire du mur, et n'ont pas pu repasser de l'autre côté. D'autres sont des criminels que les habitants de leur univers ont exilé sur terre ; pour elles, la Terre est une sorte de bagne naturel.

— C'est une idée bien fascinante, fit Childe. Mais pourquoi ces créatures choisissent-elles d'adopter certaines formes et non certaines autres ?

— Parce que dans leur cas, c'est le mythe, la légende, la superstition, appelez cela comme vous voudrez, qui donne naissance à la réalité. Il y a d'abord eu les croyances et les légendes sur les hommes-bêtes, les vampires, les fantômes et tutti quanti. Ces légendes existent depuis des temps immémoriaux ; elles datent d'avant l'Histoire, d'avant la Civilisation. Sous une forme ou une autre, elles existaient déjà à l'âge de pierre.

Childe se tortilla un peu sur sa chaise : il se sentait de plus en plus mal à l'aise. De nouveau, il était glacé. Il avait l'impression qu'une ombre planait sur lui, celle d'une brute à moitié humaine, courtaude, massive et velue, au front proéminent et à la mâchoire prognathe. Et que derrière elle se profilaient les silhouettes de créatures étranges, avec de grands crocs et d'immenses serres de rapace.

— Le Garrault, continua le baron, fait état d'un phénomène *d'imprégnation psychique.* Il n'emploie pas le mot *d'imprégnation,* mais c'est bien ce qu'il a voulu dire. Il dit que les créatures différentes peuvent survivre un certain temps sous leur propre forme après leur arrivée dans notre univers. Elles deviennent fluides, et elles se liquéfient progressivement.

— Comment ça, fluides ?

— Elles s'efforcent de changer de forme pour pouvoir s'adapter aux lois physiques de notre univers. Un univers qui est aussi incompréhensible pour elles que le serait leur univers pour un Terrien. Ça leur coûte un effort terrible, des

tensions qui finissent inéluctablement par les déchirer et les tuer, à moins qu'elles ne rencontrent un humain. Et si par bonheur elles viennent d'un univers où elles ont acquis la faculté d'entrer en communication avec les esprits d'autres créatures, télépathiquement, je suppose, bien qu'à mon sens ce terme est par trop restrictif, elles peuvent *s'imprégner* du contenu d'un esprit humain, ce qui leur permet de s'adapter. Elles le peuvent parce qu'elles ont compris quelle forme elles doivent adopter pour survivre dans cet univers. Vous me suivez ?

— Pas tellement.

— Il est aussi difficile pour moi d'expliquer tout cela qu'il est difficile à un mystique d'expliquer ses visions. Vous devez bien comprendre que mes explications ne collent pas mieux aux phénomènes réels sur lesquels elles portent que la description de l'atome comme un système solaire en miniature ne correspond à la réalité.

— Ça, au moins, je peux le comprendre. Vous faites des analogies.

— Des analogies quelque peu forcées… Le Garrault dit que, si elle a de la chance, la créature venue d'ailleurs peut rencontrer des êtres humains qui la perçoivent comme quelque chose qui n'est pas naturel – en un sens, c'est d'ailleurs vrai ; dans l'univers humain, elle n'est pas naturelle. Les hommes ne peuvent quand même pas refuser absolument son existence : il est dans leur nature de vouloir expliquer tous les phénomènes qu'ils observent, ou plutôt, de vouloir les circonscrire, les classer, leur assigner une place dans l'ordre naturel des choses. Ainsi, la créature emprunte aux humains sa forme et une part déterminée de sa nature. Le processus *d'imprégnation psychique* est-il achevé. Vous comprenez à présent ? Bon gré, mal gré, la créature venue d'ailleurs devient ce que l'être humain croit qu'elle est. Elle conserve néanmoins certaines des caractéristiques qui étaient les siennes dans son univers d'origine, ou plus exactement, certains pouvoirs, certaines

facultés dont elle peut faire usage quand les circonstances s'y prêtent. Elle peut s'en servir parce qu'ils existent déjà dans notre univers, bien que la plupart des hommes, je veux dire la plupart des hommes *instruits,* et donc conditionnés, refusent d'admettre l'existence de ces facultés et même des créatures qui les détiennent…

— Vous avez mangé votre chateaubriand et votre laitue avec beaucoup d'appétit, dit Childe. Moi qui croyais que les vampires ne vivaient que de sang…

— Qui vous a dit que j'étais un vampire ? rétorqua en souriant le baron. Et qui vous dit que les vampires ne vivent que de sang ? Les gens qui l'affirment savent-ils de quoi ils parlent ?

— Et les fantômes ? fit Childe. Comment votre théorie explique-t-elle les fantômes ?

— Le Garrault dit que les fantômes sont la conséquence d'une *imprégnation psychique* inachevée. Ils ont pris, en partie seulement le plus souvent, la forme du premier être humain rencontré. D'autres fois, c'est l'être humain qui les prend pour le fantôme d'un humain décédé. Par exemple, un homme voit quelque chose qu'il prend pour le fantôme de sa femme morte, et la créature devient le fantôme en question. Malheureusement, les fantômes ont une existence précaire, intermittente. Ils ne sont jamais tout à fait de ce monde. Le Garrault dit même qu'il se peut que certaines créatures fassent sans arrêt la navette entre notre monde et leur monde d'origine, et qu'elles sont en somme fantômes dans les deux mondes.

— Vous espérez vraiment que je vais croire à ces foutaises ? fit Childe.

Le baron lâcha une bouffée de fumée. Il regarda la fumée comme si c'était un fantôme qui s'était soudain matérialisé devant lui.

— Non, dit-il à la fin. Même moi, je ne crois pas à la validité de cette théorie concernant les fantômes. Sur ce point, Le Garrault ne me satisfait pas.

— Vous avez une théorie de rechange ?

— Pas vraiment, fit le baron en haussant les épaules. Les fantômes ne viennent d'aucun des univers qui me sont familiers. Leur origine est aussi mystérieuse pour moi que leur *modus operandi.* Ils existent, pourtant. Il en est même de dangereux.

Childe éclata de rire.

— Vous voulez dire, fit Childe en riant, que les vampires, les loups-garous, bref, les *créatures,* craignent les fantômes ?

— Parfois, oui, dit le baron en haussant de nouveau les épaules.

Childe avait envie de lui poser d'autres questions mais il jugea préférable de n'en rien faire. Il ne voulait pas que le baron devine qu'il avait trouvé son studio de cinéma, la pièce pleine de caméras avec la table en Y. Il n'était pas exclu que le baron ait décidé de le laisser repartir, sachant qu'il pouvait se débarrasser de toutes les preuves incriminatoires avant que Childe ait eu le temps de convaincre les flics que ça valait la peine de faire une perquisition. Childe renonça donc à lui demander pourquoi il avait choisi Colben et Budler comme victimes. D'ailleurs, il semblait évident que Budler avait été sélectionné par une des femmes de la bande pour participer à leurs petits jeux. La femme que Colben avait vue en compagnie de Budler était soit Magda soit Vivienne, soit Frau Krautschner. Quant à… Colben, ils avaient dû le détecter et le capturer pendant qu'il les filait.

— Nous devrions rejoindre nos amis, dit le baron en se levant. D'après ce que j'entends, la fête bat son plein. Childe se leva à son tour et lança un coup d'œil vers la porte entrebâillée, d'où s'échappaient des cris, des rires et des battements de mains.

Il tressaillit et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Dolores del Osorojo ! Elle passait devant la porte. Avant de disparaître, elle tourna la tête vers lui et lui fit un sourire.

Chapitre XV

Si le baron l’avait vue, il n’en laissa rien paraître. Il s’inclina légèrement et fit signe à Childe de le précéder. Ils prirent le couloir (Dolores avait disparu) et regagnèrent la salle à manger. O’Faithair tapait comme un sourd sur le piano à queue. Il jouait un air que Childe n’avait jamais entendu. Les autres étaient encore attablés, affalés sur les divans, ou debout à côté du piano. Glam et les deux soubrettes, qui avaient desservi la table, étaient en train de débarrasser la crédence. Mme Grasatchow vidait un magnum de champagne. Magda Holànyi était assise sur une chaise de fer à tête de mort ; sa longue robe du soir était remontée jusqu’à la taille, et elle exhibait des jambes parfaites et le bas de sa gaine d’où s’échappaient quelques poils roux. Un joint à moitié fumé était posé près d’elle dans un cendrier, sur la table.

Elle regardait une photo dans un antique stéréoscope en bois. Childe lui rabaissa sa robe sur les genoux ; la vue des poils de son pubis le défrisait beaucoup.

— Ça m’étonne de vous voir jouer à des jeux aussi innocents, lui dit-il. Mais peut-être que la photo est du genre… euh…

Magda le regarda et sourit.

— Tenez, lui dit-elle. Voyez vous-même.

Il porta le stéréoscope à ses yeux et il régla l’image jusqu’à ce que les détails soient nets et tridimensionnel. La photo était on ne peut plus innocente. C’était celle de trois hommes en bateau à voile, avec une grande montagne à l’arrière-plan. Le cliché avait été pris d’assez près pour que l’on distingue nettement les traits des trois hommes.

— Il y en a un qui me ressemble, dit Childe.

— C’est pour ça que j’ai sorti cette photo de l’album expliqua Magda.

Elle s’interrompit, tira une profonde bouffée de son joint, gardant longtemps la fumée dans ses poumons avant de la rejeter.

— C’est Lord Byron, continua-t-elle. Les deux autres sont Shelley et Leigh Hunt.

— Tiens, c’est vrai, fit Childe, qui était toujours en train de regarder la photo. Mais il me semble… j’en suis sûr même… la photographie n’avait pas encore été inventée du temps de Byron.

— Juste, dit Magda. Ce n’est pas une photo.

Childe s’apprêtait à lui demander une explication quand soudain deux énormes bras blancs le ceinturèrent par-derrière. Mme Grasatchow le souleva du sol et le porta jusqu’à un divan sur lequel elle le jeta en poussant des cris de joie stridents. Childe se redressa. Il était si furieux qu’il voulut la frapper ; il leva le poing, mais la grosse femme le fit retomber d’une poussée sur le divan.

Non contente d’être très lourde, elle était d’une force peu commune.

— Ne bouge pas ? dit-elle. J’ai des choses à te dire…

Childe haussa les épaules. Elle s’assit à côté de lui, et le divan s’affaissa sous la charge. Elle lui saisit la main et, le serrant contre elle, reprit l’espèce de monologue décousu qu’elle lui avait tenu pendant tout le dîner. Elle lui parla des hommes qui avaient eu de la convoitise pour elle et lui dit ce qu’elle leur avait fait. Childe commençait à se sentir drôle ; autour de lui, les objets perdaient de leur netteté. Il comprit qu’il avait sans doute été drogué.

Quelques instants plus tard, il en fut certain. Il avait suivi des yeux le baron, qui se dirigeait vers la porte ; il s’était détourné l’espace d’un instant, et, quand il avait de nouveau regardé vers la porte, le baron avait disparu et une chauve-souris voletait dans la pièce.

La métamorphose avait été si rapide qu'il eut l'impression qu'il s'agissait d'un film avec un brusque changement de séquence.

Mais s'agissait-il vraiment d'une métamorphose ? Rien n'aurait empêché le baron de se faufiler hors de la pièce et de lâcher une chauve-souris. Il se pouvait même qu'objectivement parlant il n'y ait pas de chauve-souris ; peut-être était-il sous l'effet d'un hallucinogène quelconque, et l'idée qu'Igescu était un vampire lui était venue plus d'une fois.

Childe résolut de ne faire aucune remarque sur ce qu'il avait vu. Personne d'autre ne semblait s'en être aperçu. À vrai dire, les autres n'étaient plus en état de voir grand-chose. O'Faithair tapait toujours sur son piano. Herbe-qui-Plie et Panchita Pocyotl étaient debout l'un en face de l'autre ; ils se tortillaient et traînaient des pieds dans une espèce de parodie poussive de la dernière danse à la mode. Vivienne Macbrough, la sculpturale rouquine, était assise sur l'autre divan avec Rebecca Nguma, la splendide négresse. Vivienne, d'une main, portait une coupe d'argent à ses lèvres ; son autre main était glissée sous la robe de Nguma. Nguma avait mis une main sous la robe de Vivienne. Fred Pao, le Chinois, était allongé sur le dos ; Magda, debout sur ses jambes repliées, s'apprêtait à exécuter un saut périlleux arrière. Elle avait retiré ses escarpins et sa robe et n'était plus vêtue que de sa gaine, de ses bas, et d'un soutien-gorge en résille. Quand elle eut assuré son équilibre, Fred Pao la souleva ; elle se lança, tourbillonna sur elle-même et retomba sur ses pieds. Ses pieds nus auraient du être brisés sous le choc, mais elle n'avait pas l'air de souffrir le moins du monde. Elle rit, prit son élan, fit un double saut périlleux avant en passant par-dessus Fred Pao et atterrit sur le bord de la bergère où avait pris place l'arrière-grand-mère du baron. La vieille tendit une main griffue vers le soutien-gorge de Magda et l'arracha. Magda rit encore et s'éloigna en pirouettant.

Le baron s’approcha de sa bisaïeule d’un pas nonchalant, se pencha vers elle et lui murmura quelque chose à l’oreille. Le visage de la vieille s’illumina et elle fit entendre un petit rire perçant.

Magda termina son tour de piste tourbillonnant sur les genoux de Childe. La tête de Childe était pressée tout contre sa poitrine, d’où émanait un parfum capiteux, mêlé d’une odeur de sueur et d’une autre odeur, indéfinissable.

Mme Grasatchow se précipita sur Magda et la repoussa avec une telle brutalité qu’elle tomba des genoux de Childe et s’écrasa par terre. Elle releva la tête et resta un moment sans rien dire, l’air étourdi ; elle avait les jambes largement écartées et le sexe entrouvert.

— Il est à moi ! glapit Mme Grasatchow. Tu m’entends, saleté de reptile ! À moi !

Magda se remit péniblement debout. Elle ne louchait plus. Elle ouvrit la bouche, darda une langue pointue et se mit à siffler.

— Arrière ! gronda, grogna, plutôt, Mme Grasatchow. Glam entra dans la pièce. Il lançait à Magda des regards ulcérés. Manifestement, ça ne lui plaisait pas de la voir se donner en spectacle devant Childe, à moitié nue. Mais, sentant peser sur lui l’œil glacial du baron, il s’immobilisa ; Igescu lui fit un signe de tête et il ressortit docilement.

— Quoi, arrière ? siffla Magda. Je n’ai pas d’ordres à recevoir de toi, femme-truie, et tu ne me fais pas peur !

— Les cochons mangent les serpents, rétorqua Mme Grasatchow. Elle grogna (très distinctement cette fois), passa un énorme bras flasque par-dessus l’épaule de Childe et entreprit d’ouvrir sa braguette de l’autre main.

— Tu as toujours dévoré les êtres et les choses qui ne te plaisaient pas, mais il y a un serpent que tu n’as pas mangé et que tu ne mangeras pas, cracha Magda.

— Où sont les caméras ? fit soudain Childe en lançant autour de lui un regard circulaire.

— Tout est improvisé ce soir, répondit Mme Grasatchow. Oh, tu ressembles tellement à mon Géorgie !

Childe supposa qu'elle faisait allusion à George Gordon, Lord Byron, mais il n'avait aucun moyen d'en être sûr et aucune envie de se prêter au jeu.

Il lui repoussa la main juste au moment où elle refermait deux doigts sur son sexe qui, bien mal à propos, était en train de s'enfler. Il n'éprouvait que du dégoût pour la grosse femme et pourtant, quelque chose chatouillait sa libido. Cela venait peut-être du spectacle de Magda et de l'influence du climat d'excitation sexuelle qui imprégnait la pièce. Et bien entendu, la drogue qu'on lui avait administrée (il en était certain à présent) devait être principalement à l'origine de son état.

Magda s'assit de nouveau sur ses genoux et lui passa les bras autour du cou. Avec un épouvantable grognement, Mme Grasatchow leva son énorme main ; elle s'apprêtait à l'abattre sur Magda quand la vieille baronne, qui était toujours assise à l'autre bout de la pièce, lui cria quelque chose d'une voix stridente, et son geste s'interrompit. Sur ces entrefaites, une grande porte à deux battants s'ouvrit. Childe, qui avait aperçu le mouvement du coin de l'œil, se retourna. Le baron se tenait dans l'encadrement de la porte. Derrière lui, il y avait la salle de billard, ou une salle de billard qui ressemblait diantrement à celle que Childe avait déjà vue. Chornkine et Krautschner, les deux jouvenceaux blonds, disputaient une partie acharnée.

Le baron fit quelques pas dans la pièce, et s'arrêta à deux mètres derrière Childe.

— La police ne sait pas qu'il est ici, dit-il.

Childe explosa. Il jaillit du divan, repoussa Magda, l'enjamba et se précipita vers la porte la plus proche. Il se retrouva dans un couloir, fut arraché de terre, retourné sauvagement ; Glam le pressait contre lui. Les immenses bras du géant le paralysaient complètement, à l'exception des jambes. Il lui bourra les tibias de coups de pied, mais

Glam devait porter de grosses bottes sous son pantalon car il avait l'air de ne rien sentir. Peut-être que ça ne lui faisait rien…Childe n'était pas sûr d'avoir encore des forces.

Glam le ramena dans le salon en le tenant par la main, comme un enfant.

— C'est une bonne chose, dit le baron. Pour lui comme pour toi, Glam. Tu as résisté à ton envie de le tuer. Toutes mes félicitations.

— J'aurai droit à une récompense ? demanda Glam.

— Oui. Tu pourras t'amuser un peu avec lui. Pour ce qui est de Magda, si elle ne veut pas de toi et qu'elle le dit, elle peut continuer à t'envoyer au diable. Mon autorité a ses limites. D'ailleurs, tu n'es pas vraiment des nôtres.

— Tu peux t'estimer heureux que je ne t'aie pas encore tué, Glam, dit Magda.

— Sacré Glam ! fit Mme Grasatchow. Tu n'es qu'un dépravé. Tu baiserais bien ce serpent si quelqu'un lui tenait la tête, hein ? Je t'ai proposé de te donner un coup de main…

— Ça suffit comme ça, dit le baron. Quant à Childe, vous n'avez qu'à le jouer aux dés ou au billard. La gagnante fera de lui ce qu'elle voudra. Mais j'en veux un morceau, compris ?

— Jouons-le aux dés ! dit Magda. Ça sera plus vite fait.

Sur un signe de tête du baron, Glam empoigna fermement Childe par une épaule et l'entraîna vers la porte.

— À tout de suite, chéri ! lui cria Magda.

— Cul de cochon que tu l'auras ! fit Mme Grasatchow, jurant à la cosaque.

— Si tu me bats aux dés, dit Magda en riant, c'est lui qui aura un cul de cochon !

— Ne me pousse pas à bout ! glapit la grosse femme.

Glam poussa Childe jusqu'au bout du couloir, puis il lui fit descendre deux volées de marches. Ils se retrouvèrent dans un vaste corridor aux murs de pierres grises. Ils s'arrêtèrent devant une porte massive, en chêne noir, où des

excroissances de fer dessinaient les contours d'une gargouille au sourire hideux. La main de Glam passa de l'épaule à la nuque de Childe et il serra. Childe crut que sa tête allait éclater sous la pression. Il tomba à genoux et s'appuya le front contre le mur, à demi inconscient ; le cou tordu par la douleur. Glam sortit une clé, ouvrit la porte, et tira Childe d'une main jusqu'au fond de la pièce. Il le déshabilla complètement, sans prendre garde à ses velléités de résistance, le mit debout et lui passa au cou un collier métallique qui se referma avec un sinistre claquement. Puis il ramassa les vêtements épars, sortit et ferma la porte à clé.

La pièce était éclairée par une ampoule nue qui pendait du plafond. Le sol était jonché de paille et il y avait quelques couvertures étalées. Les murs et le plafond étaient d'un rouge pâle.

Childe sentit ses forces lui revenir ; le collier de métal qui lui enserrait le cou était attaché par une mince chaîne d'acier à un anneau scellé dans le mur. La chaîne faisait un peu plus d'un mètre de long. Il examina la pièce, mais ne vit rien qui pût indiquer la présence d'un objectif de caméra ou d'un œil électronique fixé sur lui. Les murs et le plafond semblaient parfaitement lisses. Mais il n'était pas impossible qu'un pan du mur fût en réalité une lucarne peinte en trompe-l'œil.

Il y eut un cliquetis à la porte ; une clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit lentement et Magda fit son apparition. La clé qu'elle tenait à la main était le seul rempart de sa pudeur. Elle resta plantée sur le pas de la porte, à lui sourire. Tout à coup, elle tourbillonna sur elle-même, dit « Qui est là ? » et partit en courant dans le couloir. Childe eut tout juste le temps d'apercevoir son dos et ses hanches ovoïdes.

Il y eut un choc sourd, suivi d'un cri inarticulé. Puis ce fut le silence.

Childe n’avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans le corridor ; il présumait que Magda avait été attaquée par Glam ou par Mme Grasatchow. C’aurait été de leur part une audace surprenante, car le baron leur avait fait comprendre on ne peut plus clairement jusqu’où ils pouvaient aller.

Il attendit. Un bruit lui parvint, celui d’un corps nu traîné sur le dallage. Puis, à nouveau, ce fut le silence. Puis, il y eut comme un murmure. Ce n’était pas un murmure de voix, mais un froufrou de soie. Childe eut un haut-le-corps.

Dolores del Osorojo venait d’apparaître sur le seuil. Le bas de sa robe tourbillonna tandis qu’elle se retournait pour fermer la porte derrière elle. Puis, elle fit volte-face et s’avança lentement dans la direction de Childe, ses beaux bras blancs tendus vers lui. Elle n’était pas transparente du tout. Elle était on ne peut plus consistante, et ses chairs étaient jeunes et fermes. Ses cheveux noirs, son visage pâle, ses lèvres vermeilles, la gorge blanche qui gonflait son corsage étaient tous bien charnels. *Délicieusement* charnels.

Les bras de Dolores se refermèrent sur lui ; il sentait la pointe de ses seins qui s’écrasaient sur sa poitrine, ses lèvres qui se pressaient contre les siennes, mais il était trop paralysé par la frousse et il n’eut pas même un début d’excitation. L’haleine de Dolores était chaude, et elle lui enfonça dans la bouche une langue que le désir rendait brûlante, mais il n’en était pas moins transi. Un filet de salive tiède, s’échappant de la bouche haletante de Dolores, lui coula le long du menton et de la poitrine.

Childe eut un mouvement de recul, mais le mur l’arrêta. Elle se serra de nouveau contre lui et il n’eut pas le courage, ou la force, d’essayer de la repousser. Il tremblait de tous ses membres.

La jeune femme bredouilla quelque chose en espagnol. Childe ne comprit pas ce qu’elle disait, mais cela ressemblait à des paroles d’apaisement. Elle fit un pas en

arrière, et commença à se déshabiller avec des gestes fébriles. Sa robe tomba à terre, suivie de ses trois jupons, de sa combinaison, de ses longs bas noirs et de sa gaine-corset. Nue, Dolores était encore plus belle qu'avec ses vêtements. Elle avait des seins bien pleins, dont les mamelons, presque aussi larges que l'extrémité des pouces de Childe, pointaient légèrement vers le haut. Son pubis était couvert d'une épaisse toison noire, et une ligne de poils, qui évoquait la fumée d'un feu lointain, lui remontait jusqu'au nombril. Ses poils étaient humides et une coulée lubrifiante s'était formée sur sa cuisse, ce qui montrait bien l'étendue de son impatience.

Voyant cela, Childe eut un peu moins peur. Elle avait trop du protoplasme, et pas assez de l'ectoplasme, pour qu'il crût vraiment, tout au fond de lui, qu'elle était un fantôme authentique.

Mais il ne se sentait pas à son aise, loin de là. Il rassembla tout ce qu'il savait d'espagnol et lui demanda de le délivrer ; il comprit alors que cela n'entrait pas dans ses intentions. Ou que quelque chose l'en empêchait.

Il insista et lui demanda une deuxième fois d'aller récupérer la clé de Magda. Elle secoua la tête ; cela voulait dire ou bien qu'elle refusait de le faire, ou bien qu'elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Il lui restait l'espoir qu'elle le délivrerait dès qu'elle aurait eu ce qu'elle désirait. Et ce qu'elle désirait, pour une raison ou une autre, c'était lui, Childe.

L'objet de son désir n'avait rien de mystérieux. Mais la raison pour laquelle elle avait jeté son dévolu sur lui était mystérieuse. Pour l'instant, bien sûr, il ne lui était pas possible de tirer ça au clair.

Elle l'embrassa avidement, puis elle se mit à lui triturer le sexe sans cesser de l'embrasser. Il n'arrivait pas à bander ; au contact des doigts de Dolores, sa peau devenait froide comme celle d'un mourant et sa queue se recroquevillait. Il était vraiment paniqué.

À la fin, elle décolla sa bouche de la sienne. Elle fit un pas en arrière et le dévisagea ; ses yeux noirs lançaient des éclairs. Puis, elle fronça les sourcils, et se coula de nouveau contre lui en murmurant des choses dans son espagnol incompréhensible. Elle s'agenouilla sur la paille et Childe sentît la chaleur de sa bouche sur sa queue flasque. Elle se mit à le sucer lentement, en lui caressant doucement le périnée du bout des doigts.

Childe se réchauffait progressivement ; son sexe, où le sang circulait de nouveau, commença à grossir. Une fois de plus, il éprouva ces sensations qui, pour être familières, ne deviennent jamais fastidieuses. Il posa ses mains sur le chignon de Dolores et retira le peigne qui le maintenait ; les cheveux dénoués lui couvrirent les épaules. Il fit aller ses hanches d'avant en arrière.

Soudain, Dolores arrêta de le sucer et se remit à l'embrasser ; en faisant tourner sa langue dans sa bouche. Puis elle prit son sexe d'une main, se haussa sur la pointe des pieds et se laissa retomber dessus. Childe la pénétra en douceur ; elle fit quelques mouvements de va-et-vient et il éjacula. Il y a orgasme et orgasme.

Celui-là fut si délicieux que Childe tourna de l'œil pendant qu'il jouissait.

On aurait dit que des gerbes d'étincelles fusaient dans le con de Dolores, qu'un siècle et demi d'abstinence se déchargeait d'un coup sur la verge de Childe. Et cette électricité lui foudroyait les nerfs. La sensation était si intense qu'il crut un instant avoir été vraiment calciné de l'intérieur. Peut-être qu'elle lui avait envoyé du jus. La chaîne obligeait Childe à se tenir tout raide. Il dit à la jeune femme, au fantôme (à la créature ?) d'aller chercher la clé de Magda mais elle fit comme si elle n'avait rien entendu. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle se refusait à le délivrer, puisqu'elle aurait été la première à en profiler. Puis il lui vint à l'idée qu'elle devait craindre qu'il ne prenne la

fuite et l’abandonne. Et ça, elle ne le voulait pas ; elle était encore loin de s’être défoulée.

Childe était limité dans ses mouvements, il ne pouvait guère changer de position, mais Dolores était du genre ingénieux. Elle le suça d’abord pour le remettre en érection ; elle faisait exactement le contraire de ce qu’elle aurait fait pour gonfler un ballon, mais avec le même résultat ; par la même occasion, elle nettoya de la langue tout ce qui restait de sperme sur sa queue et l’avala. Puis, elle s’arrêta, se mit à quatre pattes, lui tourna le dos, et se redressa en prenant appui sur les mains et en écartant les jambes. Quand elle fut en équilibre sur les mains, elle se laissa retomber et posa ses deux pieds sur le mur de chaque côté de Childe. Elle se rapprocha un peu de lui en déplaçant ses mains et se mit dans la position qui se prêtait le mieux à ce qu’elle voulait faire. Childe pensa d’abord se refuser à elle, mais, considérant qu’elle serait alors capable de le laisser enchaîné, il la saisit aux hanches. Son sexe passa sous les fesses de Dolores et s’enfonça dans le vagin ; elle se mit à se trémousser.

Comme Magda Holànyi, elle contractait à volonté le muscle constricteur de son vagin et lui en pressait le sexe. Childe ne bougeait presque pas, se contentant de tirer vers lui avec des brefs et violents soubresauts les hanches de la jeune femme. Au bout de quelques secondes, elle se mit à frissonner et à geindre. Elle eut orgasme sur orgasme. Elle criait en espagnol ; Childe connaissait mal cette langue, mais il parvînt à saisir quelques-unes de ses imprécations :

— Oh ! Sainte Marie Mère de Dieu, baise-moi ! Oh ! Jésusmariejoseph avec ta grosse queue ! Aaaahh ! Foutre ! Pine ! Merde ! Foutre ! Doux Jésus bénissez-moi il me baise ! Fous-moi sainte pine du ciel ! Baise-moi pine bénie !

Sur le moment, il ne fit qu’enregistrer ces paroles, sans penser à ce qu’elles voulaient dire, d’une façon purement émotionnelle. Plus tard, en se les remémorant, il en fut très étonné. Pour la fille d’un Grand d’Espagne, elle avait un

drôle de vocabulaire. Don Pedro del Osorojo était certes un peu excentrique, mais il avait montré qu'il était prêt à tout pour que sa fille ne fraye pas avec la roture. Bien sûr, Dolores avait passé un siècle et demi à hanter toutes sortes de gens, et cela avait dû lui permettre de se familiariser avec un langage qu'elle ignorait de son vivant. Mais comment expliquer qu'elle n'ait pas appris l'anglais du même coup ?

Pour l'instant, il n'avait pas la tête à réfléchir. Il était très long à jouir ; il eut le temps de la retourner. La tête en arrière, appuyée sur les bras, les pieds contre le mur elle pressait son con contre lui et le faisait aller d'avant en arrière, tandis que Childe passait les mains sous elle et lui malaxait les seins et les mamelons. Elle avait des muscles puissants, puisqu'elle parvenait à se maintenir dans cette position d'arcade humaine, la tête en bas tout en bougeant d'avant en arrière ; elle arrivait même à donner de grands coups de cul sans pouvoir s'aider comme avant, des mains de Childe qui lui tenaient les hanches.

Après ce qui lui sembla être un temps très long, Childe éjacula. Dolores, au summum de la jouissance, poussait des hurlements. Ensuite, elle laissa ses pieds glisser le long du mur. Childe l'aida en la retenant par les fesses ; puis il lui saisit les jambes et elle se laissa tomber à terre. Allongée sur le dos, hors d'haleine, elle ouvrit la bouche pour recueillir les dernières gouttes de son sperme. Puis elle se déplaça un peu sur le côté pour que le sperme lui arrose les seins. Elle étala le liquide gluant sur sa poitrine. Une âcre odeur de sperme et de sueur imprégnait toute la pièce.

Quand sa respiration fut redevenue normale, Dolores se releva et embrassa Childe, goulûment, tout en lui tripotant les couilles d'une main. Le goût de son sperme lui picotait la langue. Il détourna la face et dit :

— C'est fini pour le moment, Dolores. Si vous êtes bien Dolores et non quelqu'un ou quelque chose d'autre.

Il avait les jambes tremblantes. Baiser couché était déjà pour lui une sérieuse dépense d'énergie ; baiser debout était franchement épuisant. Et il lui semblait que faire l'amour avec Dolores lui demandait plus d'énergie qu'il n'en dépensait d'ordinaire à faire l'amour. Au début, l'espace de quelques secondes, elle lui en avait transmis – il aurait juré qu'elle lui avait balancé du jus dans la verge – mais les deux orgasmes successifs avaient été si sublimes qu'ils lui avaient tiré toutes ses réserves.

Il n'avait aucune raison objective de le penser, mais il sentait qu'elle lui avait dérobé une partie de son énergie vitale pour s'en nourrir et s'en solidifier. Dès le premier contact, elle lui avait paru assez charnue. Mais maintenant, elle semblait être devenue encore plus consistante. Voyant qu'il tremblait comme une feuille, Dolores lui dit quelque chose, sourit, et de son doigt levé, lui fit signe de ne pas bouger (comme s'il avait pu bouger, sacrebleu !). Elle sortit de la pièce, et reparut quelques secondes plus tard avec une bouteille de rouge et une superbe tranche de filet de bœuf. (Connaissait-elle un passage secret qui lui permettait d'accéder aux cuisines en un rien de temps ?) Il refusa le vin mais se jeta gloutonnement sur la viande. Il n'était pas sorti de table depuis plus d'une demi-heure – à vue de nez – mais il mourait de faim.

Dolores porta la bouteille à ses lèvres, et se mit à boire. Childe s'attendait presque à voir un trait noir lui descendre l'œsophage, comme dans la publicité pour l'Alka-Seltzer. Mais il vit seulement sa pomme d'Adam remuer.

Elle avait l'air d'avoir aussi soif qu'il avait faim. Elle siffla une bonne moitié de la bouteille ; elle l'aurait peut-être entièrement vidée s'il n'y avait eu un bruit de l'autre côté de la porte, qu'elle avait laissée entrouverte. Dolores eut un haut-le-corps et lâcha la bouteille, qui tomba sur le côté sans se briser ; le reste du vin rouge se perdit dans la paille.

Dolores se baissa et ramassa tous ses vêtements. Elle en fit un paquet qu'elle serra sous son bras droit, puis elle

s’approcha de Childe et l’embrassa du bout des lèvres. Son haleine sentait le sperme et le vin. Elle se précipita d’un bond jusqu’au mur de droite, posa sa main gauche à l’intersection de deux pierres et appuya. Un pan de mur s’ouvrit vers l’intérieur et vers la gauche ; il comprenait quatre blocs de pierre et mesurait 1,80 m de haut sur 1,20 de large. Il faisait noir à l’intérieur. Dolores se retourna vers Childe, lui sourit et lui lança un objet brillant. Il voulut se porter en avant pour l’attraper, mais la chaîne le tira brutalement en arrière, lui coupant la respiration. L’objet rebondit sur la pointe de son pied gauche et tomba dans la paille. C’était la clé du collier qui lui enserrait le cou. Dolores s’engloutit dans les ténèbres, et le pan de mur se rabattit en grinçant.

Une grosse tête avec d’énormes bajoues, de grands yeux violet-rose, surmontée de plusieurs étages de cheveux bleu-noir permanentes, se glissa par la porte entrebâillée. Madame Grasatchow.

Childe entendit, derrière elle, des voix surexcitées. Les yeux de la grosse femme s’agrandirent en le voyant. Elle poussa la porte et s’approcha de lui en se dandinant, traînant des pieds dans la paille. Childe ramena vers lui, le plus doucement possible, le pied qu’il avait tendu vers la clé. Madame Grasatchow renifla bruyamment.

— Du foutre ! s’exclama-t-elle.

— Qui était-ce ? ajouta-t-elle, en grognant comme une truie sur le point de mettre bas. Hein ? Dis-le moi ! Qui ?

— Vous l’avez vue, non ? fit Childe. Elle s’est enfuie par le couloir.

— Qui, elle ?

— Dolores del Osorojo, tiens !

Madame Grasatchow était naturellement pâle, et le maquillage la blanchissait encore. Mais son visage blêmit tout de même.

Le baron entra dans la pièce, un long cigare à la main.

— Dolores ! fit-il. J’en étais sûr ! Elle seule aurait osé…

La grosse femme fit brusquement volte-face, avec la grâce d’un rhinocéros (les rhinocéros, tout énormes qu’ils soient, ont des mouvements très gracieux).

— Vous nous aviez dit que Dolores n’était pas dangereuse ! s’écria-t-elle. Qu’elle ne pouvait rien contre nous !

Avant de lui répondre, le baron regarda Childe d’un air songeur et tira une bouffée de son cigare.

— Je croyais qu’il y avait peu de chances pour qu’elle se solidifie, expliqua-t-il. C’était une erreur.

— Qu’est-ce qu’elle a fait à Magda ? demanda Madame Grasatchow.

Le baron haussa les épaules.

— Ça, dit-il, il faudra le demander à Magda quand elle se réveillera. Si elle se réveille.

Glam parut à la porte, que son corps remplissait. Il tenait dans ses bras Magda, toujours nue.

La tête de la jeune femme pendait mollement, ses membres étaient flasques, sa longue chevelure blonde balayait le sol.

— Qu’est-ce que je fais d’elle ? demanda Glam.

— Monte-la dans sa chambre et mets-la au lit Demande à Vivienne de l’examiner.

Une lueur fugace passa sur le visage marmoréen du géant.

— Tu as raison, dit le baron. Elle est à ta merci. Mais si j’étais à ta place, je me méfierais.

Glam ne dit rien. Il tourna les talons et s’éloigna, emportant Magda. Les têtes des deux blondinets, Chornkine et Krautschner, s’encadrèrent avec une parfaite symétrie de chaque côté de la porte.

— Vous avez vu Dolores ? leur demanda le baron.

Ils secouèrent la tête avec un bel ensemble. Le baron lança un coup d’œil en direction du pan de mur que Dolores avait ouvert. Il ouvrit la bouche, et Childe crut qu’il allait

leur dire qu’elle s’était enfuie par là et les envoyer à sa poursuite ; mais il se ravisa et se tut.

Childe se dit que le baron préférait garder certains secrets pour lui. Est-ce qu’il n’avait pas confiance dans les jumeaux blonds ? Ou pensait-il qu’il aurait été vain de se lancer aux trousses de Dolores ? En tout cas, il devait avoir compris que Childe avait vu Dolores sortir par là.

— Elle a suffisamment de chair pour baiser, on dirait, remarqua madame Grasatchow. Il a la queue tout irritée et ça sent le sperme.

— Je ne suis pas aveugle, dit sèchement le baron. Magda a perdu sa clé. C’est vous qui l’avez Childe ?

Childe fit non de la tête. Igescu s’approcha des deux blondinets et ils tinrent un bref conciliabule. Puis les jumeaux se tournèrent le dos et partirent chacun dans une direction, courbés en deux, flairant comme des chiens de chasse. Le baron rentra dans la pièce.

— Otez vos yeux de la queue de cet individu, dit le baron, et aidez-moi donc à chercher cette clé.

— La voilà ! s’écria la grosse femme.

Elle se baissa, ramassa la clé et se releva en grognant. Le baron prit la clé et l’empocha.

Childe serrait les lèvres. Cette fois, il était bon ; à moins que Dolores ne revienne à son secours. Mais il n’y comptait pas trop. Elle lui avait lancé la clé, mais elle ne s’était pas assurée qu’il l’avait bien attrapée – pourtant elle en avait largement le temps. Son geste semblait être une façon de dire à Childe qu’il pouvait s’échapper à condition d’être assez leste et assez adroit. Peut-être voulait-elle se venger d’être restée si longtemps prisonnière d’une frustrante désincarnation ? Peut-être avait-elle voulu que Childe connaisse la souffrance, lui aussi ? Après tout, ce n’était ni par amour ni par affection qu’elle l’avait pris, mais parce qu’elle avait besoin de se soulager.

Mais elle était au moins partiellement son alliée. C’était le seul espoir qui lui restait.

Le baron sortit de la pièce. Quelques secondes plus tard, les deux blondinets réapparurent. Chornkine avait la clé du collier. Il l’ouvrit, et ils entraînèrent Childe hors de la pièce en le tenant chacun par un bras. Ils passèrent devant deux portes fermées. La troisième était ouverte ; ils entrèrent dans une pièce qui était aussi grande que celle qu’ils venaient de quitter. Mais les murs étaient lambrissés de chêne, le plafond couleur azur et le sol couvert d’un épais tapis de Perse orné de svastikas cerclées. Mais il y avait aussi une série de colliers au bout de chaînes attachées à des anneaux scellés dans le mur. Childe se retrouva harnaché comme avant. La pièce ne devait pas avoir d’issue secrète. Le baron jeta un coup d’œil à sa montre.

— Pour Dolores, dit-il, il faut faire quelque chose. Maintenant qu’elle s’est solidifiée, elle est devenue dangereuse. Mais chaque médaille a son revers : elle est dangereuse à présent, mais vulnérable du même coup. Il y a quelque chose à faire pour nous débarrasser d’elle, et nous le ferons. Je vais convoquer l’assemblée générale. Madame Grasatchow prit un air boudeur.

— Je pensais que…, dit-elle. Maintenant que Magda n’est plus là pour me mettre des bâtons dans les roues…

— Je vous donne une demi-heure, fit le baron. Pas une minute de plus. J’enverrai quelqu’un vous chercher. Je suis sûr que vous préférez ne pas remonter toute seule.

La grosse femme tressaillit. Sa chair tressauta comme si une lame de fond l’avait traversée.

— Vous voulez dire que je… que j’ai des raisons d’avoir peur… Que je suis en danger, *moi ?*

Elle partit d’un rire tonitruant.

— Nous sommes *tous* en danger, ma chère amie, dit Igescu. Tout à coup, notre sécurité s’est envolée.

— Cet individu, continua-t-il en désignant Childe du pouce, y est pour quelque chose, mais je ne sais pas exactement de quelle manière. Il dégage une sorte de

magnétisme très particulier. Il se peut que Dolores ait attendu quelqu’un comme lui toutes ces années.

— Une demi-heure, reprit-il. Je parle sérieusement. Et ne l’épuisez pas complètement. J’en veux toujours ma part.

Le baron sortit et referma la porte derrière lui. Madame Grasatchow entreprit de se déshabiller ; les genoux de Childe se remirent à s’entrechoquer.

Chapitre XVI

Childe lui dit qu’elle perdait son temps. Il ne lui dit pas qu’il n’aurait jamais été excité par elle, même s’il n’avait pas été vidé et sans forces. Les énormes seins flasques, le ventre monstrueux qui faisait saillie au-dessus du sexe et le recouvrait d’ombres et de replis, les hanches enrobées de molle graisse, les jambes grosses comme des troncs d’arbre, tout cela le dégoûtait. Jamais il n’aurait pu bander pour ça, même au mieux de sa forme et abstinent depuis un mois.

— Elle t’a vidé, hein, cette pute fantôme ? fit Mme Grasatchow.

La grosse femme éclata de rire. Elle était tout près de lui ; son haleine, qui puait l’alcool, lui soulevait le cœur. Elle en avait bien descendu huit litres.

Elle avait apporté avec elle un grand sac à main en peau d’ours, une bouteille de vin et une bouteille de scotch. Elle versa du vin sur l’abdomen et les parties génitales de Childe, s’agenouilla et lécha. Il n’eut aucune réaction.

Elle se redressa comme un gros rocher projeté en l’air par une éruption volcanique. Sa main s’abattit sur le côlé de la mâchoire de Childe. Il vit des comètes et s’affaissa contre le mur, à moitié sonné.

— Petit trou du cul ! piailla-t-elle. T’as beau ressembler à George, tu n’as rien de l’homme qu’il était !

Elle alla jusqu’à son sac en dandinant son gros cul et en sortit une espèce de cône argenté de quatre ou cinq centimètres de long.

— Ça va te réveiller, tu vas voir ! Attends que je te le mette.

Elle s’approcha de lui avec un sourire mauvais Childe se blottit contre le mur, puis il bondit, le poing brandi. En riant, la grosse femme lui saisit le poignet et le tordit ; Childe hurla de douleur et se plia en avant, mais la chaîne l’empêcha de tomber à genoux. À demi étranglé, il essaya de se relever, mais elle le tint penché en avant jusqu’à ce qu’il sombre dans l’inconscience.

Quand il revint à lui, il était face au mur. Elle était en train de lui enfoncer quelque chose dans le rectum – ça ne pouvait être que le cône.

— Tu n’as jamais rien connu de pareil, mon petit homme ! roucoula-t-elle. Jamais ! Toute ta vie, tu te souviendras de cette nuit ! Oh, petit homme, si tu savais comme j’aimerais être à ta place, pour pouvoir me foutre moi-même !

D’abord, le cône le brûla et il eut la sensation d’une envie de chier. Au bout de trente secondes, il le sentit se transformer en glaçon ; on aurait dit un gros plomb de pêche tout juste sorti d’un congélateur. La sensation de froid et de lourdeur se communiqua à ses intestins, remonta lentement le long de leurs circonvolutions, serpent en fuite que le gel recouvre peu à peu ; elle gagna ses testicules, et il comprit soudain ce que cela voulait dire qu’avoir les « grelots » ; elle s’insinua dans son plexus solaire et, à l’autre extrémité, dans sa verge. Du nitrogène liquide, pompé dans tous les tubes de son organisme.

Il fut secoué de spasmes convulsifs tandis que le liquide se répandait dans ses jambes et s’enroulait lentement, par saccades, autour de son torse. La grosse femme le serra un peu plus fort en disant :

— Tout doux, mon joli petit mâle. C’est sans douleur, tu verras ! Et tu seras l’homme que tu as toujours rêvé d’être ! Le poids glacial lui remontait le long de la moelle épinière. Il sentit ses vertèbres cervicales et son bulbe rachidien se cristalliser. Il distinguait chacune de ses vertèbres, toutes les cellules de son cervelet isolées par le gel. En même temps, il sentait les vaisseaux de sa verge se remplir

lentement d’un sang à demi coagulé de froid. Madame Grasatchow le retourna et, prenant appui sur ses genoux éléphantesques, entreprit de le sucer. Elle grognait comme une truie qui déchiquette un épi de maïs ; mais, pour autant qu’il lui était possible de s’en rendre compte, elle procédait avec douceur. Elle ne se servait pas de ses mâchoires ; ses lèvres seules bougeaient, suivant étroitement le modelé du gland. Il ne sentait absolument rien. Il aurait été dans le même état si on lui avait administré cent petites piqûres de morphine un peu partout sur le corps, et une dose massive dans la verge. Son cerveau ne percevait aucun message tactile, mais certaines parties de son corps en recevaient. Son sexe semblait être devenu une créature indépendante ; il se gonflait peu à peu, tel une sangsue qui se serait collée dans la bouche de la grosse femme et aurait lentement aspiré le sang de sa langue.

Quand elle sentit qu’il était au summum de la raideur et de l’enflure, elle s’arrêta.

— Tu n’iras nulle part, dit-elle. Pour le moment !

Elle lui ôta son collier de métal et enfouit la clé au fond de son immense sac à main. Childe voulut lui échapper, courir vers la porte, mais ses jambes ne lui obéissaient plus.

Elle s’étendit sur le dos et écarta les jambes. On aurait dit la Mer Rouge s’ouvrant devant les hordes de Moïse.

— Bouffe-moi la minette ! ordonna-t-elle.

Bien que son cerveau gelé commandât à ses nerfs de résister, Childe lui obéit. Il se coucha sur elle, lui écarta les lèvres et s’apprêta à lui lécher le clitoris d’abord, ainsi qu’il en avait l’habitude.

— Mais non, idiot ! fit-elle. Dans l’autre sens ! Un soixante-neuf !

Childe se hissa sur l’énorme corps et se retourna. Elle lui avala la verge jusqu’aux poils. Il ne sentait toujours rien, mais il regarda par le court interstice qui séparait leurs deux corps et ne vit que ses poils et la mince bande de la racine ? il effleura du bout de la langue le « petit pénis ». Pour un

« petit pénis », c’en était un. Il n’avait jamais vu de clitoris aussi gros. Mais il avait du mal à s’en approcher, à cause de l’énorme ventre. Il avait l’impression d’être couché au bord d’une colline, la tête dans le vide, essayant de laper quelques gouttes d’eau d’une source jaillissant d’une anfractuosité.

Le pire était qu’il n’était pas le moins du monde excité. Il ne ressentait que du dégoût. Mais quelque chose le poussait à faire tout ce qu’ordonnait la grosse femme, et ses organes – à l’exception du cerveau –, devaient forcément réagir à une forme ou une autre de stimulus sensoriel.

Comme elle l’ordonnait, il retira son sexe de sa bouche, se retourna et le lui enfonça dans le vagin. Il se mit à faire un va-et-vient plutôt mou, mais accéléra dès qu’elle lui en donna l’ordre. Elle se mit à geindre et à râler, remuant la tête dans tous les sens, poussant des cris dans une langue inconnue ; elle roulait ses énormes hanches, se soulevait par saccades à partir de la taille, se cramponnait aux fesses de Childe, le tirait et le repoussait.

Il ne sut jamais combien de temps ils étaient restés dans cette position, ni s’il avait ou non éjaculé. Mais, au bout d’un moment, elle l’envoya rouler à terre ; sa verge ressortit du vagin avec un bruit mouillé ; elle s’accroupit au-dessus de lui, et s’empala sur sa verge ; son immense corps se mit à tressauter, aussi vif et léger qu’un ballon au bout d’une ficelle. Après une centaine d’orgasmes (s’il fallait en juger par le nombre de fois où elle entra en transes), elle se releva pour aller chercher la bouteille de scotch qu’elle avait posée dans un coin. Childe s’aperçut que ses membres lui obéissaient à nouveau ; il se tourna pour l’observer.

Assise sur le tapis, le dos au mur, elle avait l’air d’une pâte à pain trop levée. Childe se rendit compte qu’il avait le souffle court. Sa respiration faisait un bruit de forge, mais il ne sentait ni les battements de son cœur ni le mouvement de sa cage thoracique.

Après avoir englouti un bon quart de litre de scotch, Madame Grasatchow jeta un coup d'œil à sa montre.

— Quarante-cinq minutes ! dit-elle. Igescu va être furieux.

Elle se hissa péniblement sur ses pieds.

— Hmmmmm ? fit-elle. Je me demande ce qui cloche ? Il avait dit qu'il m'enverrait une escorte…

Elle ouvrit la porte et regarda dehors. Childe voulut lui foncer dessus, en espérant qu'il pourrait la renverser sous le choc et déguerpir. Au bout de ce qui lui parut un temps très long, il parvint tout juste à se mettre debout. Il ne savait pas encore s'il avait épuisé toutes ses forces. Ses muscles étaient toujours déconnectés.

Quand elle vit qu'il remuait, la grosse femme haussa les sourcils.

— Le suppositoire ne te brûle pas ? demanda-t-elle.

— Non, fit-il. C'est toujours glacial et lourd.

— Ça va venir, tu verras : un Sahara dans le cul !

Un ouragan de rire la secoua. Quand elle eut retrouvé son calme, elle s'expliqua :

— Ce truc a des effets très bizarres. Tu n'as rien senti en me baisant, mais ça ne va pas tarder à agir. Je ne demanderais pas mieux que d'en profiter, mais tu devras prendre ton pied tout seul.

De nouveau, elle regarda sa montre.

— Bôff ! fit-elle. Peut-être que je vais rester. Igescu a dû m'oublier. Ou alors, il a compris que je serai vraiment folle de rage si je ne peux pas t'avoir tout à moi. Bon ! Tiens-toi tranquille, mon petit pouding à la crème. Je vais t'en mettre un deuxième, ça agira deux fois plus fort. Je ne veux pas que tu me joues la comédie.

Comme un raz de marée qui reflue tout à coup vers le large, le froid et la lourdeur se muèrent en chaleur et en légèreté. La deuxième réaction commença où la première avait cessé : dans le cerveau et à l'extrémité du gland. La sensation de chaleur et de légèreté l'inonda commençant

par les bords extrêmes et convergea sur le cône planté dans son anus ; l’espace d’une seconde fut comme si un météorite en feu lui avait atterri dans le cul. Il hurla de douleur.

— Oooh ! s’écria la grosse femme. Ça y est ! Ça vient !

Elle fondit sur Childe, une main tendue pour l’empoigner, un deuxième cône dans l’autre main. Ses chairs tremblaient comme une robe de juge dans la bourrasque. Childe se jeta sur elle, les deux mains tendues vers ses oreilles ; il avait fermement l’intention de l'arracher. S’il voulait l’écarter de son chemin et accéder jusqu’à la porte, il fallait qu’il se batte comme un sauvage. Même s’il avait eu toute son énergie, elle aurait été plus forte que lui, pour ne rien dire du poids !

Ses mains se refermèrent sur les oreilles de la grosse femme et son visage s’écrasa sur son opulente poitrine avec autant de violence que s’il lui était tombé dessus du haut du plafond. Il mordit la première protubérance qui lui tomba sous la dent et elle poussa un hurlement. Elle le jeta à terre ; en se relevant, il se rendit compte qu’il lui avait coupé le bout d’un sein. Il recracha le mamelon et un bout de chair blanche qui y était encore attaché. Il avait les jambes flageolantes. Mme Grasatchow continuait à hurler et se roulait par terre, une main crispée sur son sein mutilé.

Childe n’attendit pas de s’être complètement remis de sa chute. Luttant contre l’étourdissement et contre la douleur qui lui tenaillait l’épaule, il lui expédia un coup de pied dans le bas-ventre. Son gros orteil s’enfonça dans le vagin de la grosse femme, dont les hurlements redoublèrent instantanément. Un bras lancé comme un fléau, s’abattit sur le mollet de Childe, qui tomba en travers du ventre de la grosse femme. Elle lui agrippa les fesses des deux mains et glissa une main vers ses couilles, par en dessous. Avec un sursaut désespéré, il se retourna, lui saisit un sein et tordit. La grosse femme le lâcha et se remit à beugler. Childe roula sur lui-même, descendit le long des jambes de

Mme Grasatchow et se retrouva à plat ventre par terre. Il avait l'impression de s'être laissé rouler au bas d'un talus. Il se releva, fit un pas de côté pour échapper à une ruade, prit son élan et lui sauta à pieds joints sur le visage. La tête de la grosse femme heurta le sol avec violence ; le sang jaillit de son nez écrasé ; elle se mit à loucher horriblement.

Childe prit de nouveau son élan et lui sauta à pieds joints sur le ventre. Il s'enfonça profondément. Elle fit « ouff ! » et rejeta tout l'air de ses poumons ; on aurait dit un courant d'air s'échappant d'une distillerie. Childe eut un haut-le-cœur, mais il prit une troisième fois son élan et lui atterrit de nouveau sur la figure. Son nez s'aplatit encore plus. Ses yeux se révulsèrent. La bouche grande ouverte, arquée contre la douleur – qui devait être atroce – elle essayait de reprendre haleine.

Et puis, à ce moment précis, l'action du cône s'inversa. Comme si le coït avec elle avait été enregistré pendant qu'il y avait entre lui et ses terminaisons nerveuses une vitre qui permettait de voir, mais non d'entendre. Et maintenant, la vitre n'était plus là, et le son repassait en play-back. Avec une différence : il n'était plus « gelé ». Il sentait tout, et c'était délicieux. Bien qu'ils ne fussent plus là, il sentait sa queue dans sa bouche, dans son con, et entre ses seins.

Pendant la lutte, il s'était remis à bander sans s'en apercevoir. Il éjacula. D'avoir été si longtemps retardé, l'orgasme fut d'autant plus dévastateur. Ce fut un véritable cyclone, un orage qui lançait mille éclairs. Terrassé par d'irrépressibles spasmes, Childe roula à terre et se laissa emporter par l'extase. En l'occurrence, c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Chapitre XVII

Dès qu’il eut retrouvé le contrôle de lui-même, Childe se releva et se dirigea vers la porte d’un pas chancelant.

Il n’éjaculait plus, mais il bandait toujours ; il n’avait plus la délectable sensation de s’être vidé-pour-son-bien qui succède immédiatement à l’orgasme. Il sentait poindre une nouvelle jouissance ; son corps se préparait à un autre coït. Mais la sensation était encore assez diffuse pour qu’il prenne le parti de l’ignorer.

Mme Grasatchow était toujours à terre, les quatre fers en l’air, la bouche ouverte et les yeux révulsés. On aurait dit qu’on lui avait fourré des œufs durs dans les orbites.

Il aperçut un gros étron sur le tapis, entre lui et Mme Grasatchow. Ainsi donc, au cours de leur lutte il avait littéralement chié de terreur. Il ne savait pas à quel moment précis il avait lâché l’excrément, mais cela n’avait guère d’importance. Il était certain que c’était lui qui avait expulsé l’étron et non la grosse femme ; il y avait une possibilité qu’elle ait chié quand il lui avait sauté sur le visage. Mais il en doutait : l’étron était trop loin d’elle.

En évitant soigneusement l’étron, il marcha jusqu’au sac de la grosse femme. Il y trouva la clé de la porte, qu’elle avait refermée après avoir inspecté le couloir. Il l’ouvrit et, prenant le sac avec lui, il suivit le couloir jusqu’à la salle où il avait été d’abord emprisonné.

Il n’avait nulle envie de traîner dans les parages, mais il tenait à visiter toutes les pièces alignées le long du couloir. Il n’était pas exclu qu’il y ait d’autres prisonniers ; il se pouvait même que Sybil fût enfermée dans une de ces pièces. Six étaient verrouillées. Dans les trois qu’il trouva ouvertes, il n’y avait rien d’intéressant. Il parvint à en ouvrir

trois autres avec la clé qu’il avait trouvée dans le sac de la grosse femme.

Les deux premières étaient de petites cellules capitonnées. La troisième, plus vaste, était meublée dans le style danois moderne ; elle renfermait une télé couleur, un bar bien garni, une table de billard, un stock de cartouches de cigarettes et de boîtes de Havane, des cartons remplis de joints de marijuana et des flacons pleins de pilules et de capsules de toutes tailles, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Apparemment, c’était une salle de repos, ou une salle de jeux, où les habitants de la maison venaient se détendre entre deux séances de « travail » dans l’autre pièce. Il y avait aussi une grande coiffeuse surmontée d’un miroir qui lui parut normal. Le dessus de la coiffeuse était jonché de produits de beauté, de perruques et de postiches.

Il ouvrit les tiroirs, espérant y trouver quelque chose à se mettre. À peine avait-il tiré le premier qu’un nouvel orgasme épileptique s’empara de lui ; il éjacula dans les linges qu’il contenait. La salle comportait un cabinet de toilette ; il se lava les parties génitales, se débarbouilla le visage et les mains et se rinça la bouche. Il but plusieurs verres d’eau et retourna à la commode.

Il n’y trouva que des maillots et des culottes courtes de gymnastique. Ayant choisi ceux qui lui allaient à peu près, il les passa. Puis il se dit que si une nouvelle éjaculation se produisait bientôt, il serait très mal à l’aise dans un short gluant de sperme. Il se résigna à laisser sa queue hors du short, bien qu’il se sentit un peu ridicule. Avisant son reflet dans la glace, il constata qu’il l’était tout à fait. Un chevalier avec, en guise de lance, ce fragile pilon. Ah, il était beau, le chevalier ! Il avait l’air fin, le fringant détective ! Avec son pédicule à l’air ! Il y avait des chaussettes, mais pas de chaussures. Il en enfila une paire et continua sa fouille. S’il avait pu trouver une arme quelconque. Mais non. C’était trop espérer, bien sûr. Les deux tiroirs du bas étaient bourrés jusqu’à la gueule de housses en plastique

transparent qui contenaient quelque chose d’impossible à identifier.

Il en ouvrit une et la vida sur le sol. Quelque chose en sortit qui ressemblait à un drapeau transparent et qui se déploya sur un mètre quatre-vingts environ.

La chose avait quatre excroissances symétriques deux à deux, une masse de poils épais à un bout et une touffe de poils circulaire en son milieu. Juste au-dessous de la calotte poilue, il y avait une petite valvule rouge comme en ont les matelas pneumatiques. Childe entreprit de souffler dedans ; l’effort lui coûta une grande dépense d’énergie. Quand il en vit le résultat, bien qu’il eût soupçonné ce que ça allait être, il resta pétrifié d’horreur.

Ils avaient dépouillé Colben de sa peau, et ils l’avaient transformée en ballon. Toutes les ouvertures – les oreilles, la bouche, l’anus, ainsi que le sexe mutilé –, avaient été soigneusement cousues. Ses prunelles étaient peintes en bleu et sa bouche d’un rouge qui imitait à s’y méprendre la couleur naturelle des lèvres. Les poils du pubis étaient intacts ; avec la couture entre ses jambes, il avait les apparences de la féminité.

Childe n’avait pas le temps de dégonfler le ballon ; il le poussa, et il s’envola. Puis, avec des gestes frénétiques, il ouvrit toutes les autres housses. L’une d’elles renfermait la tête de Budler. Il en déduisit que le loup du film avait dévoré le reste du corps de Budler ou l’avait si bien déchiqueté qu’il n’avait pas été possible d’en faire un ballon. La tête partit en tournoyant vers le coin de la pièce où Colben était resté bloqué ; entraîné par le poids de ses cheveux et de la valve qui faisait saillie sur la nuque, Colben semblait faire les pieds au mur.

Childe trouva beaucoup de femmes ; quatre seulement avaient des cheveux semblables à ceux de Sybil et paraissaient de la même taille. Pourtant, il les gonfla toutes. Quand il eut fini de gonfler la dernière, il haletait comme s’il avait couru un mille mètres dans le smog. L’effort n’était

que partiellement responsable de son essoufflement. En gonflant le dernier ballon, il avait cru voir se former les traits de son ex-femme.

Il se versa un verre d'eau et s'assit. Trente-huit poupées gonflables étaient rassemblées à l'autre bout de la pièce. La plupart avaient la tête en bas ; quelques-unes, retenues par la masse des autres, penchaient juste un peu d'un côté. L'éclairage d'une applique d'angle leur donnait l'air d'une troupe de fantômes ivres emmêlés les uns dans les autres. Poussés par l'air du conditionneur, ils ballottaient doucement d'avant en arrière, ce qui faisait qu'ils ressemblaient en plus à des noyés fantômes flottant entre deux eaux.

Il y en avait 63. 25 hommes, 13 femmes, 15 blancs, 7 noirs, 3 Indiens ou asiatiques. Des femmes, 9 étaient blanches et 4 noires.

Tous étaient des adultes. S'il y avait eu parmi eux des enfants, Childe ne l'aurait pas supporté. Il se serait enfui en hurlant dans le couloir. Il était plutôt du genre coriace, mais il aurait craqué à la vue de gosses transformés en ballons.

Là, déjà, il était furieux et écœuré. Mais pour l'instant, la fureur était plus forte en lui que le dégoût. Qu'est-ce qu'ils avaient prévu de faire de ces poupées gonflables ? Les remplir d'hydrogène et les lâcher au-dessus de Los Angeles ?

C'était sans doute leur plan, en effet. C'aurait été un geste de défi d'un cynisme égal – et même supérieur – à celui qui avait présidé à l'envoi des deux films.

Childe se leva, s'arma d'une bouteille de vodka tenue par le goulot, retourna dans la pièce où il avait laissé Mme Grasatchow et s'arrêta à la porte. Elle s'était dressée sur son séant et vomissait. Du sang lui gouttait encore des narines. En voyant Childe, elle poussa un sourd grognement et parvint à se remettre debout. Son énorme ventre était barbouillé de vomissures et de sang.

— Tu me supplieras de te tuer ! glapit-elle.

— Et puis quoi encore, dit-il en faisant un pas dans la pièce. Avant que je vous tue, je voudrais savoir pourquoi vous avez tué tant de gens. Pourquoi les avez-vous dépouillés de leur peau ?

— Je vais t'arracher les couilles ! rugit la grosse femme.

Elle fondit sur lui. Il se campa sur ses pieds, levant sa bouteille de vodka comme une massue. Mais Mme Grasatchow mit le pied sur l'étron et dérapa ; ses jambes furent projetées en l'air devant elle et elle s'écrasa lourdement sur le dos. Elle ne se releva pas ; elle grognait encore, mais elle avait l'air K-O. Il lui assena un solide coup de bouteille sur le côté de la tête, puis il sortit et ferma la porte à clé. Tenant la bouteille d'une main, serrant sous son autre bras le sac de Mme Grasatchow, la queue toujours pointée lui jaillissant du froc (Je fais un drôle de héros ? se disait-il), il pénétra dans la pièce où il avait été enchaîné la première fois.

Mais il en ressortit aussitôt et se précipita vers la salle de billard. Il lui fallait des preuves. Même si les flics ne voulaient pas croire son histoire, ils seraient bien obligés d'admettre qu'elle était au moins en partie véridique s'il leur montrait les restes de Colben et de Budler. Il décida de prendre un troisième spécimen au hasard ; avec un peu de chance, il tomberait sur une personne dont on avait signalé la disparition.

Le dégonflage des baudruches fut aussi horrible qu'il l'avait prévu. L'air sortit en sifflant de la valve ; Budler et l'inconnue se recroquevillèrent comme des diables aspergés d'eau bénite. Colben avait toujours été du genre fuyant : il lui échappa et se propulsa dans la pièce, heurtant plusieurs autres fantômes et les mettant cul par-dessus tête. Il atterrit sur le bar, formant nappe. Childe dut encore arracher Colben à un bar, comme il l'avait fait tant de fois lorsqu'il vivait. Il le roula en boule et le fourra dans le sac de Mme Grasatchow, où il alla rejoindre la tête de Budler et la rouquine inconnue.

Il tâtonna un bon moment à la jonction des deux blocs de pierre, vers l'endroit où Dolores avait appuyé ; à la fin, le pan de mur s'ouvrit et il s'engouffra dans le tunnel obscur, s'éclairant à l'aide de la lampe de poche qu'il avait trouvée dans le sac à main de Mme Grasatchow. Le mur se referma derrière lui, et il avança lentement. Le passage était étroit et poussiéreux, et il y faisait très chaud. Il passa devant plusieurs chambres munies de miroirs truqués ; aucune n'avait d'ouverture apparente de son côté. Elles étaient très semblables à celles qu'il avait vues depuis l'autre passage. Il arriva au pied d'un escalier. Il le gravit, un peu inquiet ; il doutait qu'il pût tomber dans une trappe, puisqu'il était déjà au sous-sol, mais il ne pouvait pas en être certain.

L'escalier menait à un autre corridor ; il avait le choix entre deux directions. Il aperçut des empreintes dans la poussière : celles de longues chaussures pointues dont il présuma qu'elles appartenaient au baron Igescu, et celles d'un animal, un chien, ou peut-être un loup. La piste de l'animal se dirigeait vers la droite, et il décida de la suivre. Une direction valait l'autre, et il fallait bien qu'il en choisisse une.

À la lueur de sa lampe, il aperçut plusieurs petits volets carrés alignés le long du mur. Il les ouvrit, et vit plusieurs pièces à la fois à travers des glaces truquées. Il crut reconnaître une chambre. C'était bien une chambre à coucher Louis XIV, mais elle n'était pas exactement semblable à celle dont il se souvenait. Il découvrit une entrée secrète qui menait à travers un lambris, et l'emprunta. Il traversa la chambre sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil dans la salle de bains. Cela lui confirma qu'il n'avait pas affaire à la même chambre : il n'y avait pas trace du miroir déformant. Il s'apprêtait à ouvrir une porte pour voir si elle donnait sur un couloir ou sur une autre chambre, mais au dernier moment il se ravisa et colla l'oreille au battant. Il se félicita de sa prudence : un bruit de voix confus lui parvenait de l'autre côté de la porte.

Il mit l’oreille contre le trou de la serrure, et il entendit un peu mieux. Mais ce n’était pas encore assez clair. Il éteignit toutes les lumières de la chambre, tourna le bouton de la porte avec précaution et l’entrebâilla. Les voix venaient du fond du couloir. Son regard n’allait pas assez loin pour qu’il vit qui parlait. Mais les voix lui étaient familières, à l’exception de deux d’entre elles, une voix d’homme et une voix de femme. C’étaient peut-être Chomkine et Krautschner, qui n’avaient rien dit quand le baron les avait présentés et n’avaient pas prononcé un mot à dîner. Mais il pouvait s’agir aussi de gens qu’il n’avait pas encore rencontrés.

— … pris beaucoup d’énergie à Magda, comme je vous le disais tout à l’heure.

C’était Igescu. Il parlait très fort. Sa voix trahissait une grande fébrilité, et peut-être même un peu d’anxiété.

— Je crois que Dolores a amassé suffisamment de flux vital pour prendre une forme tangible et durable. Suffisamment en tout cas pour réduire momentanément Magda à l’impuissance et lui boire presque tout son sang. Elle ne l’a pas tuée, mais il s’en est vraiment fallu de peu. Et Glam, ce foutu imbécile ! Ça lui pendait au nez. Mais que peut-on attendre des gens de son espèce ? Il a voulu profiter de l’occasion pour baiser Magda ; je l’avais pourtant prévenu plus d’une fois de ce qui risquait de lui arriver. Il se figurait sans doute qu’elle ne s’apercevrait de rien. Mais dès qu’il a commencé à la foutre, Magda a retrouvé une partie de son énergie ; en revenant à elle, elle était sous Glam : elle ne le lui a pas pardonné. Vous avez vu ce qu’elle lui a fait !

L’homme que Childe ne connaissait pas interrompit le baron. Il parlait bas, et Childe n’entendit pas ce qu’il disait. Par contre, il entendit très distinctement la réponse d’Igescu.

— Oui, Magda a de l’énergie ! Mais pas assez ! Elle est en pleine stase, complètement bloquée, et elle ne peut s’en

sortir qu’en tuant quelqu’un ! Et ce ne peut être que quelqu’un qui se trouve actuellement dans cette maison !

La femme inconnue parla à son tour. Sa voix était encore plus indistincte que celle de l’homme.

— Childe ferait l’affaire, répondit Igescu. J’avais formé d’autres projets sur lui, mais je peux y renoncer.

— … pris beaucoup d’énergie à Magda, comme je vous le disais tout à l’heure. D’abord, il faut que nous retrouvions Magda ; ensuite, Childe. Sinon…

— Et Dolores ?, fit la voix de Panchita Pocyotl. Childe crut presque voir le haussement d’épaules du baron.

— Qui sait ? fit Igescu. C’est l’inconnue de notre équation. Une inconnue bien dangereuse… Si elle a pu faire ça à Magda, elle peut le faire à n’importe lequel d’entre nous. Mais je doute qu’elle puisse affronter plus d’un adversaire à la fois ; et encore faudra-t-il qu’elle nous prenne au dépourvu, comme Magda. Donc, mieux vaut rester groupés, puisque…

Un hurlement l’interrompit, suivi d’un bruit de pas précipités. Le petit groupe tourna à l’angle du couloir et dégringola l’escalier pour voir d’où venait ce cri. Il y eut de nouveaux hurlements. Childe ouvrit la porte et inspecta le couloir dans les deux sens. Il ne restait plus qu’Herbe-Qui-Plie, l’Indien ; l’épaule appuyée contre le mur, il regardait dans la direction de l’escalier. On l’appela ; il disparut.

Childe se rua dans le couloir. Une seule porte était ouverte, celle dont le petit groupe venait de quitter le seuil ; il passa la tête à l’intérieur. La pièce était une chambre d’aspect singulier. Elle correspondait à l’idée que peut se faire d’un harem turc un décorateur de Hollywood. Elle était pleine de tapis, de tentures, de poufs, d’ottomanes et de coussins ; il y avait même un narguilé, et une coiffeuse si basse qu’il fallait sans doute s’asseoir en tailleur pour se regarder dans sa glace. Une grande baignoire en marbre, encastrée dans le sol, tenait le milieu de la pièce. Elle était si vaste que c’était plutôt une petite piscine. De l’autre côté

de la baignoire, il y avait une sorte de lit en marbre sur lequel s'entassaient des piles d'oreillers et de traversins et qui était recouvert de voiles de soie multicolores.

Des bottes noires en cuir souple – celles de Glam – dépassaient du bord du lit. Childe entra dans la chambre, fit le tour du bassin (qui était plein d'eau froide) et regarda par-dessus la petite balustrade de marbre qui entourait le lit. Glam était mort. Outre les bottes, il était vêtu d'un pantalon baissé jusqu'à ses genoux. Il avait ôté sa chemise et son maillot de corps mais il était si pressé de prendre Magda qu'il n'avait pas pris le temps de retirer le reste de ses vêtements.

Son pantalon était plein de sang ; il avait du sang sur tout le corps. Il avait jailli de ses oreilles, de ses narines, de ses orbites, de sa bouche, de son anus et de son sexe. Quelque chose l'avait littéralement broyé. Il avait les côtes enfoncées, les bras et les hanches brisés. Outre le sang qui avait giclé par tous les orifices de son corps deux mètres d'intestins lui étaient sortis de l'anus sous la pression.

À la droite du lit, un pan de mur était grand ouvert. Magda s'était enfuie par ce passage, à moins qu'Igescu ne l'eût ouvert pour voir si elle l'avait emprunté. Childe ne pouvait pas le savoir. Mais il valait mieux ne pas s'attarder dans cette chambre. Déjà, il n'avait plus le choix des issues : un brouhaha de voix s'approchait dans le couloir ; ils revenaient. Il avait peut-être le temps de se faufiler et de regagner la chambre Louis XIV avant qu'ils n'aient tourné le coin du couloir, mais il valait mieux ne pas tenter le diable. Il pénétra dans le passage secret.

À peine avait-il fait quelques pas qu'il fut pris d'une nouvelle crise. Foudroyé par l'extase, gémissant désespérément, il dut se retenir aux murs des deux mains pendant qu'il éjaculait. Quand ce fut terminé, il jura grossièrement, mais il ne pouvait rien changer à son état. Il se remit en marche, son sexe toujours raide tendu devant lui comme un foc de navire. Le cône continuait à agir. Dieu

seul savait jusqu'à quand se prolongerait son action, combien de temps il faudrait avant qu'il soit complètement dissous.

Il avait songé un instant à rester caché dans le passage, juste à côté du pan de mur qu'il avait laissé ouvert, pour écouter ce que se racontaient les autres. Mais il ne fallait pas qu'il reste dans cette maison une seconde de plus, sous peine d'être repris et tué ; il était terrifié par ce qui était arrivé à Glam et par ce qu'Igescu avait dit de Magda. Il était même plus que terrifié : au bord de la panique. C'était bizarre. Sa terreur aurait dû lui faire passer toute espèce d'excitation sexuelle. Dans de pareilles circonstances, il n'était pas logique qu'il fût encore capable d'érection. Mais il bandait toujours autant, indépendamment de toutes les autres sensations qu'il pouvait éprouver. On aurait dit que sa queue était disjointe du reste de son corps, branchée sur un autre secteur. Le cône, quelle que soit la matière dont il était fait, non content d'être la cause première de son état, en était aussi l'aliment essentiel. Il ne voyait pas autrement comment il aurait pu produire de telles quantités de sperme en si peu de temps. En temps normal, il en allait tout autrement pour lui. Parfois, quand il était vraiment très excité ou quand la marijuana était exceptionnelle, il lui arrivait de jouir trois ou quatre fois au cours de la même nuit. Mais, en temps ordinaire, s'il éjaculait plus d'une fois en une heure, il n'était plus bon à rien pour les quatre ou cinq heures suivantes. L'auto-ironie le poussait souvent à dire que de tous les « privés » du monde il était le moins doué sexuellement, tout en sachant très bien, en son for intérieur, qu'il n'en était rien. Mais à présent, il se retrouvait doté d'une véritable corne d'abondance. Et il était persuadé qu'il finirait par se retrouver en plein orgasme dans des situations où ça serait la dernière chose dont il aurait envie.

Quand il estima qu'il était assez loin de l'ouverture, il fit usage de sa lampe de poche. Et il vit la silhouette blafarde de Dolores qui courait vers lui. Elle lui souriait, les bras

grands ouverts. Elle avait les yeux mi-clos, et pourtant brillants ; ses cuisses luisaient d'humidité. Décidément, Childe semblait voué aux femmes qui lubrifient trop abondamment. Mais il aurait été bien mal venu d'en vouloir à Dolores pour cela ; après tout, elle venait de subir un siècle et demi de chasteté forcée.

Elle lui barrait la route. Childe était bien placé pour savoir qu'elle était on ne peut plus charnue, mais il répugnait à s'attaquer à elle. Il ne tenait pas à subir le même sort que Magda. En outre, s'il faisait ce qu'elle désirait, il y avait une chance pour que les effets du cône se dissipent plus vite. C'était même probable. De toute façon, il n'avait d'autre choix que d'en passer par là. Il posa par terre le sac de Grasatchow, éteignit sa lampe de poche et se déculotta. Dolores se coucha sur le dos et l'attira à elle ; il la pénétra et se mit à la besogner sans plus de préliminaires. Il aurait voulu jouir vite mais n'y arrivait pas. Il sentait la chair douce et moite du vagin de Dolores autour de son sexe, il sentait le plaisir monter en lui, mais il ne pouvait échapper à l'automatisme du cône.

Au bout d'un temps très long, il finit par éjaculer. Il voulut se retirer : rien à faire. Au toucher, les bras de Dolores étaient doux et potelés ; mais ils avaient chacun la force d'un python.

L'image du python lui rappela que Magda rôdait dans la maison, et sa terreur s'accrut. Si elle les surprenait dans cette posture, ils seraient sans défense… ces anneaux… Glam… Il se mit à trembler, mais il recommença quand même à se trémousser. Sa peau était glacée, ses cheveux électrifiés par la terreur se hérissaient sur sa tête. Il avait l'anus frigorifié ; il croyait déjà sentir Magda ramper dans son dos et dresser sa tête pour l'en frapper. Il gémit et murmura :

— Ça y est, je perds la boule, je crois pour de bon à ces foutaises.

Puis il gémit encore, mais de plaisir cette fois : un nouvel orgasme s'était déclenché.

Il n'y avait rien à faire. Coucher avec Dolores n'oblitérerait pas les effets du cône. Ils n'en étaient même pas atténués. Et il n'était certainement pas assez idiot pour s'envoyer en l'air avec elle pour le plaisir de la chose pendant que sa vie était en danger. Surtout qu'il venait d'avoir assez de ce « plaisir » pour en être dégoûté pendant un bon moment.

Il essaya d'échapper à son étreinte. La jeune femme n'accentua pas sa prise, mais ne la relâcha pas non plus.

Elle ne le laisserait pas s'en aller tant qu'elle ne serait pas rassasiée de lui, tant qu'il serait capable de bander. Et elle n'était pas près d'être rassasiée ; il n'aurait pas su dire le temps que cela prendrait, mais il avait le pressentiment qu'il en avait pour des heures.

Reprenant la tactique qu'il avait déjà utilisée contre Mme Grasatchow, il mordit à belles dents un des mamelons de Dolores. Il n'avait pas mordu assez fort pour l'arracher, mais elle eut quand même très mal. Elle écarta les bras et se mit à hurler. Il lui échappa, se mit hors d'atteinte d'un bond, remonta son short, ramassa le sac et la lampe de poche. Puis il s'enfuit à toutes jambes ; Dolores criait toujours.

Childe était certain qu'on entendait ses cris depuis la chambre de Magda, par le panneau ouvert. Les autres allaient venir voir ce qui se passait. Le pinceau de sa lampe sautait sans arrêt ; il tourna un coin, et la lampe s'éteignit. Il s'arrêta et tâtonna dans les ténèbres. Apparemment, il était dans un cul-de-sac, mais il se refusait à le croire. Il entendit des cris derrière lui, et il se mit à palper les murs avec des gestes fébriles pour essayer de déclencher un mécanisme d'ouverture quelconque. Une main lui frôla l'épaule, une voix de femme dit quelque chose en espagnol, un bras blanc lui passa sous le nez et toucha une saillie du mur. Un autre bras appuya sur une saillie symétrique. Le mur

s’effaça, faisant place à un vide ténébreux. Childe fut poussé en avant (il était resté paralysé l’espace de quelques secondes) ; il se retourna ; le pan de mur était en train de se remettre en place. Il eut tout juste le temps d’apercevoir la lueur vacillante d’une grosse torche électrique.

Une main encore visqueuse de sperme se glissa dans la sienne ; il se laissa guider par la blafarde silhouette. Ils longèrent un corridor et montèrent un escalier. L’air était chargé de poussière ; Childe éternua bruyamment à plusieurs reprises. Igescu n’aurait aucun mal à les dépister : il lui suffirait de suivre la trace de leurs pas. Il fallait qu’ils quittent le passage secret, au moins provisoirement.

Dolores, qui laissait des empreintes aussi nettes que lui, parut se rendre compte qu’elles allaient les trahir.

Elle s’arrêta en face d’un mur et fit jouer d’invisibles loquets. Un pan de mur glissa devant eux, et ils pénétrèrent dans une pièce aux murs de marbre gris et blanc, avec un plafond en marbre rouge, un carrelage de marbre rouge et noir et des meubles en marbre blanc ou noir. Le lustre était un grand mobile formé de petits morceaux de marbre multicolores qui tenaient lieu de bougeoirs.

Il traversa la pièce à la suite de Dolores. Elle lui avait lâché la main, et pressait de la main droite son sein blessé, qui devait la faire énormément souffrir. Son visage était tout à fait inexpressif, mais il y avait une lueur féroce au fond de ses yeux noirs ; il crut y lire la promesse d’une vengeance. Évidemment, si elle l’avait voulu, elle aurait pu l’abandonner dans le passage. Mais elle tenait peut-être à se venger de lui personnellement.

Au moment où ils passaient devant une grande glace, il vit leur reflet. On aurait dit deux amants chassés de leur lit par un mari jaloux. Dolores était nue et le sexe de Childe, encore humide et dégouttant de sperme, jaillissait de sa braguette. Le sac en peau d’ours qu’il tenait à la main ajoutait une touche d’absurde, et l’ensemble valait son pesant de moutarde.

Mais la meute qui les poursuivait n’avait rien de comique. Childe serrait Dolores de près, en l’exhortant à accélérer l’allure. Elle lui dit quelque chose et sortit de la pièce en courant à moitié. Ils traversèrent un salon luxueusement meublé, foulant d’un pas pressé l’épaisse moquette. Dolores fonça droit sur une petite porte, au fond du salon, près d’un escalier en colimaçon dont les marches étaient en marbre de Carrare et la rampe en acajou gravé. Elle l’ouvrit d’une poussée. Ils se retrouvèrent dans une espèce de suite formée de quatre pièces en enfilade, richement décorées, dans le style Édouard VII. Dans la chambre, il y avait une entrée secrète ; une bibliothèque murale glissait sur elle-même, découvrant une double grille de fer que maintenait fermée un cadenas à combinaison. Dolores le manipula prestement ; elle semblait en avoir l’habitude. Elle poussa la grille et ils la franchirent. Puis elle referma la grille et fit passer le cadenas de leur côté ; apparemment, ce geste déclenchait le mécanisme de fermeture. La bibliothèque se remit en place. Childe avait eu le temps de voir qu’ils n’étaient pas dans un passage, mais dans une petite pièce. Il y avait un courant d’air frais.

Dolores alluma une lampe. La pièce contenait plusieurs fauteuils, un lit, un poste de télévision, un bar, une armoire à glace, des piles de livres et plusieurs placards encastrés dans le mur où étaient rangés des boîtes de conserve et diverses victuailles ; l’un d’eux était en fait un réfrigérateur bien rempli. Une porte menait à une salle de bains et à une penderie pleine d’habits. Igescu s’était aménagé une cachette idéale. En cas de nécessité, il aurait pu y survivre très longtemps.

Dolores se mit à parler, toujours en espagnol, mais en détachant bien les syllabes.

— Ici, nous serons en sécurité pour l’instant.

La phrase était assez simple pour que Childe la comprît.

— Pardon de t’avoir mordu, Dolores, lui dit-il en un mauvais sabir. Il fallait que… Je dois sortir d’ici, vite.

Elle fit comme si elle ne l’avait pas entendu. Elle inspecta son sein blessé dans la glace de l’armoire et marmonna quelque chose. Elle se tourna vers Childe et agita l’index, puis elle sourit. Il comprit qu’elle le grondait gentiment, pensant qu’il lui avait fait cela par excès de passion. Elle lui dit de ne pas recommencer. Après lui avoir fait cet avertissement, elle le prit par la main et voulut l’entraîner vers le lit.

Childe lui échappa d’un bond.

— Rien à faire ! cria-t-il. Montre-moi comment on sort d’ici ! Allez ! *Vàmenos ! Pronto !*

Il se mit à examiner le mur. Dolores parlait lentement dans son dos. Il comprit ce qu’elle disait. C’était on ne peut plus simple et clair. Elle voulait bien le faire sortir, à condition qu’il reste un moment avec elle. Et pas de morsure.

— Non, dit Childe. C’est fini.

Il trouva ce qu’il cherchait : une moulure d’angle qui pivotait sur un axe invisible. L’armoire coulissa sur le côté. Il passa à travers l’ouverture et s’enfuit. Dolores lui criait des choses. Il n’en comprenait pas un mot, mais ça ressemblait tellement aux imprécations coutumières de Sybil qu’il n’eut aucune peine à l’ignorer. Il tenait d’une main un sabre au tranchant acéré qu’il avait décroché d’une panoplie murale et de l’autre sa lampe de poche. Il s’était accroché le sac en peau d’ours à l’épaule gauche. Le sabre le tranquillisait. Il ne se sentait plus aussi démuni. Il était fermement décidé à quitter le passage et à sortir par la grande porte à la première occasion. Il était prêt à tailler en pièces quiconque essayerait de se mettre en travers de sa route. Il en aurait même été soulagé.

Mais encore fallait-il trouver une issue. Il suivit le passage jusqu’à un escalier très raide qui se perdait dans le noir au-dessus de lui. Il revint sur ses pas et se mit en quête de miroirs truqués et d’ouvertures dérobées donnant sur des chambres. Il en trouva plusieurs, mais fut incapable de les

faire jouer. En désespoir de cause, il retourna à l’escalier et le gravit de son pas le plus léger. Il avait passé le sabre dans la ceinture de son short et tenait la lampe entre ses dents, afin d’avoir les mains libres pour se retenir aux murs si l’escalier se transformait soudain en toboggan.

Les marches ne se dérobèrent pas sous lui, et il se retrouva sur un palier exigu. Une porte donnait sur le palier ; pour l’ouvrir, il suffisait le plus prosaïquement du monde d’en tourner le bouton. Il s’avança prudemment ; il était dans une pièce en rotonde, que la lune, œil pâle environné de brume, baignait d’une douce lumière à travers une large baie vitrée. Il regarda par la baie et vit le devant de la maison, l’allée bordée d’arbres qui conduisait jusqu’au milieu de la portion centrale. Il se trouvait dans la coupole qui surmontait l’aile gauche, jouxtant le bâtiment espagnol d’origine. Elle comprenait trois pièces, dont les deux premières étaient vides. La porte de la troisième était entrebâillée, et un filet de lumière s’en échappait. Childe se mit à quatre pattes et passa lentement la tête dans l’entrebâillement. Mais il la retira aussitôt : un nouvel orgasme se déclenchait. Il éjacula après maintes contorsions, en serrant les dents et en pinçant les lèvres pour ne pas gémir.

Chapitre XVIII

Quand Childe eut fini de jouir, il regarda de nouveau par la porte entrebâillée. L'arrière-grand-mère du baron, juchée sur un tabouret, était penchée sur un pupitre semblable à ceux qu'utilisaient les comptables besogneux des romans de Dickens. Une feuille de papier de grandes dimensions – Childe ne pouvait pas voir exactement ce que c'était – était posée devant elle sur le pupitre. Les mâchoires de la vieille remuaient ; elle égrenait une sorte de litanie, mais il n'aurait pas su dire si elle s'exprimait ou non en anglais, car il ne saisissait que des bribes confuses. La seule source de lumière était une lampe suspendue juste au-dessus de la vieille femme. Elle éclairait faiblement les murs, où étaient peints à larges traits épais des signes cabalistiques énigmatiques et une longue table qui portait des rangées d'éprouvettes pleines de liquides mystérieux. Un globe terrestre recouvert de minces cercles noirs était posé au bout de la table, dans une encoignure, une cage posée sur une console abritait un corbeau qui dormait, la tête sous une aile, et une longue robe était pendue à un crochet fixé au mur.

Après avoir marmonné plusieurs minutes, la vieille baronne descendit de son tabouret. Ses os craquaient et grinçaient. Elle avait tant de peine à marcher que Childe crut qu'elle n'arriverait pas jusqu'à la robe. Mais elle la décrocha et la passa, non sans peine, puis elle se dirigea vers la table à tous petits pas, en traînant des pieds. Elle se baissa en gémissant et se redressa en craquant de plus belle. Elle tenait à deux mains un énorme grimoire qu'elle avait pris sous la table, sur une étagère.

Il semblait difficile de croire qu'elle pût aller plus loin avec ce fardeau supplémentaire. Mais elle arriva, soufflante et craquante, jusqu'au pupitre, et parvint même à soulever le grimoire au-dessus de sa tête et à le faire glisser par-dessus le rebord supérieur du pupitre. Le livre fut arrêté dans sa chute par une planchette fixée horizontalement à mi-chemin du sommet. Une autre planchette, qui formait le rebord inférieur du pupitre, empêchait la feuille de papier de tomber à terre. Childe vit que c'était une carte de Los Angeles, une carte du genre de celles que les stations-service offrent à leurs clients.

La baronne se hissa de nouveau sur le tabouret, lui dissimulant la carte. Elle chancelait tellement qu'il faillit se précipiter pour la rattraper dans ses bras. Mais elle garda son équilibre, et il refréna son élan en se demandant pourquoi il se souciait tant de la voir tomber. Les réflexes conditionnés agissent souvent dans les circonstances les plus inattendues, et on lui avait inculqué la politesse et la déférence à l'égard des personnes âgées.

Le dos de la robe était blanc, couvert de signes noirs dont plusieurs étaient la réplique de ceux qui étaient peints sur le mur. La vieille leva les deux bras et agita ses larges manches comme un très vieil oiseau à son dernier envol. Elle se mit à psalmodier à haute voix, dans une langue inconnue qui ressemblait beaucoup à celle qu'avaient plusieurs fois utilisée les autres occupants de la maison. Ses bras ondoyaient ; la grosse bague d'or qu'elle portait à un doigt luisait par intermittences d'un éclat sourd ; Childe avait l'impression que c'était un œil qui clignotait pour lui.

Au bout d'un moment, elle cessa ses incantations et redescendit du tabouret. Elle marcha jusqu'à la table d'un pas mal assuré, mélangea dans un verre du liquide pris à plusieurs éprouvettes et but cette mixture, émit un rot caverneux ; c'était si inattendu que Childe sursauta violemment. Elle refit l'escalade du tabouret et se mit à

tourner les pages du grimoire, en ne lisant apparemment que quelques phrases par page.

Childe devina qu'il assistait à un rituel magique authentique ; authentique, car la sorcière croyait à sa magie. Il ignorait tout du sens que pouvait avoir ce rituel. Mais l'idée lui vint tout à coup que la vieille était peut-être en train d'essayer de le localiser – voire même de l'envoûter – et un frisson glacé lui courut le long de l'échine. Il ne croyait pas cela possible ; mais l'idée lui déplaisait profondément. À un autre moment, dans un autre contexte, il n'aurait pu qu'en rire. Mais il s'était passé trop de choses au cours de cette nuit pour qu'il puisse prendre à la légère quoi que ce soit dans cette maison.

Il ne servait à rien de rester blotti derrière cette porte, comme un fœtus attendant de naître. Il fallait qu'il sorte de là, et la seule issue était une porte, de l'autre côté de la table ; il lui fallait donc traverser la pièce où se trouvait la baronne. Cette porte ouvrait probablement sur un couloir qui conduisait à l'escalier qui descendait vers les étages inférieurs ou au moins à une fenêtre surplombant la véranda, et c'était, pour autant qu'il le sût, le seul moyen pour lui de quitter la rotonde.

Il doutait fort de pouvoir traverser la pièce à l'insu de la vieille. Il serait obligé de l'assommer ; au besoin même, de la tuer. Il n'avait aucune raison de faire preuve de clémence envers elle. Elle était forcément au courant de ce qui se passait dans la maison et elle y avait sans doute participé dans sa jeunesse ; peut-être même y participait-elle encore.

Serrant son sabre dans sa main, il se releva et s'avança lentement vers elle. Puis, se figea. Une brume verdâtre, très floue, formant des espèces de tentacules crochus, s'était tout à coup matérialisée au-dessus de la vieille femme, comme la fumée d'une cigarette. Mais elle ne fumait pas. La brume devint plus dense et s'étendit sur les côtés et vers le bas, mais non vers le haut.

Childe cligna des yeux pour essayer de chasser l’apparition. Un flot de fumée verte, passant par-dessus le chignon gris de la baronne, lui descendait sur la nuque et sur les épaules. Elle psalmodiait de plus en plus fort et tournait de plus en plus vite les pages de son grimoire. Pourtant, elle ne pouvait plus lever les yeux sur le livre ; la tête baissée, elle était manifestement plongée dans la contemplation de la carte étalée devant elle.

Une fois encore, Childe se sentit complètement perdu. Mais c’était le monde qui ne tournait pas rond, et non lui qui perdait la tête. Il s’ébroua, et résolut de passer près d’elle en catimini, s’il le pouvait. Elle semblait tellement absorbée dans son étrange activité qu’il y avait une chance pour qu’elle ne le vît pas. Si la fumée s’épaississait, à condition qu’il ne s’agisse pas d’un mirage, elle le dissimulerait à ses yeux.

Et en effet, la fumée s’étendit et se fit plus dense. La vieille fut bientôt entourée d’une sorte de nuage déchiqueté. Soudain, elle se mit à tousser. Son souffle trouait la fumée, qui se rabattait aussitôt pour combler le vide. Childe en reçut une bouffée dans le visage et recula d’un pas. La fumée était âcre, brûlante ; c’était la quintessence des émanations d’un million de pots d’échappement et de centaines de cheminées d’usines chimiques et de raffineries.

Il était en face de la vieille, à présent. La fumée, qui continuait à s’étendre vers le bas, avait commencé à recouvrir la carte.

Elle leva les yeux, comme si elle avait brusquement deviné sa présence. Elle poussa un cri perçant et tomba à la renverse ; mais elle tournoya sur elle-même et atterrit à quatre pattes. Elle se releva d’un bond et se précipita par la porte par laquelle Childe était entré. L’espace d’une seconde, il était resté interdit, stupéfait par l’agilité et la vivacité de la vieille femme, mais il se ressaisit et se lança à sa poursuite. Avant qu’il ait pu la rejoindre, elle était sortie

et avait claqué la porte derrière elle. Quand il tourna la poignée pour l'ouvrir, il s'aperçut qu'elle était fermée à clé. Il était inutile de l'enfoncer : le temps qu'il y parvienne, elle aurait déjà descendu l'escalier et traversé toute la longueur du passage.

Restait encore Dolores. Il se pouvait qu'elle barre la route à la vieille. Ou aussi qu'elle n'en fit rien. Le rôle de Dolores était pour le moins ambigu. Childe soupçonnait qu'elle adopterait l'attitude qui serait la plus conforme à ses propres intérêts, et les intérêts de Dolores ne coïncidaient pas nécessairement avec les siens. Le bon sens l'incitait à renoncer à se lancer aux trousses de la vieille baronne et à vider les lieux avant qu'elle ait eu le temps d'avertir le reste de la bande.

Le smog au-dessus du pupitre se résorbait très vite Quand Childe sortit de la pièce, il n'en restait plus aucune trace. La porte donnait sur une cage d'ascenseur qui semblait dater des environs de 1890. Il n'était pas très chaud à l'idée de se retrouver piégé dans l'ascenseur, mais c'était la seule issue qui lui restait. Il appuya sur le bouton DESCENTE. Rien ne se produisit, sinon qu'une petite lampe s'alluma au-dessus du bouton. Avisant un levier à côté du bouton, Childe l'abaissa, l'ascenseur entama une lente descente. Il abaissa complètement le levier, et l'allure de l'engin s'accéléra un peu. Quand il remit le levier dans sa position initiale, l'ascenseur s'arrêta. Il appuya sur le bouton MONTEE et releva le levier ; l'ascenseur remonta. Certain d'avoir compris comment on manipulait l'engin, Childe repartit vers le bas. Il s'arrêta au deuxième étage. Si l'alarme avait été donnée, les autres l'attendaient sûrement au rez-de-chaussée. Il se pouvait aussi qu'il fût attendu à tous les étages, mais il fallait bien qu'il tente le coup.

La porte par laquelle il ressortit de l'ascenseur était semblable à toutes les autres portes de l'étage, ce qui expliquait pourquoi il n'avait pas remarqué son existence la première fois. Il était près de la porte de la chambre de

Magda. À l’instant où il sortait de l’ascenseur, il entendit un bruit de cavalcade et des cris dans l’escalier. Il n’avait plus le temps d’essayer les autres portes du couloir. Il se faufila de nouveau dans la chambre. Le cadavre de Glam était à la même place ; ses bottes dépassaient toujours au-dessus du bord du lit de marbre. Le pan de mur était resté ouvert. Childe pensa un moment à se cacher sous les coussins et les oreillers amoncelés dans le lit, mais il se dit qu’il serait découvert si jamais les autres s’avisaient de vouloir emmener le cadavre. Il ne lui restait plus qu’à se planquer à nouveau derrière le mur du passage.

Il se glissa dans le passage et attendit. Il était bien décidé à planter la pointe de sa rapière dans la gorge ou dans les tripes du premier qui voudrait pénétrer dans sa cachette. Son arme tremblait dans son poing ; cela venait en partie de la fatigue, en partie aussi de la nervosité. Il n’avait aucune expérience du maniement du sabre ou de l’épée, et n’avait donc aucun de ces réflexes et de ces automatismes qui sont inculqués patiemment aux adeptes du noble art ; soudain, il réalisait qu’il était loin d’être aussi dangereux qu’il aurait aimé l’être. Pour se servir d’une rapière avec quelque efficacité, il faut savoir précisément où porter ses coups et où ne pas les porter. Une pointe mal ajustée peut dévier sur un os, blesser légèrement l’adversaire au lieu d’être fatale comme escompté et lui laisser le temps de s’échapper ou même – pourvu qu’il soit suffisamment coriace et expérimenté – de riposter. Un coup mal porté peut même glisser sur un muscle particulièrement dur.

Childe pesta. Il était tellement absorbé dans ses problèmes d’escrime qu’il n’avait pas remarqué qu’un nouvel orgasme se déclenchait. Le choc fut si violent qu’il lâcha sa rapière, qui tomba à terre avec un fracas de métal. Sur le moment, il ne fit aucune attention au bruit. Il éjacula, et il fut enveloppé de l’odeur âcre de son sperme, décuplée par l’atmosphère renfermée qui régnait dans le passage. Ensuite, il ramassa sa rapière et se remit à l’affût ; mais il

était encore plus nerveux qu'avant. Il n'était pas impossible que ces gens eussent un odorat plus développé que celui des humains (il s'était fait à l'idée qu'ils n'étaient pas humains, du moins au sens ordinaire du terme) ; dans ce cas, ils n'auraient aucune peine à déceler l'odeur de son sperme. Il se demandait s'il ne valait pas mieux s'éloigner. Mais il ne voyait pas où aller, à moins de recommencer le même périple.

Non. Il n'avait que trop couru. Le temps était venu de combattre le feu par le feu.

Il jeta un œil par l'ouverture. La porte de la chambre était toujours fermée. Des vociférations et des clameurs s'élevaient de l'autre côté de la porte. Il y eut un hurlement suraigu, semblable au cri d'un cochon qu'on égorge, qui lui fit froid dans le dos. On aurait juré le cri d'une truie enragée. Puis, d'autres clameurs. Un autre cri strident. Les voix semblaient s'éloigner dans le couloir. Il sortit prudemment de sa cachette, fureta un peu dans ta chambre et trouva vite ce qu'il cherchait. Il roula en boule la première moitié d'un exemplaire du *Los Angeles Times,* y ajouta une couche de pages de livres arrachées, éventra plusieurs oreillers et les vida sur le tas de papiers. Puis il eut recours au briquet qu'il avait trouvé dans le sac de Mme Grasatchow ; le papier s'embrasa presque aussitôt. Quelques instants plus tard, les flammes léchaient déjà le bas des tentures au pied desquelles il avait disposé ce bûcher de fortune.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le couloir pour faire un courant d'air (si toutefois il y avait de l'air). Il prit les pages d'annonces du *Times* et quelques livres, puis il s'enfuit par le passage secret. Il brisa d'un coup de pommeau de sabre le premier miroir truqué qu'il trouva sur son chemin, pour donner encore un peu plus d'air. Il alluma un deuxième feu dans le passage. Le bois de la galerie était vieux et très sec ; il n'allait pas tarder à flamber comme la broussaille des collines à la fin d'une longue saison sèche. Puis, il entra

dans la pièce dont il avait brisé le miroir et alluma un troisième feu sous le grand lit à baldaquin.

Pourquoi n’avait-il pas pensé à ça plus tôt ? Tout simplement parce qu’il n’avait guère eu le loisir de réfléchir. Mais à présent, il était bien décidé à rendre coup pour coup.

Si seulement il avait pu trouver une pièce dont les fenêtres donnaient sur l’extérieur, il serait sorti aussitôt, même s’il avait dû pour cela sauter du deuxième étage.

Les autres allaient avoir fort à faire avec l’incendie ; il aurait pu en profiter pour repasser les deux murs d’enceinte, récupérer sa voiture et filer au commissariat.

Entendant des voix de l’autre côté de la porte de la chambre, il regagna le passage secret. Il le suivit en courant, en s’éclairant de sa lampe, bien que les reflets de l’incendie illuminassent le long boyau de lueurs spectrales. Mais il tourna un coin et se retrouva dans un couloir sombre. Il l’explora du rayon de sa lampe de poche ; il était vide. Il s’apprêtait à inspecter le couloir de l’autre côté de l’intersection, quand soudain il se figea sur place. Il avait entendu un sourd grondement, tout au bout du passage.

Puis, il y eut un faible cliquetis, tel qu’auraient pu en produire des ongles ou des griffes frôlant les planches nues qui recouvraient le sol de la galerie.

En entendant le hurlement, Childe sursauta violemment. C’était celui d’un loup.

Tout à coup, le cliquetis, jusqu’alors intermittent, prit un rythme rapide. Le loup hurla une seconde fois.

Childe braqua sa lampe vers le coin que formait le passage en son extrémité, juste à temps pour apercevoir la grande forme grise qui venait d’y surgir. Deux yeux étincelèrent dans la lumière de sa lampe. La forme bondit vers lui avec des grognements rauques.

Derrière elle, il y en avait une deuxième.

Childe se fendit presque à l’aveuglette en direction de la forme qui fonçait sur lui. Le coup partit dans la direction du fauve au moment même où il se jetait sur lui, mais sa

rapidité et la férocité et ses grognements l'avaient déconcerté. Pourtant, la lame s'enfonça dans de la chair. Le choc lui secoua tout le bras jusqu'à l'épaule et, bien qu'il ait fait de son mieux pour imiter les mouvements d'un escrimeur qui se fend, il fut projeté en arrière. Il tomba assis, mais se releva aussitôt hurlant. Sa lampe lui avait échappé. Elle éclairait le deuxième loup par en dessous ; l'animal, qui n'était plus qu'à quelques pas de Childe, se ramassait pour bondir. Il était plus petit que le premier, sans doute était-ce une femelle. Elle avait dû ralentir pour voir ce qui se passait avant de se jeter sur lui.

Childe ne voulait pas s'exposer de flanc à l'assaut de la louve, mais il ne voulait pas non plus lui faire face désarmé. Il saisit la rapière par la garde, appuya un pied sur le cadavre du loup et tira de toutes ses forces. Le reflet de la lampe de poche baignait la bête morte d'une douce clarté. La lame de la rapière avait des lueurs sombres ; aux alentours du cou, le pelage du loup était taché de noir. La lame s'était enfoncée aux trois quarts avait traversé le cou et était ressortie par la nuque, juste au-dessous du cerveau.

La rapière ressortait à grand-peine, mais assez vite tout de même. La louve s'était mise à gronder ; puis, elle bondit, avec un bref cliquetis de griffes. Childe n'avait pas encore sorti toute la lame. Il lui en manquait quelques centimètres. Il allait être débordé. Les mâchoires de la bête allaient se refermer sur son épaule ou sa tête, et il n'en réchapperait pas. Les loups ont des crocs assez puissants pour trancher un poignet d'un seul coup de dents.

Mais la louve dérapa sur quelque chose ; elle glissa sur une épaule et alla dinguer contre l'arrière-train du loup mort. Childe fit un bond en arrière, la rapière à la main. Il se fendit prestement ; la pointe de sa lame s'enfonça dans l'épaule de la louve au moment où elle se remettait sur ses pattes. Elle gronda furieusement et voulut se jeter sur lui en claquant des mâchoires ; mais il appuyait de tout son poids sur la garde de sa rapière. Il la repoussa et elle retomba sur

le corps de son compagnon. Childe continuait d’appuyer. Il avait l’impression que ses talons s’enfonçaient dans le sol. La lame pénétrait peu à peu. Bientôt, sa pointe toucha le sol. La louve ne grondait plus.

Tremblant comme une feuille, respirant avec peine, Childe tira la rapière du corps et en essuya la lame sur le pelage de la louve. Il ramassa sa lampe de poche et examina de près les deux bêtes pour s’assurer qu’elles étaient bien mortes. Leurs contours étaient en train de devenir flous. Pris de vertige, Childe ferma les yeux et s’adossa au mur. Il avait eu le temps de voir que la louve avait glissé sur une flaque de son sperme.

Des éclats de voix se firent entendre de l’autre côté du coin d’où les loups avaient surgi. Childe prit ses jambes à son cou. Il espérait que l’incendie les occuperait assez pour qu’ils oublient un moment leur poursuite. Il arriva à une intersection et bifurqua vers la gauche. Le pinceau de sa lampe qui dansait devant lui éclaira un pan de mur où un gros loquet en bois faisait saillie. Il l’ouvrit et franchit le mur, la rapière en avant.

Il était dans une pièce très vaste avec un haut plafond, si haut qu’il se dit que la pièce devait occuper l’espace de deux chambres ; il était même possible qu’il monte jusqu’au toit. Les murs étaient lambrissés de chêne sombre, et d’immenses solives de chêne grossièrement taillées soutenaient le plafond, dont toute la partie supérieure était plongée dans le noir. Le parquet était également de chêne sombre, mais vitrifié. Des peaux d’ours et des peaux de loups répandues çà et là sur le sol tenaient lieu de tapis. Il y avait un lit formé de huit énormes poutres de chêne avec des montants bas reliés par de grosses traverses.

Un tronc de chêne aux bords équarris était posé sur ces traverses. Il avait été évidé à l’aide d’une hache et d’un ciseau. Le creux était très large et assez profond pour qu’un homme de grande taille puisse s’y allonger. Et il y avait quelqu’un dedans. Le baron Igescu, une peau d’ours le

couvrant jusqu’au menton, était couché sur le dos dans le creux, sur un matelas de terre qui se relevait sous sa nuque. Son visage était tourné droit sur le plafond. Son nez semblait démesurément long. Sa lèvre inférieure était retroussée sur des canines acérées. Son visage était livide, verdâtre par endroits, comme celui d’un cadavre. Cela venait peut-être de l’étrange lueur verte produite par la flamme vacillante de quatre chandelles vertes posées aux quatre coins du grossier cercueil de chêne.

Childe rabattit la peau d’ours. Le baron était complètement nu. Il lui posa une main sur la poitrine et lui prit le pouls. Aucun battement de cœur n’était perceptible, et la poitrine ne se soulevait pas. Il lui tira une paupière vers le haut, et ne vit que du blanc. Childe laissa le baron, s’approcha d’une tenture et l’écarta, découvrant une immense porte-fenêtre d’où filtrait une lumière crépusculaire. Le jour était levé, mais il faisait encore très sombre, comme si la nuit avait laissé une tache ineffaçable. Le ciel était d’un gris étrangement foncé, avec ça et là des traînées gris-vert.

Childe scruta les ténèbres sous les traverses qui soutenaient le cercueil-tronc. Il distingua un couvercle en chêne grossièrement équarri. Il était frigorifié. Le silence pesant, le bois sombre et lourd, les énormes solives qui paraissaient dégoutter d’ombres, l’aspect rugueux et même archaïque de l’immense pièce, le baron en catatonie, tous ces détails à la fois surprenants et parfaitement convenus lui étaient tombés dessus l’un après l’autre comme autant d’épais linceuls. Il avait la gorge nouée.

Cette pièce était-elle la réplique d’une salle de quelque château ancestral des Carpathes ? Pourquoi tout ce chêne mal équarri ? Pourquoi ce cercueil primitif ? Igescu avait pourtant de quoi s’offrir ce qu’on fait de mieux dans le genre.

Certains détails correspondaient à ce qu’il savait des superstitions relatives aux vampires (pour lui, ce n’était

d’ailleurs plus des superstitions). Mais il y en avait d’autres auxquels il ne connaissait pas d’explication.

Il avait le pressentiment que l’aménagement de cette pièce était conforme à certains rites qui remontaient à bien avant le Moyen Âge, que le chêne et les chandelles vertes étaient déjà en usage bien avant que les Carpathes n’existent sous ce nom, bien avant que la Roumanie ne soit devenue une colonie de Rome, bien avant même la fondation de Rome, et même peut-être bien avant les temps où les premiers peuples indo-européens avaient commencé à se répandre hors de leur patrie d’origine, à laquelle on devait plus tard donner le nom de Hongrie, puis d’Autriche-Hongrie. Il existait déjà un modèle de cette salle, et un modèle de l’homme endormi dans ce cercueil grossier, en Europe centrale ou ailleurs, en un temps où les hommes parlaient encore des langues dont nous avons depuis longtemps perdu toute trace et se servaient encore d’outils de silex.

Quelle que soit l’origine de son espèce, qu’il ressemblât de près ou de loin au vampire des légendes et des superstitions populaires, Igescu était réduit à l’état de mort apparente aux premières lueurs du jour. Les rayons du soleil contenaient quelque chose qui le plongeait le jour durant dans un état d’hibernation forcée. À moins qu’un autre phénomène, associé à l’action du soleil, fût responsable de cette étrange catalepsie. Ou peut-être que c’était, au contraire, l’absence de la lune ? Non, ce n’était pas logique, car la lune est souvent visible en plein jour. Peut-être alors que la présence d’un astre rival dissipait une grande partie des influences lunaires.

Si Igescu n’avait pas été contraint à cet état, il n’aurait sans doute pas cessé de traquer Childe et Dolores. Mais comment expliquer alors qu’il fût si peu protégé ? Il savait pourtant bien que Childe et Dolores étaient quelque part dans les passages secrets.

Childe avait de plus en plus froid, à l’exception d’un point cuisant entre ses omoplates : il lui semblait qu’un regard caché était rivé sur son dos.

Il parcourut la vaste pièce d’un regard circulaire, scruta les ténèbres du plafond, au-dessus des solives, regarda de nouveau sous les traverses de chêne et déplaça les rares fauteuils. Il ne vit rien d’insolite.

La salle de bains était vide. Une porte en chêne mal équarri, sur le mur ouest, donnait sur une autre pièce, également vide. Elle ne renfermait rien d’autre qu’un cercueil posé dans un coin. Celui-là était en acajou massif, rehaussé de dorures, avec des poignées dorées.

Childe s’approcha du cercueil et souleva le couvercle. Contrairement à son attente, il était vide. Ou il avait servi jadis à un autre cataleptique, ou bien le baron le gardait en réserve pour parer à toute éventualité. Childe arracha une partie du capitonnage de satin ; dessous, il y avait une couche de terre.

Il retourna à la salle de chêne. À première vue, rien n’avait bougé. Mais le silence était devenu presque crissant. Quelque chose avait fait intrusion, et l’atmosphère s’était tendue. Les ombres lui semblaient soudain plus profondes. La lueur verte des chandelles était devenue plus pesante et, s’il était possible, encore plus sinistre.

Il s’arrêta sur le pas de la porte, la rapière tendue devant lui, et s’immobilisa, retenant son souffle pour mieux écouter.

Quelque chose était entré dans la pièce, venant soit du passage, soit de la porte du mur ouest. Childe doutait que la première hypothèse fût la bonne : s’il y avait eu une sentinelle en faction dans le passage, elle aurait forcément essayé de s’opposer à son entrée.

La chose venait de la pièce voisine ; elle avait dû l’épier depuis le début par une faille invisible du mur. Elle n’était pas intervenue tout de suite contre lui parce qu’il n’avait pas fait mine de vouloir attenter à la personne du baron.

Peut-être que ce n’était qu’une illusion, fruit de sa tension nerveuse excessive. Il ne voyait rien, absolument rien d’alarmant.

Mais il n’était pas possible que le baron n’ait pas pris soin de se faire garder pendant qu’il dormait.

Chapitre XIX

Childe fit un pas en avant. Il n’y avait toujours aucun bruit, hormis ce qu’entendait son oreille mentale. C’était comme un crépitement ; on aurait dit que l’intrusion d’une masse nouvelle avait perturbé un champ magnétique.

Tenant sa rapière pointée vers le haut, il s’avança lentement en direction du lit et du gros bloc de chêne posé dessus. Le crépitement silencieux s’intensifia. Childe se baissa et regarda sous le lit : rien.

Une lourde masse s’abattit sur ses épaules et il s’écroula, face contre terre. Il roula sur lui-même en hurlant. Un feu dévorant lui cuisait le dos, les hanches et l’arrière des cuisses, mais il se releva et prit la fuite. Quelque chose le suivait, en feulant et en crachant. Il fit le tour du lit et virevolta brusquement, la rapière tendue devant lui (il ne se souvenait pas de l’avoir gardée en main, ni même d’avoir pensé à la garder). Son esprit s’était momentanément relâché. Pas son poing.

La chose était d’une terrible beauté : un pelage soyeux, couvert d’ocelles noirs et blancs ; des yeux jaune-vert, très fixes, où dansaient les reflets blafards des bougies, de minces lèvres noires et des crocs jaunes acérés. Le léopard était de petite taille, mais encore assez grand pour que Childe fut terrifié, même après que la peur de l’inconnu et de l’inattendu se fut dissipée. L’animal était resté tapi dans le creux du chêne, aplati sur le corps d’Igescu, et il avait attendu patiemment que Childe s’approche.

Il se ramassait de nouveau sur lui-même, feulant, les crocs découverts, des éclairs féroces lui jaillissant des yeux.

Puis il bondit par-dessus le lit et le cercueil. Childe, penché au-dessus du corps du baron, lança le bras en avant.

Le félin s’embrocha sur sa rapière, qui lui transperça la gorge. Une patte lui effleura les yeux, et les pointes des griffes le manquèrent de justesse. Childe fut projeté en arrière, et son arme lui fut arrachée des mains. Quand il se releva, le léopard – une femelle – en était à son dernier spasme. La bête était couchée sur le flanc, la gueule ouverte, et la vie s’enfuyait lentement de ses yeux, comme un vol d’oiseaux au plumage brillant quittant l’un après l’autre la branche où ils étaient perchés et entamant leur migration vers le Sud, à la venue de l’hiver.

Childe était hors d’haleine. Il tremblait de tous ses membres et son cœur menaçait de lui faire éclater la cage thoracique. S’appuyant d’un pied sur le corps du léopard, il tira la rapière de la blessure. Puis, montant sur le cadre du lit de chêne, il leva sa rapière, la pointa vers le bas, en la tenant des deux mains par la garde. Il la brandissait comme un moine tient une croix pour chasser les démons ; et d’une certaine manière, c’était bien ce qu’il était en train de faire. Il abattit sa rapière avec toute la force dont il était capable, en appuyant dessus de tout son poids ; la pointe de la lame s’enfonça dans la peau d’Igescu, perça le cœur et, à en juger par la résistance qu’elle rencontrait et les craquements sourds qu’elle produisait, écrasa quelques os.

Le corps tressaillit sous le choc, et la tête fit un petit mouvement de côté. Ce fut tout. Il n’y eut pas un soupir, pas un râle. Pas une goutte de sang ne coula de la blessure.

L’instrument de l’exécution était d’acier et non de bois, mais la garde formait une croix. Childe espérait que le symbole importait plus que le matériau employé. Il se pouvait d’ailleurs que ni l’un ni l’autre n’aient de sens. Ce n’était peut-être qu’une fausse superstition qui voulait qu’un vampire, pour être tué pour de bon, devait avoir le cœur percé d’un pieu en bois, et que les morts-vivants avaient une sainte horreur de la croix et perdaient en face d’elle tous leurs moyens.

De sa lecture du *Dracula* de Stoker, qui remontait à bien des années auparavant, Childe se souvenait aussi qu'il fallait décapiter le monstre après l'avoir tué.

Il se dit que de toutes les choses que l'on affirmait sur le compte de ces créatures, beaucoup devaient être fausses, et que beaucoup d'autres restaient inconnues. Que tout cela soit ou non une pure superstition, il était bien décidé à faire tout ce qu'il pouvait pour que la mort d'Igescu soit la plus définitive possible.

Quant au léopard, il n'était pas impossible qu'il ne fût rien d'autre que ce qu'il était. Mais, étant donné sa petite taille, il le soupçonnait d'être Rebecca Nguma ou Panchita Pocyotl. Il lui paraissait peu vraisemblable que Panchita Pocyotl, une Indienne du Mexique, dont les ancêtres avaient sans doute parlé l'un ou l'autre des dialectes Nahuatl, ait pu être une femme-léopard. Une femme-jaguar, une femme cougar, peut-être – pas une femme-léopard. Si ce n'était pas un vrai léopard, ce ne pouvait être que Nguma, l'Africaine, ou le Chinois Fred Pao, à la rigueur.

— Mais qu'est-ce qui me prend d'avoir ces idées !, se dit Childe. Bien sûr, que c'est un léopard. Les loups-garous, les femmes-léopards, les vampires… tout cela n'existe pas. Peut-être qu'il y a des vampires : des vampires psychologiques, des psychotiques qui s'imaginent qu'ils sont des vampires. Mais une véritable métamorphose ! Par quel phénomène, par quel bizarre mécanisme pourrait se produire une pareille transformation ? Est-il possible que des os deviennent fluides, changent de forme jusque dans leur structure cellulaire puis durcissent à nouveau ? Mais peut-être que les os de ces créatures ne sont pas pareils a *nos os.* Restait encore à savoir quelle était la forme d'énergie employée. Et puis, même si le corps pouvait se transformer, le cerveau ne le pouvait certainement pas ! Le cerveau devait forcément garder sa forme et ses dimensions, celles d'un cerveau humain.

Il lança un coup d'œil en direction du léopard et se souvint des deux loups. Leurs têtes étaient de la taille normale d'une tête de loup ; ils avaient de petits cerveaux de loups.

Il fallait qu'il oublie toutes ces absurdités. On l'avait drogué ; le reste n'était que pure suggestion.

C'est alors seulement qu'il s'aperçut que l'animal, bien qu'il ne soit resté agrippé à son dos que l'espace d'une fraction de seconde, avait fait des dégâts beaucoup plus importants qu'il ne lui avait semblé. Il lui avait arraché son maillot, son short et sa ceinture ; il se passa la main sur le bas du dos et les jambes et la ramena couverte de sang. Il sentait une vive douleur, et cela l'inquiéta ; mais un examen plus approfondi le convainquit que le léopard avait fait plus de mal à ses vêtements qu'à lui-même. Ses blessures semblaient assez superficielles. Il gagna la pièce attenante à la grande salle, une petite pièce de travail, et en ressortit avec une brassée de journaux et de revues. Il froissa les journaux en boule, arracha les pages des revues et en fit deux piles, une de chaque côté du cou du baron. Il arrosa d'essence à briquet les deux tas de papier, ainsi que les cheveux et la poitrine du baron, puis il mit le feu à l'essence.

Ensuite, il ouvrit les grandes baies et alluma un troisième feu sous les traverses du lit. Il fit un autre tas de papier, à gauche du lit, qui s'embrasa. Quelques minutes plus tard, la chaise de bois qu'il avait jetée sur le brasier s'enflamma à son tour. Au bout d'un moment, les montants de chêne massif et les traverses prirent feu ; le cercueil noircit et se mit à fumer. Une affreuse odeur de chair grillée et de cheveux brûlés s'élevait du corps du baron.

À l'aide d'un peu plus de papier et d'essence à briquet, Childe mit alors le feu aux tentures qui masquaient les fenêtres. Puis il traîna dans le feu, non sans peine, le cadavre du léopard. Il arrosa d'essence la tête du fauve et des flammes furieuses l'enveloppèrent ; son museau noir

perdit son brillant humide et se recroquevilla sous l’effet de la chaleur.

Childe ouvrit l’entrée du passage secret, afin d’augmenter le courant d’air. La fumée s’engouffra dans le passage, allant grossir les tourbillons noirs qui l’obscurcissaient déjà.

Mais l’entrée semblait trop petite pour absorber toute cette fumée ; la pièce en fut bien vite envahie. Childe se mit à tousser. La toux enclencha quelque chose en lui, et il fut secoué d’un orgasme épileptique. De longs frissons descendaient en vrille le long de sa colonne vertébrale, la tiraient vers le bas et ressortaient par son sexe.

À l’instant où jaillissait la dernière goutte de son sperme, un cri perçant s’échappa d’un tourbillon de fumée, au milieu de la pièce. Childe se retourna d’un bond, mais il n’y voyait goutte. L’une ou l’autre de ses deux victimes n’était pas morte. Elle semblait même l’être de moins en moins : le cri se répétait, redoublait de vigueur, se muait en un chapelet de hurlements.

Et puis, avant même qu’il ait eu le temps de se retourner encore une fois pour faire face à ce nouveau bruit, un hurlement de cochon qu’on égorge s’échappa de l’ouverture du passage. Il y eut un cliquetis rapide, beaucoup plus bruyant que celui qu’avaient produit les griffes des loups. Le sol trembla sous les pieds de Childe, et quelque chose le heurta avec violence. Le choc l’envoya rouler à terre. Il parvint à se remettre sur son séant ; il était à demi assommé, et sa jambe gauche lui faisait mal. Il eut un nouvel accès de toux. Les hurlements augmentèrent de volume et le sol se remit à trembler sous lui. Il roula sur lui-même et se mît à couvert de la fumée. La chose qui l'avait heurtée tournait en rond, chargeant à l’aveuglette. Il longea un mur à quatre pattes, la tête baissée presque jusqu’à terre pour ne pas respirer la fumée, à la recherche de la fenêtre ouverte. Les grognements de porc furieux s’étaient mués en une toux rocailleuse. Au bout d’une bonne

douzaine de quintes de toux râpeuses qui semblaient assez fortes pour éponger toute la fumée qui emplissait la pièce, le cliquetis de sabots sur le parquet reprit de plus belle. Childe passa un angle du mur et continua jusqu'à l'angle suivant. Il leva les mains, dans la fumée, trouva la bordure inférieure d'une fenêtre ; la fenêtre ouverte, s'il s'en souvenait bien, n'était plus qu'à trois mètres de là.

Le bruit de sabots cessa brusquement. Les cris de cochon devinrent encore plus féroces, moins aigus, et plus belliqueux. Puis, les claquements reprirent. Un sifflement sonore ponctuait les deux sons.

Un combat se déroulait quelque part dans la fumée. À plusieurs reprises, les murs tremblèrent comme si des lourdes masses les avaient heurtés avec violence. Le parquet était agité de trépidations presque sans discontinuer. Des coups, tels ceux qu'aurait pu produire une main énorme martelant un corps épais et massif, hachuraient le crépitement des flammes.

Childe, même s'il l'avait voulu, n'aurait pas pu attendre de voir de quoi il s'agissait. Tôt ou tard, s'il ne sortait pas de là en vitesse, il serait la proie des flammes. Il n'avait plus le temps de continuer à longer les murs jusqu'à la porte ouest. Il ne lui restait plus qu'à sortir par une fenêtre. Il en ouvrit une, décrocha un volet, le repoussa, s'accrocha à l'appui de la fenêtre, se laissa descendre jusqu'à être suspendu par les mains, et lâcha prise. Il tomba sur un buisson qu'il écrasa sous lui, et crut s'être rompu les os. Mais il roula sur le côté et se releva. Sa jambe gauche lui faisait encore plus mal qu'avant, mais à part ça il n'avait rien.

Un orgasme le prit à nouveau, et il jouit – son sexe, au moins, ne semblait pas avoir été abîmé dans sa chute. Cloué par l'extase, il vit deux corps passer par la fenêtre d'où il avait sauté et tomber dans le vide. Le deuxième volet, arraché, tomba à ses pieds. Magda Holànyi et Mme Grasatchow, aplatissant quelques buissons au passage, roulèrent jusqu'au bord de l'allée.

La seconde qui suivit, plusieurs silhouettes, sortant précipitamment de la maison, apparurent sur le porche de devant.

Les deux femmes perdaient du sang par de nombreuses blessures et elles étaient noires de fumée l'une et l'autre. Magda avait roulé jusqu'aux pieds de Childe, dont le sperme lui avait éclaboussé le front. C'était là, se dit-il malgré la douleur, une extrême-onction digne d'elle. La grosse femme était écrasée à terre comme un sac de farine imbibé d'eau. Elle avait perdu conscience, un os grisâtre jaillissait d'une de ses jambes et elle saignait des oreilles et du nez.

Herbe-qui-Plie, Panchita Pocyotl et O'Faithair étaient sur le porche. Il manquait Vassili Chornkine, Frau Krautschner, Rebecca Nguma, Fred Pao, Vivienne Macbrough, les deux soubrettes, la vieille baronne et Dolores. Childe croyait savoir ce qui était advenu des trois premiers. Deux étaient morts percés par sa rapière dans un couloir secret, la troisième était en train de griller en même temps qu'Igescu.

Les trois individus rassemblés sur le porche avaient les vêtements en lambeaux, les cheveux en bataille et du sang partout. Sans doute avaient-ils dû en découdre avec Magda, avec Mme Grasatchow ou avec Dolores, ou avec deux d'entre elles à la fois. Mais ils étaient encore en état de se battre, et ils le cherchaient, à présent. Il vit leurs lèvres remuer, et leurs mains se tendre dans sa direction.

Childe se hâta en boitillant vers la Rolls-Royce qui était garée dans l'allée, quelques mètres plus bas. Dans son dos, il entendit un cri, suivi d'un bruit de cavalcade sur les marches du perron. La Rolls était ouverte, et la clé de contact était sur le tableau de bord. Il se mit au volant et démarra. Herbe-qui-Plie et O'Faithair arrivèrent juste à ce moment-là et se mirent à tambouriner les vitres de la voiture en hurlant comme des loups en chasse, Childe les laissa dans son sillage et ils se précipitèrent vers une Jaguar rouge garée un peu plus haut.

Childe s’arrêta, débraya, manipula le levier des vitesses et appuya sur l’accélérateur. Il partit en marche arrière, prit O’Faithair en écharpe avec son aile droite et l’envoya voler en l’air. L’Irlandais s’écrasa sur le sol avec fracas. Herbe-qui-Plie se retourna juste avant que la Rolls ne l’écrase contre la Jaguar. Sa large face basanée s’encadra brièvement dans la vitre arrière ; il regarda Childe avec des yeux écarquillés, puis disparut.

Childe repartit en marche avant. Les jambes de l’Indien, broyées jusqu’aux cuisses, n’étaient plus qu’un magma de chairs sanguinolentes. Il était allongé, la face sur le bitume. Les contours de son corps étaient flous. On aurait dit qu’il se gonflait.

Childe s’arracha à la contemplation de ce spectacle. Il stoppa de nouveau la Rolls, remonta jusqu’à O’Faithair qui était en train de se remettre debout, le renversa, lui passa sur le corps, fit demi-tour, et écrasa soigneusement les quatre corps étendus de Magda, de Mme Grasatchow, d’Herbe-qui-Plie et d’O’Faithair. Panchita Pocyotl lui hurlait des imprécations en brandissant vers lui son poing menu. Il se dirigea vers elle et elle courut s’abriter dans la maison.

Des tourbillons de flammes et de fumées s’échappaient d’une douzaine de fenêtres sur les trois étages de l’aile gauche et d’une fenêtre de la partie centrale. D’ici une heure ou deux, l’incendie aurait ravagé toute l’immense baraque. À moins qu’on ne l’arrête avant – mais il n’y avait personne pour l’arrêter.

Childe fit demi-tour et s’éloigna. En passant le premier virage en lacet, juste avant de pénétrer sur la route qui menait à travers bois, il aperçut de biais le devant de la maison. La rousse Vivienne Macbrough, dont le corps laiteux semblait encore plus pâle dans la lueur blafarde de l’incendie, Panchita Pocyotl, qui avait perdu ses chaussures, et les deux soubrettes couraient se réfugier dans les bois. Dolores, nue comme un ver, ses longs cheveux noirs flottant au vent, les poursuivait. Elle semblait animée des pires

intentions à leur égard. Quant à elles, ce qui les animait ne pouvait être qu’une sainte trouille.

Childe ignorait ce qu’elle leur ferait si elle les rattrapait, mais eux avaient l’air de le savoir, et la perspective de se frotter à elle ne les emballait pas. Il soupçonnait que c’était l’intervention de Dolores qui avait empêché Fred Pao et la vieille baronne de sortir de la maison en même temps que leurs acolytes, à moins qu’ils n’eussent été tués par Magda ou par la grosse Grasatchow. Il ne pouvait pas en être sûr, évidemment ; il supposait qu’elles s’étaient respectivement métamorphosées en serpent et en truie et qu’elles étaient devenues incontrôlables.

Les fuyardes s’enfoncèrent dans la forêt, et Dolores les y suivit.

Childe se frappa le front du plat de la main. Croyait-il vraiment à ces histoires stupides de métamorphoses ?

Il regarda en arrière. Il était au sommet d’une petite élévation de terrain, d’où il voyait les corps d’Herbe-qui-Plie et de Mme Grasatchow. Les vêtements de l’Indien semblaient s’être détachés de lui, et il était devenu une masse sombre qui évoquait la forme d’un ours. La grosse femme, elle aussi, n’était plus qu’une masse informe. Son cadavre avait quelque chose d’inhumain.

Au même moment, un renard noir, le plus gros renard qu’il lui avait jamais été donné de voir, surgit de derrière la maison et fila comme une flèche vers le bois où les autres s’étaient engloutis. Il glapit trois fois avant d’y pénétrer, et tourna la tête vers lui. Childe eut l’impression qu’il ricanait.

Un frisson glacial lui parcourut l’échine ; il se sentait aussi gelé que la première fois qu’il avait vu Dolores. Il venait de se remémorer une de ses lectures d’autrefois : le renard de Chine qui se transforme en homme quand il a salué le lever du soleil pendant plusieurs années. Les Chinois croient aussi qu’un renard perd la faculté de se transformer en homme s’il boit trop de vin. Or, pendant le dîner, le baron avait fait de son mieux pour empêcher Fred Pao d’abuser de cette

boisson. Pourquoi l’avait-il fait ? Était-ce parce qu’il ne voulait pas que Childe fût témoin de la métamorphose du Chinois, ou pour d’autres raisons ? Pour d’autres raisons, probablement, puisqu’il ne pouvait pas craindre que Childe ne s’échappe et aille raconter ce qu’il avait vu.

Il haussa les épaules et continua sa route. Tout ça commençait à bien faire, et il n’avait plus qu’un désir : se tirer de là au plus vite. Il en était presque arrivé à croire qu’un homme de soixante-quinze kilos peut devenir fluide, que ses os et ses chairs peuvent se tordre jusqu’à former une espèce de pâte informe, qu’il peut perdre soixante bons kilos pendant sa transformation et les remiser quelque part pour les récupérer ensuite. À moins que cette masse de rebut ne le suive, tel le sillage invisible d’un avion à réaction, traîne d’énergie constamment prête à se reconvertir.

Il était arrivé devant la grille de l’enceinte intérieure. Il l’ouvrit, la franchit, et fut bientôt arrêté par celle de l’enceinte extérieure. Il laissa la Rolls dans l’allée, après avoir soigneusement effacé toutes ses empreintes à l’aide d’un chiffon trouvé dans la boîte à gants. Il franchit l’entrée principale à pied, et marcha jusqu’à sa voiture qui était toujours garée dans les fourrés, à l’extrémité de la route.

Il trouva la clé qu’il avait enfouie, monta en voiture et démarra, il était nu, ensanglanté, couvert de bosses et d’égratignures, et tout son corps lui faisait mal ; malgré ça, il était toujours en état d’érection. Déjà, avec un automatisme parfait, un nouvel orgasme se déclenchait. Il le subit stoïquement. Dès qu’il serait rentré chez lui, le reste du monde, le smog, les monstres, et tout le toutim, pourrait aller au diable – ils en avaient déjà pris le chemin.

Au bout d’un kilomètre, il croisa une grosse Lincoln noire qui roulait à toute allure vers la propriété d’Igescu. Elle transportait six passagers, trois hommes et trois femmes, tous très beaux et vêtus avec la dernière élégance. Ils avaient l’air plutôt morose, et il devina qu’ils allaient chez

Igescu, où on devait les attendre pour quelque sinistre conciliabule. Ils devaient craindre d'arriver en retard, car ils semblaient bien pressés. Ou alors, les occupants de la maison les avaient appelés à l'aide. Leur voiture portait des plaques de Californie. Ils venaient peut-être de San Francisco.

Childe grimaça un faible sourire. Ils allaient avoir une désagréable surprise. En attendant, il avait intérêt à prendre le large à toute vitesse. Il ignorait s'ils avaient eu le temps de relever son numéro.

Avant qu'il eût parcouru deux autres kilomètres, le ciel, déjà plombé, s'assombrit encore plus. Il y eut des grondements de tonnerre, et des éclairs zébrèrent le paysage. Un vent furieux se leva, déchiquetant le smog. Puis la pluie se mit à tomber ; elle continua sans interruption pendant une heure et demie, lavant à grande eau le ciel et la terre.

Childe laissa sa voiture au garage, dans le sous-sol de son immeuble, et monta chez lui par l'ascenseur. Il ne vit personne, mais il avait l'impression qu'on l'épiait. Il n'aurait pu trouver aucune excuse à être nu, en état d'érection, et il savait que la vie était assez ironique pour qu'il se fasse embarquer pour outrage public à la pudeur et Dieu sait encore quoi – un comble, après tout ce qu'il avait subi, lui, victime innocente du plus phénoménal des attentats aux mœurs. Mais il ne croisa pas âme qui vive. Après avoir fermé sa porte à double tour et avoir mis la chaîne de sûreté, il prit une douche, se sécha, enfila un pyjama, engloutit un sandwich jambon-gruyère et un demi-litre de lait et se traîna jusqu'à son lit.

Juste avant de sombrer dans le sommeil, quelques secondes plus tard, il ressortit machinalement les mains de sous les draps et se mit à tâtonner autour de lui, il cherchait quelque chose, mais quoi ? Puis, il comprit : c'était le sac à main de Mme Grasatchow, où il avait fourré ses pièces à conviction – les poupées gonflables. Il l'avait perdu quelque

part entre la chambre mortuaire du baron et sa propre chambre à coucher.

Chapitre XX

Childe dormit, d’un sommeil plutôt agité, pendant un jour, une nuit, et la plus grande partie du jour suivant. Il se levait de temps à autre pour soulager sa vessie ou ses intestins, avaler un bol de porridge ou un sandwich ; parfois, il se réveillait après avoir éjaculé dans son sommeil.

Ses rêves furent pour la plupart d’horribles cauchemars, mais il eut droit aussi à quelques aimables coïts. Tantôt, c’étaient Mme Grasatchow, Vivienne ou Dolores qui le violaient, et il se réveillait jouissant et gémissant. À d’autres moments, il faisait l’amour à Sybil, à une autre des femmes qu’il avait connues, ou à une femme sans visage. Deux fois au moins, il rêva qu’il prenait par-derrière un animal femelle ; la première fois, une superbe panthère, la seconde fois une louve.

Au réveil, il se posait des questions sur ses rêves, sachant que les freudiens affirment que les rêves, pour aussi horribles ou terrifiants qu’ils soient, sont toujours l’expression d’un désir profond.

Quand il eut enfin pris tout le sommeil dont il avait besoin, son pyjama et ses draps étaient dans un triste état, mais les effets du cône s’étaient complètement dissipés. La vue de son pénis flaccide fut pour lui un indicible bonheur. Il prit une douche, déjeuna et parcourut la dernière édition du *Los Angeles Times,* qui était de nouveau distribué. La vie avait plus ou moins repris son cours. Les usines s’étaient remises en route. Les fuyards n’étaient pas encore tous revenus, mais le flot furieux de voitures n’était plus qu’un ruisselet. Les pompes funèbres étaient débordées ; on enterrait même la nuit. Les flics étaient harcelés de

demandes de recherches concernant des personnes disparues. Mais à part ça, tout fonctionnait comme d'habitude. Le smog avait repris du poil de la bête, mais il n'y avait pas de danger tant que le vent continuait à souffler.

Childe lut toute la première page, l'éditorial et deux ou trois articles, et parcourut distraitement la page des bandes dessinées. Puis, il prit le téléphone et forma le numéro de Sybil. Il n'y avait toujours personne chez elle. Il demanda San Francisco ; la sœur de Sybil Cheryl, lui répondit. Elle lui apprit que leur mère était morte, que Sybil devait venir à l'enterrement, mais qu'elle l'avait vainement attendue. Pourtant, elle lui avait dit qu'elle se mettait en route sur-le-champ, juste le temps de faire sa valise. Elle n'avait pas trouvé d'avion, et sa voiture était en panne ; elle avait appelé sa sœur pour lui dire qu'elle venait en compagnie d'un ami qui voulait aussi quitter Los Angeles.

Qui pouvait être cet « ami » ? Cheryl n'en avait pas la moindre idée. En tout cas, elle s'était beaucoup inquiétée pour sa sœur, et elle avait essayé de joindre Childe ; mais, comme cinq coups de téléphone successifs étaient restés sans réponse, elle avait fini par renoncer. Elle avait appelé la police de l'État : Sybil ne figurait parmi les victimes d'aucun des innombrables accidents de la route qui s'étaient produits depuis son départ entre Los Angeles et San Francisco.

Childe fit de son mieux pour rassurer Cheryl, en lui disant qu'il y avait encore beaucoup de disparus, que Sybil réapparaîtrait saine et sauve, qu'il allait faire des pieds et des mains pour la retrouver, et ainsi de suite. Après avoir raccroché, il se sentit complètement vidé. Le lendemain, la sensation de creux n'avait pas disparu. Il devait admettre qu'il ne savait rien de plus que ce que Cheryl lui avait appris la veille. Il avait appelé Al Porthouse, qu'il soupçonnait d'être cet « ami » avec qui Sybil devait quitter la ville, mais Al lui avait juré qu'il n'avait pas vu Sybil depuis quinze jours.

Childe décida d’abandonner provisoirement ses recherches, et de reporter son attention ailleurs. La maison d’Igescu n’avait dû qu’à la pluie de n’être pas complètement détruite par l’incendie. Les pompiers n’avaient trouvé aucun corps dans les décombres, ni à proximité immédiate de la maison, ni dans les bois alentour. Le sac à main de Mme Grasatchow n’avait pas non plus été retrouvé.

Childe se souvint de la Lincoln qu’il avait croisée en quittant le domaine. Ainsi donc, les six inconnus avaient effacé toutes les traces.

Mais Dolores – qu’était-elle devenue ?

Il prit sa voiture et retourna au domaine. Les flics avaient posé des scellés sur la grille, et il fut obligé d’escalader une fois de plus le mur d’enceinte. Il farfouilla dans les décombres de la maison, sans rien trouver. La police, bien entendu, n’était pas au courant de ce qui lui était arrivé. Il jugea préférable de ne rien dire aux flics, sinon qu’il s’était rendu une fois au domicile du baron et qu’il n’y était resté qu’un moment.

Après lui avoir fait signer sa déposition, l’inspecteur qui l’avait interrogé lui avoua sa perplexité quant à la disparition du baron, de sa secrétaire, des domestiques et du chauffeur. Il lui dit que pour le moment ils n’avaient pas le moindre indice. Tout ce qu’ils savaient, c’était que les occupants de la maison étaient partis sans laisser d’adresse ; ils pensaient que l’incendie était d’origine accidentelle, et s’attendaient à être contactés d’un moment à l’autre par le baron.

Childe regagna ses pénates vers la fin de l’après-midi. Il était complètement absorbé dans ses pensées, qui tournaient autour d’un projet de déménagement ; il songeait sérieusement à faire ses malles et à émigrer dans une région où la pollution ne posait pas encore de problèmes immédiats. Il mit très longtemps avant de réaliser que le téléphone sonnait ; il se rendit compte alors

que la sonnerie s’était déclenchée au moment où il faisait tourner la clé dans la serrure, et qu’elle avait dû se répéter une bonne douzaine de fois depuis.

La voix à l’autre bout du fil était un baryton bien timbré.

— Allô, monsieur Childe ? Vous ne me connaissez pas. Fort heureusement pour vous, nous n’avons jamais été en présence l’un de l’autre. En revanche, je crois bien que nous nous sommes croisés en voiture, l’autre jour non loin de la propriété du baron Igescu…

Childe resta silencieux un moment.

— Qu’est-ce que vous voulez ? dit-il à la fin. Sa voix ne tremblait pas. Pourtant, il avait cru qu’elle se briserait, si lourde était la chape de glace qui s’était abattue sur lui.

— Vous avez fait preuve d’une discrétion remarquable vis-à-vis de la police, monsieur Childe. D’ailleurs, vous ne vous êtes confié à personne, pour autant que nous puissions le savoir. Mais nous voulons être absolument sûrs que vous continuerez à vous taire monsieur Childe. Nous pourrions facilement nous en assurer en usant de certaines méthodes que vous connaissez bien à présent. Mais il nous plaît de savoir que vous connaissez notre existence tout en étant dans l’incapacité de nous nuire.

— Qu’est-ce que vous avez fait à Sybil ? vociféra Childe.

— Qui est Sybil ? fit la voix après un long silence.

— C’est ma femme ! Je veux dire, mon ex-femme ! Vous le savez très bien, ignoble crapule. Qu’est-ce que vous lui avez fait, monstre répugnant, hideuse cré… ?

— Rien, monsieur Childe, je puis vous l’assurer. La voix était froide, un peu moqueuse.

— Nous avons une certaine admiration pour l’exploit que vous venez d’accomplir, cher monsieur Childe, continua-t-elle. Toutes nos félicitations. Vous êtes parvenu à tuer – définitivement, cette fois – un certain nombre de nos amis. Et Dieu sait pourtant qu’ils avaient survécu longtemps, monsieur Childe ! Évidemment, vous n’auriez jamais fait cela si Dolores del Osorojo ne vous avait pas prêté main-

forte ; mais nous n’avions pas compté avec elle. Le baron ne s’était pas préparé à ce genre d’éventualités, et il a payé très cher, ainsi que tous les siens, le prix de sa négligence, ou de son ignorance. Enfin, *presque* tous les siens.

Childe vit que c’était sa dernière chance d’apprendre quelque chose à leur sujet.

— Pourquoi les films ? demanda-t-il. Pourquoi les avez-vous fait parvenir à la police ?

— Ces films sont réservés d’ordinaire à nos amusements privés, monsieur Childe, répondit l’inconnu. Nous en faisons tous et nous nous les échangeons. Ils circulent d’un bout du monde à l’autre. Pas par la poste évidemment – nous avons nos propres filières. Le baron avait décidé de créer un précédent et d’en faire connaître quelques-uns aux autres. Il pensait que la rage impuissante et l’émotion de la police (et de tous les humains) seraient fort distrayantes. De toute façon, le baron et son groupe avaient décidé d’émigrer sous peu, et il n’y avait aucune chance pour qu’on puisse faire le lien entre ces films et nous. Le baron avait conçu le projet d’envoyer tous ses films à la police, en commençant par les sujets les plus récents. La plupart du temps, les sujets figurent sur des listes de personnes disparues, vous savez ; les premiers cas sont déjà si anciens que leurs dossiers ont été classés « sans suite ». Ce sont leurs peaux que vous avez trouvées – et perdues. Vous avez eu de la chance. Ou alors, vous avez été très habile. Vous avez usé d’une méthode d’enquête assez peu orthodoxe, et cela vous a mené tout droit à la vérité. Vous saviez trop de choses pour que le baron puisse vous laisser repartir ; il avait donc décidé de faire de vous son dernier sujet. Mais à présent, il n’aura plus besoin de quitter la région pour échapper à la pollution atmosphérique…

— J’ai vu la vieille baronne en train de faire des incantations pour susciter du smog, protesta Childe. Qu’est-ce que vous…

— Imbécile ! Elle tentait de le faire disparaître ! Jadis, Los Angeles était un endroit très vivable. Mais vous autres humains…

L’homme s’interrompit. Childe comprit que la colère l’étouffait. Pourtant, quand il se remit à parler, sa voix était froide et caustique comme avant.

— Je vous suggère d’aller jeter un coup d’œil dans votre chambre, dit-il. Et n’oubliez pas de vous taire, monsieur Childe. Sinon…

Là-dessus, il reposa le combiné. Mais, juste avant le déclic, Childe entendit un carillon de cloches, puis un orgue jouant la première mesure de *Sombre Dimanche.* Il imagina la suite de la musique et le grincement de gonds radiophoniques qui devaient normalement leur succéder.

Un long moment, il resta pétrifié, le téléphone à la main. Woolston Heepish ? Était-il possible que l’inconnu l’ait appelé de chez Woolston Heepish ?

Ça ne tenait pas debout ! Il y avait forcément une autre explication. Il ne voulait même pas penser à ce que cela aurait signifié si… non, mieux valait tirer un trait là-dessus.

Il raccrocha. Là-dessus, il se souvint brusquement de ce que l’inconnu lui avait conseillé de faire. Il se dirigea lentement vers sa chambre. Quelqu’un avait allumé la lampe de chevet pendant son absence.

Elle était au lit, allongée sur le dos, et elle regardait fixement le plafond. Un drap la couvrait jusqu’à la naissance des seins. Ses longs cheveux noirs étaient épandus sur l’oreiller. Il s’approcha d’elle et murmura :

— Je croyais qu’ils ne pouvaient pas te faire de mal, Dolores…

Il rabattit le drap, s’attendant à découvrir sur le corps des traces de sévices. Elle était intacte.

Mais le corps se souleva vers le haut ; les pieds d’abord, puis les jambes raidies, le tronc enfin, s’élevèrent vers le plafond. Le poids de l’abondante chevelure et de la petite

valvule rouge à la base du cou l'empêcha de s'y coller complètement.

Le maquillage était parfait. Il donnait à sa peau une apparence charnelle, solide, et dissimulait bien sa transparence.

Childe sortit de la chambre et se laissa tomber dans un fauteuil.

Puis il revint sur ses pas, et perça Dolores d'un coup d'épingle. Elle explosa avec une détonation aussi forte que celle d'une arme à feu. Il prit une paire de ciseaux dans un tiroir, et découpa la peau en fines lanières ; il les jeta dans la cuvette des W.C. et tira la chasse. Il ne restait que les cheveux, qu'il mit à la poubelle.

Elle était restée un siècle et demi dans les limbes, et elle s'était brièvement réincarnée, le temps de quelques séances de fornication hâtive et violente, le temps de régler leur compte à quelques vieux adversaires. Et voilà à quoi elle était réduite. Ou plutôt, vers où elle était conduite. Un œil noir, de longs cils, un sourcil noir et épais, surnagèrent les derniers, tourbillonnant, puis s'engloutirent avec le reste.

La seule consolation de Childe était de n'avoir pas trouvé la peau de Sybil dans son lit.

Où était-elle passée ? Le saurait-il un jour ? Il ne pensait pas que ces « êtres » eux-mêmes le savaient. La perplexité de son interlocuteur n'avait pas semblé feinte. Ces « êtres » n'étaient pas forcément responsables de la disparition de Sybil. Après tout, le genre humain compte bien assez de monstres en son sein.

Harald Childe retrouvera-t-il Sybil ?
Vous le saurez en lisant la suite de ses aventures dans
GARE À LA BÊTE

POSTFACE

« Alors, vous écrivez de la pornographie maintenant ? » demanda récemment à Philip Farmer l'une de ses relations. La question paraît simple et directe, et l'homme qui pose une telle question est certainement persuadé, non seulement qu'il peut définir les mots qu'il emploie, mais surtout que leur sens est si évident qu'il n'est nul besoin de les définir.

Le nombre d'honnêtes hommes qui sont capables de définir sans hésitation des mots comme pornographie, science-fiction, Dieu, communisme, bien, ordre, mal, paix, honorable, liberté, obscénité, loi, amour est étonnant. Plus étonnante encore est leur capacité à penser, agir et légiférer au nom de ces bons principes ; quand ils ne vont pas jusqu'à brûler, emprisonner, tuer. Ces honnêtes gens représentent pour moi la caste des Enquêteurs. Ils sont, sans exception, le pouvoir le plus meurtrier, le plus destructeur, auquel une espèce vivante puisse se trouver confrontée. Que ce soit sur notre planète ou sur un autre monde. Les raisons en sont claires et simples elles aussi.

La vérité est dure à cerner, car toute vérité trop évidente est toujours sujette à question et à modification. Quelques exemples : L'eau coule vers le bas ! dit-on. Mais à quelle température ? En quel lieu ? Dans une capsule Apollo ? Ou dans un siphon d'eau de Seltz ? Autre vérité affirmative : Les jupes, c'est pour les filles ! Aimeriez-vous avoir à affronter un bataillon de la Garde Noire en kilt ou une compagnie d'evzones grecques avec leurs jupes à lacets ? Albert Einstein lui-même, cette déité polie du relatif, a dit : « $E = MC^2$ est peut-être un phénomène local, après tout. »

Cette manie de coller une étiquette sur chaque chose est fatalement destructrice puisque l'Étiqueteur oublie toujours que ce qui caractérise, en essence, chaque chose dans l'univers, c'est le *passage,* c'est-à-dire le flux, le changement. S'il se mettait à réfléchir, habitude peu fréquente chez lui, l'Étiqueteur devrait reconnaître que les rochers changent, et les montagnes aussi ; que les planètes changent, et les étoiles aussi. Et que ce n'est pas parce qu'il leur a collé une étiquette à un moment donné qu'elles se figeront sur l'instant.

Le *passage* est encore plus évident dans ce que nous nommons la Vie que dans tout autre domaine. Ce n'est pas suffisant de dire que tout ce qui est vivant se transforme, il faut aller plus loin et dire que la Vie elle-même est Changement. Ce qui ne change pas est incompatible avec les lois fondamentales de l'univers et en présence de ce qui ne change pas, la vie ne peut exister.

Voilà pourquoi l'Étiqueteur est un meurtrier : il représente la main de la mort avec son seul mot d'ordre : Stop ! Ami de la mort, il devient l'ennemi de la vie. Il refuse les choses telles qu'elles sont : mouvantes, fluctuantes et désire qu'elles s'arrêtent. Pourquoi ?

Par un désir tout à fait normal de sécurité, d'ordre. Il ne se rend pas compte qu'alors, il mélange stase et stabilité. Il croit que si tout se figeait, que si aujourd'hui et demain ressemblaient à hier, il serait en sécurité. (Il ne regarde jamais attentivement de quoi hier était fait, il préfère croire que tout y était calme, tranquille, ordonné… ce qui, bien évidemment, est inexact.) Cet honnête homme ne réalise pas qu'il est devenu le chantre de la mort et du suicide personnel et collectif. Il ne réalise pas que dans le sanctuaire de l'église de son choix, les matrones respectables sont habillées d'une façon qui aurait même été interdite sur les plages dans la jeunesse des plus vieux paroissiens. Il a oublié le choc culturel récent (quelques années tout au plus) qui a bouleversé nos semblables lors

de la projection du film où Rhett Butler, sous les traits de Clark Gable, s'est permis de dire « Oamh ». Ignorant chaque évidence, chaque vérité, il donne des étiquettes. C'est un assassin, soyez vigilant, évitez-le !

Philip José Farmer est un superbe écrivain, et un homme honnête ! Mais lui semble né avec la certitude que la vérité doit être cherchée avec la dévotion de ceux qui cherchaient le Saint Graal. Et qu'elle doit être regardée en face, même lorsqu'il s'agit d'une évidence que la plupart d'entre nous préféreraient fuir. Une longue nouvelle : *Les Amants étrangers,* révéla en 1952 son admirable talent dans le domaine de la science-fiction. Depuis il a continué à montrer la vérité comme il la voyait. Le livre que vous tenez entre vos mains en est une illustration parfaite. Les Étiqueteurs n'iront pas plus loin que la page *2* puis ils crieront : Stop ! Le mot, qui, de tous les mots, est le plus incompréhensible à Dieu. Une poignée de pauvres âmes choquées, perverties et frustrées par les Étiqueteurs, en baveront tout au long du livre, sautant le tissu cellulaire vivant et prenant leur plaisir en dehors du contexte. (Certains d'entre eux donneront ensuite une étiquette destructrice pour que personne d'autre n'en profite.) Les autres, le reste d'entre vous, prendront ce livre pour ce qu'il est : une quête sincère de la Vérité avec un grand V et une mise à nu de petites vérités que nous avons tous en nous, même si elles ne sont pas toujours agréables à regarder en face. Bref ce roman raconte une quête symbolique des fantasmes humains, sans parler du fait que c'est une sacrée bonne histoire.

Après avoir lu *Comme une bête,* j'ai appelé Philip Farmer pour clarifier un point du roman. Dans mes lectures, et malgré mes recherches, je n'ai jamais rencontré une image, une idée, semblable à celle concernant « la plus belle fille du monde et la longue chose brillante, terminée par une tête grosse comme une balle de golf, une tête pourvue d'un visage barbu, qui sortant de ses entrailles pouvait pénétrer dans sa gorge. » Une fois passée la stupéfaction et le choc,

je me suis aperçu en effet que je me trouvais en face de quelque chose qui était complètement dépourvu de références, que ce soit dans le domaine de la littérature ou dans le domaine de la psychopathologie. Philip me répondit alors qu'il s'agissait de Jeanne d'Arc et du fameux et infamant Gilles de Rais (un couple bizarre en soi) et il me précisa que ce roman faisait partie d'une structure symbolique plus vaste qu'il poursuivrait dans d'autres romans. Et que c'était pour cette raison que *Comme une Bête* portait en sous-titre : *Un exorcisme. Rituel 1.* Cela n'a rien d'étonnant car tout ce qu'écrit Farmer est fable, et comme dans les fables d'Esope ou de Shakespeare l'histoire dépasse la narration, le jeu a plus d'importance que les événements décrits.

Il est bien connu que l'inconfort calculé est une des voies qui mènent à la vérité. La position du Lotus est au départ difficile à supporter (une véritable agonie). Un jeûne de quarante jours et quarante nuits ne peut être envisagé que pour ou par ceux qui ont été consacrés. Et même alors il peut les mener tout droit vers Satan. Mais il est dit aussi quelque part que Satan peut être battu. C'est dans cet esprit que j'ai lu cette structure choc de Farmer et que j'attends avec impatience l'aboutissement de son dessein.

Car, chers amis et Étiqueteurs, il est impossible de bâillonner un honnête homme, ni l'honnêteté, ni l'humanité.

Théodore Sturgeon

---

[1] Bruin : nom anglais de Brun l'Ours, dans le *Roman de Renan.*